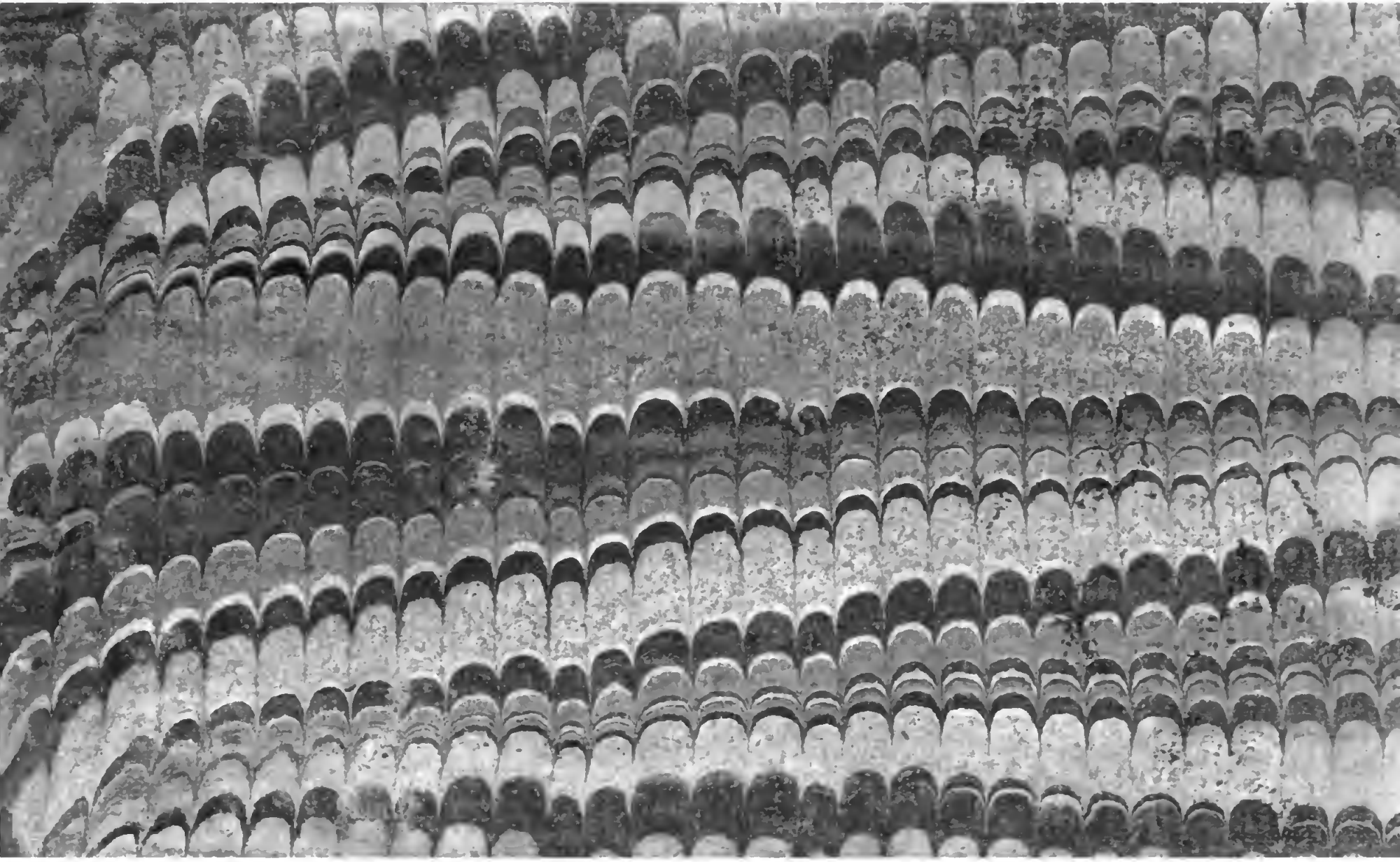
BNCR
FONDO FALOUI
VIII
c
11/6



[redacted]

7/18

OEUVRES DIVERSES DE POPE.

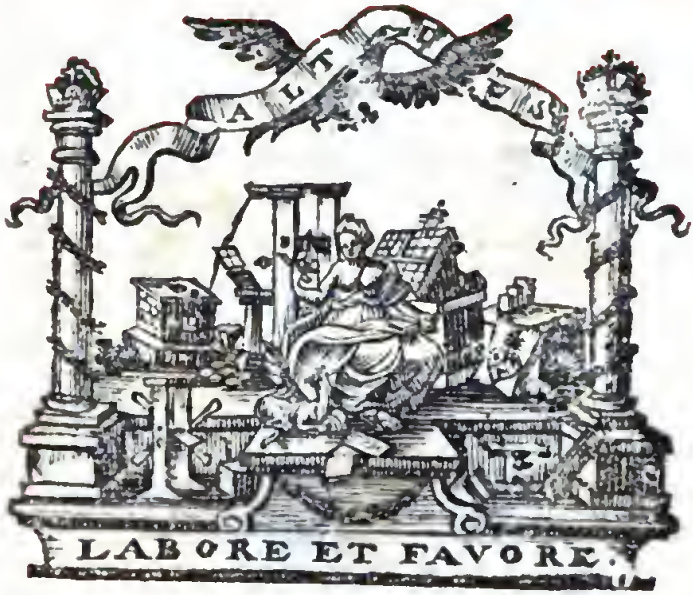
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTE'E DE PLUSIEURS PIEÇES ET DE LA VIE DE L'AUTEUR.

avec de très belles Figures en taille-douce.

TOME SIXIEME,



FAL 31

A VIENNE EN AUTRICHE,

CHEZ JEAN THOMAS TRATTNER

Libraire Imprimeur de la Cour.

Et ſe vend

A LYON,

CHEZ JEAN MARIE BRUYSET, 1761.

F. Tacq. VIII.c. 11/6

LETTRES

DE

M. POPE,

ET

DE DIVERS DE SES

AMIS.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

AM

Digitized by Google

LETTRES
DE
M. POPE,
ET
DE DIVERS DE SES
AMIS.

LETTRES

DE Mrs. STELLE, ADDISON, CONGREVE, &c.

Depuis l'An. 1712. *juſqu'à* 1715.

LETTRE I.

Mr. STEELE

A Mr. POPE.

JE ſuis en retraite ici entre Hamſtead & Londres, dans une maiſon où le Chevalier Sedley eſt mort. Cette particularité m'a fait tomber dans une profonde rêverie au ſujet des occupations que ſe donnent les gens d'es- Juin. 1712.

prit. On a dit de Sedley. *Qu'il avoit eu le talent d'inſpirer des deſirs à la chaſteté méme.* Mais, ſans porter un jugement peu charitable ſur la ſituation actuelle de cet Auteur, j'oſerois aſſurer qu'il aimeroit mieux qu'on eût dit de lui, qu'il avoit le talent de faire cette noble priére, *O Toi, qui touchas d'un charbon de l'autel les lévres d'Eſaie, daigne animer ma foible voix!* J'ai examiné chaque verſet auquel vous faites alluſion, & je penſe que vous avez parfaitement rendu toute la ſublimité du Texte Sacré, ſur-tout à cet endroit — *Quel cri d'allegreſſe s'eſt fait entendre au deſert* — & — *Les loups paitront l'herbe tendre avec les agneaux.* — Il n'y a qu'un ſeul endroit que je crois au-deſſous de l'Original, *Toute larme ſera eſſuyée des yeux:* cela eſt bien, mais il y a plus de feu Poétique dans l'expreſſion du Prophéte, *l'Eternel eſſuyera les larmes de tous les yeux.* Si vous êtes de mon ſentiment ſur cet article, changez-le par maniére de paraphraſe ou autrement. Votre Poéme l'emporte déjà ſur le Pollion.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE II.

REPONSE.

JE remarque par votre obligeante Lettre, que vous avez quitté la ville pour aller reſpirer l'air de la campagne & jouïr de cet état mixte, auquel les Sages ſeuls ſont propres, & qu'ils aiment tant. Il me ſemble que ceux qui ont écrit ſur la Morale, & la plupart des Philoſophes, ont donné dans les deux extrémités oppoſées, en recommandant trop la ſolitude, ou en exigeant qu'on menât toujours une vie active dans le ſein de la Société. Dans le premier de ces cas les hommes deviennent ordinairement inutiles par trop de repos, & dans le dernier ils ſe perdent par trop de diſſipation: c'eſt ainſi que des eaux dormantes ſont ſujettes à croupir, au-lieu que celles dont le mouvement eſt violent, cauſent ſouvent de grands ravages en paſſant & s'écoulant elles-mêmes avec plus de viteſſe. A-la vérité ceux qui peuvent rendre ſervice à quiconque a quelque relation avec eux, reſſemblent à ces Riviéres, qui, dans leur cours paiſible, traverſent non ſeulement des Vallées & des Forêts, & Juin 18. 1713.

desaltérent les Bergers & leurs troupeaux, mais viſiteut auſſi de grandes villes, & y amènent l'abondance, en leur ſervant d'ornement. Mais il y a une autre ſorte de gens auxquels la ſolitude convient, & veux dire ceux qni ont plus d'intérêt à ſe cacher qu'à ſe faire voir. Pour ce qui me regarde, j'appartiens à cette claſſe d'hommes dont Senéque dit, *Tam umbratiles ſunt, ut putent in turbido eſſe quicquid in luce eſt.* Certaines perſonnes, ſemblables à certains tableaux, doivent plutôt être placées dans un coin, qu'au grand jour; & je m'imagine que ceux qui ont naturellement du goût pour la ſolitude (en revenant à la premiére métaphore) ſont comme des ſources, qu'on pourroit faire monter en jets d'eau à une hauteur conſidérable, ce qui leur feroit faire plus de figure & plus de bruit, mais qui après tout couleroient d'une maniére plus douce & plus utile en ſuivant leur propre pente *(a)*. Cette conſidération eſt cauſe que je croirois avoir lieu d'être très-content ſi je jouïſſois de cette tranquilité que Cowley appelle la campagne de l'obſcurité. Au reſte, pourvu qu'on ait

(a) Les comparaiſons precédentes avoient été miſes en vers par notre Auteur quelques années auparavant, & inſérés dans le Poëme de Mr. Wicherley ſur la *Vie mêlée*. Auſſi la verſification en eſt-elle bien différente de celle du reſte de ce Poëme. Voyez les Oeuvres poſthumes in -- 8. pag. 3. & 4.

ait commerce avec les Muſes, on ne ſauroit jamais être aſſez oiſif pour s'ennuyer. Vous voyez, Monſieur, que je me forme des idées flatteuſes de ma façon de vivre. Plutarque vient de m'apprendre dans l'inſtant qu'il en eſt de la Vie Humaine comme du Trictac, où l'on voudroit bien amener le nombre le plus avantageux : cependant, quand cela n'arrive pas, le Joueur ne laiſſe point de ſe prêter au coup, & d'arranger ſon jeu le mieux qu'il lui eſt poſſible.

Je ſuis &c.

LETTRE III.

A MR. STEELE.

Juill. 15. 1712.

Vous m'avez fait obſerver autrefois, que rien n'voit un air plus ridicule dans la Vie Humaine, que cette diſparité qu'il y a entre un ſeul & même homme, ſuivant qu'il ſe porte bien ou qu'il eſt malade : pendant que celui qui a le malheur d'être d'une conſtitution malſaine, fourniſſoit continuellement, & tour-à-tour, un triſte exemple de la foibleſſe de ſon ame & de celle de ſon corps. Je n'ai eu que

trop d'occaſions de m'enviſager moi-même ſous ces deux points de vue; & mes indiſpoſitions corporelles doivent m'avoir procuré quelque avantage, ſi ce que Waller dit eſt vrai, que *la ſombre chaumiere où l'ame fait ſon ſéjour, ne tombe pas plutôt en ruines, que par les ouvertures que le tems y fait, la partie la plus noble de nous-mêmes reçoit une nouvelle lumiére.*

Cette réflexion, que ce Poéte applique à la vieilleſſe, convient également aux maladies, qui ſont une ſorte de vieilleſſe prématurée. Elles nous apprennent à ne point compter ſur le préſent, & nous engagent plus puiſſamment à penſer à l'avenir, que ne pourroient faire mille Ouvrages compoſés par des Théologiens ou des Philoſophes. Elles attaquent avec tant de violence ces ramparts de notre vanité, notre force & notre jeuneſſe, que nous ſongeons à nous barricader en dedans, puiſqu'il y a ſi peu de fonds à faire ſur les dehors de la place. La jeuneſſe nous conduit au tombeau tout comme l'âge avancé, mais en ne marquant pas ſi clairement ſon deſſein: elle eſt comme un ruiſſeau, qui nourrit une plante ſur ſes bords, & la fait fleurir; mais qui auſſi emporte peu à peu la terre qui en ſoutenoit la racine. Ma jeuneſſe en a agi plus franchement avec moi,

en

en me montrant clairement, en plus d'une occaſion, le risque que je courois, & en m'empêchant (privilège qu'on poſſéde rarement durant les plus belles années de la vie) d'être ébloui par l'eclat trompeur du monde. J'ai débuté par où la plupart des gens finiſſent, par une pleine conviction de la vanité de toutes les eſpéces d'ambition, & de l'inſuffiſance des plaiſirs pour nous rendre heureux. Quand quelque infirmité, plus accablante qu'à l'ordinaire, m'avertit que mon corps pourra bien m'abandonner dans peu, je ne m'en embarraſſe pas davantage que cet honnête Irlandois, qui, étant dans ſon lit pendant l'horrible tempête qu'il a fait il y a quelques années, répondit à ceux qui lui diſoient que la maiſon alloit tomber ſur lui, *Que me fait la maiſon ? je n'en ſuis que le locataire.* Je penſe que le vrai tems de mourir eſt quand on n'a point de chagrin ; & foible à l'excès comme je ſuis à-préſent, je puis dire en conſcience que je ne ſuis point du tout attriſtée par la penſée, que bien des gens pour leſquels je n'ai jamais eu la moindre eſtime, continuéront à jouir des agrémens de ce monde après moi. Quand je ſonge quel miſérable petit atôme eſt chaque individu de l'Eſpéce Humaine comparé avec l'immenſité de la Création, je

trouve que c'eſt une honte d'avoir la moindre inquiétude du départ d'un animal auſſi peu utile que moi. Le Lendemain de ma mort, le Soleil ſe lévera auſſi radieux qu'à l'ordinaire, les fleurs auront leur odeur accoutumée, les plantes ſeront d'un beau verd, on rira de bon cœur, & l'on ſe mariéra comme ſi de rien n'étoit. La mémoire de l'homme, (comme cela eſt élégamment exprimé dans le Livre de la SAPIENCE) paſſe comme le ſouvenir d'un convive qui ne s'eſt arrêté qu'un jour. Il y a autant de raiſons qu'il en faut dans le quatriéme Chapitre du même Livre, pour rendre la vue de la mort ſupportable aux yeux de la Jeuneſſe. „ La Vieilleſe vénérable „ n'eſt pas celle qui eſt longue, ni „ celle qui ſe compte par la multitude „ des années. Mais la prudence tient „ lieu de vieilleſſe aux hommes, & „ la vie ſans tache eſt un âge avancé. „ Il fut enlevé, de peur que la malice n'altérât ſon entendement, ou „ que la fraude ne déçût ſon ame"

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE IV.

A MR. STEELE.

ETant l'autre jour en compagnie avec cinq ou ſix hommes d'étude, la converſation tomba ſur les fameux vers que l'Empereur Adrien récita un peu avant de mourir, & tous convinrent que c'étoit un trait de gayeté indigne de ce Prince dans de pareilles circonſtances. Il me fut impoſſible de me ranger à leur opinion: car je trouvai que c'étoit une plainte très-ſerieuſe qu'il adreſſoit à ſon ame prête à partir, y ayant attaché ce ſens dès la premiére lecture que j'en avois faite étant encore fort jeune, & avant de ſavoir quel ſens on y attachoit généralement. Nov. 7. 1712.

Animula vagula, blandula,
Hoſpes, comeſque corporis,
Quæ nunc abibis in loca?
Pallidula, rigida, nudula,
Nec (ut ſoles) dabis joca!

„ Hélas, mon ame! chére com-
„ pagne de ce corps, que tu es ſur

„ le point d'abandonner ! où vas-tu ? „ Saiſie de frayeur, tu pars pour un „ ſéjour inconnu ! Te voilà triſte & „ penſive, & cette gayeté, que tu as „ eue juſqu'ici, va ceſſer pour ja- „ mais ".

J'avoue que je ne vois pas où eſt le mot pour rire dans tout cela: c'eſt la réflexion la plus naturelle qui puiſſe ſe préſenter à l'eſprit d'un mourant : & ſi l'on conſidére que cet Empereur étoit Payen, ſon doute au ſujet de l'état avenir de ſon ame, paroîtra ſi peu l'effet d'un manque de ſens, qu'on ſera perſuadé qu'un homme raiſonnable ne pouvoit gueres penſer autrement ; pour ne rien dire du Dogme de l'Immortalité de l'ame, qu'il reconnoît clairement. Les diminutifs de *vagula*, *blandula*, &c. ne ſont pas des expreſſions de badinage, mais plutôt d'inquiétude & d'amitié, telles qu'on en trouve dans Catulle, & dans d'autres Auteurs, qui s'en ſervoient pour marquer, d'une maniére gracieuſe, l'amour qu'ils portoient à leurs Maîtreſſes.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE V.

MR. STEELE

A MR. POPE

J'Ai lu deux fois votre *Temple de la Renommée*, & je n'y saurois trouver rien à reprendre, qu'on puisse appeller une faute; mais j'y apperçois mille & mille beautés. Mr. Addison verra demain ce Poème; &, dès qu'il l'aura parcouru, il vous en fera savoir son sentiment. Marquez-moi, je vous prie, si vous êtes actuellement de loisir ou non. J'ai un projet dont je veux tenter l'exécution, dans un couple de mois, avec le secours de quelques Amis tels que vous. Si vous n'êtes point occupé, je m'expliquerai plus clairement. Nov. 12. 1712.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

REPONSE.

Nov. 16. 1712.

VOus m'obligez ſans-doute par l'indulgence que vous témoignez pour le Poème que je vous ai envoyé, mais vous m'obligerez bien davantage encore par la ſévérité amicale que j'attends de vous. Il n'y a point d'erreurs ſi petites qui n'ayent beſoin d'être corrigées. Cependant puiſque vous aſſurez n'appercevoir rien qu'on puiſſe appeller une faute, je me charge de vous en indiquer pluſieurs, quoique ma tâche ſoit proprement de m'informer des fautes que j'ignore; & pour ce qui eſt de celles que je connois, de m'en taire, & de les corriger. Vous parlez de ce Poème dans un ſtile que je n'attendois guéres, & que je mérite encore moins; mais je vous aſſure que ſi vous voulez bien effacer ce qui vous déplaît, j'enviſagerai vos ratures comme les plus beaux endroits de ma piéce: je veux dire, en cas que Mr. Addiſon & vous approuviez l'Ouvrage en gros, ſans quoi je ne me ſoucie pas d'en entreprendre la correction; car je crains d'offrir au Public quel-

quelque choſe qui ne mérite pas d'en être accepté; & cette crainte m'a engagé à laiſſer le Poème, depuis (*a*) deux ans, dans l'état où vous le voyez.

Pour ce qui eſt de la derniére période de votre Lettre, je ſuis auſſi diſpoſé que charmé de contribuer à l'exécution de quelque deſſein qui tende à l'avantage du Genre-humain, ce que je ſais être conſtamment votre but. Je ſouhaitterois ſeulement d'avoir autant de capacité que de loiſir; car je ſuis parfaitement desœuvré; (ce qui eſt une preuve combien ma capacité eſt bornée.)

Pour avoir de moi l'opinion la plus avantageuſe, faites moi la grace de me tenir pour votre Ami. Aſſurez Mr. Addiſon du plus fidéle attachement de ma part. Je me pique de cette qualité: car à l'égard des ſentimens d'eſtime, ils me ſont communs avec tous ceux qui ont l'avantage de le connoître.

Je ſuis, &c.

(*a*) Cet endroit prouve que le Poème en queſtion fut compoſé avant que l'Auteur eût atteint l'âge de 22. ans.

LET-

LETTRE VII.

A MR. STEELE.

Nov. 29. 1712. JE ſuis fâché que vous ayez publié que la notion qne je vous ai communiquée au ſujet des vers d'Adrien, étoit de moi: ſi j'avois cru que vous auriez employé mon nom, j'aurois exprimé mes ſentimens avec plus de reſerve & de modeſtie. J'ai voulu ſimplement vous conſulter, & point du tout faire le Docteur. Le langage de ce Prince mourant n'eſt ſûrement pas celui d'un homme qui ſe moque d'une Vie à venir, puiſque le troiſiéme vers exprime clairement l'inquiétude qu'il éprouve au ſujet du lieu où ſon ame alloit ſe rendre. Par rapport à ce que vous dites de ſes expreſſions trop gayes & trop badines, j'ai conçu qu'elles n'étoient point telles, & que les diminutifs dans la Langue Latine ne ſont ſouvent que des termes de tendreſſe & de ſouci.

Anima ne veut dire que mon ame, au-lieu que dans *Animula* il y a, outre cela, une idée acceſſoire d'affection. Dire *Virgo bella*, n'eſt pas à moitié auſſi careſſant que *Virgunculabel-*

bellula; & ſi Auguſte avoit appellé ſimplement Horace *lepidum hominem*, il n'auroit exprimé rien de plus ; ſinon que c'étoit un homme amuſant & agréable ; mais c'eſt l'*homunciolum* qui déſigne la tendreſſe que cet Empereur avoit pour lui. Quant à moi, je ſerois peut-être plus content ſi vous m'appelliez votre petit Ami, que ſi vous me prodiguiez le titre de grand Génie, ou d'Ecrivain du premier ordre, comme Jacob fait à tous ſes Auteurs.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

MR. STEELE

A MR. POPE.

CElle-ci eſt pour vous demander de compoſer une Ode qui exprime la ſituation d'un mourant, non tel qu'Adrien, agité de doute, mais rempli d'une noble & généreuſe confiance. Il faudroit que cette Ode fût de deux ou trois Strophes, pour être miſe en Muſique. Si vous me promettez d'avoir cette complaiſance, vous obligerez ſenſiblement,

Dec. 4. 1712.

Votre, &c.

LET-

LETTRE IX.

JE ne vous promets point de faire ce que vous exigez de moi; car la choſe eſt déjà faite. Mon cerveau vient d'en accoucher ce matin, quelques momens après mon réveil. Ce n'eſt cependant pas tout-à-fait une inſpiration : car vous n'auriez aucune peine à remarquer, que j'avois préſens à l'eſprit les vers d'Adrien, & l'admirable fragment de Sappho, &c.

LE CHRETIEN MOURANT

A SON AME.

ODE.

I.

DIvine étincelle d'une flamme céleſte, quitte, quitte ce corps mortel ! Jouét de la crainte, de l'eſpérance, & de la douleur, il eſt tems que tu triomphes de la nature à ton tour, & que tu t'éléves vers les Régions de la Vie.

II.

II.

Ecoute ce que diſent ces Anges! vien! chére ſœur, vien! Je ne me connois plus: mes ſens ſe troublent, ma vue s'éteint, mes eſprits ſe diſſipent, je ceſſe de reſpirer. Quoi, mon Ame! eſt ce-là mourir ?

III.

La Terre s'éloigne, elle diſparoît: le Ciel s'ouvre à mes yeux: mes oreilles ſont frappées du Chant des Séraphins: prêtez-moi, prêtez-moi vos aîles. Je monte d'un vol rapide O ſépulcre! où eſt ta victoire? O mort! où eſt ton aiguillon ?

LETTRE X.

A MR. ADDISON.

JE ſuis plus charmé de votre retour que je ne ſerois de celui du Soleil, dont la vue me feroit pourtant bien plaiſir dans cette mélancolique & humide ſaiſon; mais c'eſt le ſort de cet Aſtre, auſſi-bien que le vôtre, de déplaîre à des hiboux qui ne ſauroient ſupporter ſon éclat. Je me ſouviens de Juillet. 20. 1713.

de ces oiſeaux nocturnes à l'occaſion de Jean Dennis dont vous ne pouvez mieux vous venger qu'en imitant le Soleil, qui ſe venge des chauveſouris, *en brillant.* Bien loin de regarder la choſe comme un malheur, je vous félicite de la part que vous avez à ce qui n'a jamais manqué à ceux qui ſe ſont diſtingués par leurs talens & par leurs vertus, je veux dire, les attaques de l'Envie & de la Colomnie. N'être point blâmé, & être ignoré, ſont une ſeule & même choſe. Vous pouvez inférer de ce que je viens de dire, que je n'ai jamais penſé à vous offrir ma plume, pour faire une réponſe en forme à un pareil Critique mais uniquement pour lui décocher quelque trait de raillerie; non dans l'intention de vous défendre, mais afin de lui marquer du mépris *(a)*. A la vérité, ſi l'attaque n'étoit adreſſée qu'à moi, je ne m'en ſerois point mis en peine; mais je me ſuis ſenti plus animé en parcourant ſon Livre, que quand je lus pour premiére fois celui où il m'avoit rendu l'objet de ſes impertinentes critiques. Heureuſement, en blâmant vos productions, il

(a) Ceci fait alluſion à une Piéce publiée à l'occaſion des Remarques de Dennis ſur Caton, & intitulée, *Narré de la Phrenéſie de Jean Dennis* par le Dr. Norris.

il s'inſcrit en faux contre le jugemeut de tout le monde: & ſes cenſures deviendront avec le tems un titre de bonté. Je ne dois pas oublier ici de rendre juſtice à Mr. Gay, qui a marqué pour vous un zéle digne de l'amité qu'il vous porte. Il m'a écrit ſur ce ſujet dans les termes les plus forts, quoiqu'avec le juſte mépris que le Critique s'eſt attiré. Je penſe que, dans le tems où nous vivons, un honnête-homme eſt obligé d'informer un autre qui ſont ſes Amis, l'occupation journaliére de quantité de vils inſectes étant de rendre des gens de mérite ſuſpects l'un à lautre, pour avoir la ſatisfaction de voir qu'ils s'entreregardent du même œil dont ils les enviſagent eux.

LET-

BIBLIOTECA ROMA

LETTRE XI.

MR. ADDISON A MR. POPE.

Oct. 26. 1713.

L'Arrivée de votre Lettre m'a fait bien du plaiſir, mais la lecture encore davantage. J'oſe vous aſſurer que l'Ouvrage (*a*) dont vous me parlez, ſe recommandera aſſez lui-même, dès que votre nom paroîtra à la tête de la Souſcription; & ſi vous me croyez en état de contribuer à faire valoir cette Souſcription, je vous demande en grace d'être employé. Comme j'ai l'ambitieux deſir qu'on ſache que vous êtes mon Ami, je ſerai bien aiſe de marquer la choſe en cette occaſion, comme en toute autre. Je ne doute pas que votre Traduction n'enrichiſſe notre Langue, & ne faſſe honneur à notre Pays; & je fonde cette eſpéce de prédiction ſur le ſuccès des Piéces admirables dont vous avez déjà charmé le Public. Je voudrois ſeulement que vous ſongeaſſiez à en tirer quelque avantage conſidérable pour vous. Si cette réflexion choque votre généroſité, pardonnez-la, je vous

(*a*) La Traduction de l'Iliade.

vous prie en faveur de mon zéle pour vos intérêts, L'Ouvrage vous coute beaucoup de tems, &, à-moins que vous ne l'entrepreniez, il ne ſera, à ce que je crains, jamais exécuté par un autre ; au-moins je déclare ne connoître aucun autre de mes contemporains que j'en juge capable.

Je ſuis actuellement tout occupé à faire travailler à la campagne, & commence à y prendre goût. J'eſpére que vous trouvant engagé dans une entrepiſe qui demande un peu de ſolitude & de retraite, vous viendrez paſſer quelque tems ici avec moi.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

MR. ADDISON A MR. POPE.

J'Ai reçu votre Lettre, & je ſuis fort ſatisfait du plan qne vous vous êtes formé pour l'execution de votre grande entrepriſe, La proſe (*a*) exigera ſans-doute autant de ſoins que les vers, mais la variété vous donnera quelque ſoulagement, & plus de plaiſir à vos Lecteurs. Nov. 2. 1713.

Vous

(*a*) Les notes ſur ſa Traduction d'Homére.

Vous m'avez permis un jour de prendre la liberté d'un Ami, en vous conſeillant de ne vous pas contenter de l'admiration de la moitié de la Nation, quand il y a moyen de l'obtenir toute entiére. Si j'oſois répéter le même avis, je le ferois en cette occaſion. Je vous félicite d'être hors de la querelle, & je compte que toutes vos entrepriſes n'en réuſſiront que mieux pour cela.

Vous voyez combien je me tiens aſſuré de votre amitié, puiſque je vous parle ainſi ſans façon. Mais, aprés tout, j'aurois tort d'en agir autrement, eu égard à la franchiſe qui a régné dans notre commerce durant tant d'années, & qui, ſi mes vœux ſont exaucés, n'aura d'autre fin que celle de notre vie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

A MR. ADDISON.

VOtre derniére Lettre eſt d'autant plus obligeante, qu'elle m'indique délicatement des choſes relatives à ma conduite, dont tout autre qu'un Ami rempli de candeur & d'affection, ne

ne m'auroit point parlé, & qui (quoique pas fort importantes en elles-mêmes) ne laiſſent pas d'être de conſéquence pour ceux dont tout le monde parle, & parle comme il veut. C'eſt une eſpece de taxe impoſée au bien qu'on poſſéde ſur le Parnaſſe: mais par malheur ce bien eſt ſouvent peu de choſe, & la taxe fort grande. Car un Auteur, qui eſt devenu le ſujet des diſcours d'une ville, procure quelquefois de l'agrément à ſes Lecteurs, ſans en obtenir la moindre reconnoiſſance; &, d'un autre côté, il eſt ſouvent décrié par ceux là mêmes qui l'ont ſéduit au point de l'engager à écrire. Cependant, pour vous dire la franche vérité, je ne ſuis nullement mécontent d'avoir déja offenſé les violens de tous les Partis; & je puis vous aſſurer en même tems, que je n'ai pas le moindre reſſentiment contre quelqu'un de ceux qui ſe déclarent mes ennemis. Cette ſituation d'ame eſt ſi douce, que je ſerois bien fâché d'en ſubſtituer une autre à la place.

Comme j'eſpére, & me flatte même, que vous connoiſſez aſſez bien & moi & mes penſées pour que vous ne puiſſiez pas vous méprendre ſur l'un ni l'autre de ces articles, ce m'eſt un plaiſir de voir que vous ayez ſi bien

deviné l'Auteur du *Gardien* dont vous faites mention. Mais je crains que le bruit ne ſe répande que je travaille à cet Ouvrage, ce que j'y ai contribué étant ſi peu de choſe, que cela ne ſuffit pas pour autoriſer un pareil bruit, dont des gens malins pourroient faire uſage contre moi. Un honnête Jacobite me dit l'autre jour fort ingénument, que les bonnes gens de ſon Parti prenoient en mauvaiſe part que je joigniſſe ma plume à ceelle de Steele, quoique ſur les ſujets du monde les plus indifférens. Vous n'en ferez que rire ſûrement, tout comme j'ai fait. Cependant je ne doute point que de vils petits calomniateurs, & quelques gens hargneux n'en prennent occaſion de me déchirer. Je mépriſe (& il n'y a d'autre parti à prendre) de pareils diſcours; & ſi je renonce à ma raiſon en fait de dogmes de Religion, je ne ſaurois me réſoudre à en faire autant ſur aucun autre article. J'ai peine à concevoir que les *Gardiens* (quoiqu'en ſi petit nombre) que j'ai compoſés, ayant été ſi généralement reconnus pour être de moi: celui dont vous faites mention, m'eſt attribué par tout le monde, quoique je n'aye fait confidence de la choſe qu'à l'Editeur, & encore fort tard. Mon deſſein eſt donc, pour ne point ſcandaliſer les foibles, de ne plus avoir

au-

aucune part à cet Ouvrage. Le peu que j'en ai fait, & l'extrême reſpect que je porte à Mr. Steele, en qualité d'homme de mérite & de génie, m'ont fait paſſer pour Whig dans l'eſprit de quelques violens; mais (comme le vieux Dryden a dit avant moi) ce n'eſt pas aux violens que je veux plaire.

Je paſſe ordinairement mes matinées à peindre avec Mr. Jervas, & les ſoirées dans les converſations de ceux que je regarde comme propres à me rendre plus habile & meilleur, par quelque dénomination qu'on les déſigne. Puis-je empêcher que des hommes veritablement grands, c'eſt-à-dire, qui ont d'honnêtes principes avec des capacités égales, ne méritent la préférence? Le meilleur moyen que je connoiſſe de triompher de la calomnie, & des fauſſes imputations, eſt de perſiſter avec fermeté & avec ardeur dans tout ce qu'on ſait être droit, & d'avoir la plus parfaite indifférence pour tout ce qui en peut réſulter. C'eſt en conſequence de cette maxime, que je compte ſur votre amitié, étant perſuadé qu'elle rendra en tout juſtice à mes intentions; & qu'il me ſoit permis de vous dire, que (de la maniére dont le monde eſt fait) ce n'eſt pas avoir peu de confiance en vous, Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

A MR. ADDISON.

Déc. 14. 1713. J'Ai été à l'affut de ma propre imagination depuis plus de huit jours, pour voir ſi elle pourroit fournir quelque choſe qui méritât de vous être communiqué dans une Lettre; mais mon attente s'eſt trouvée vaine juſqu'ici. Ainſi je me bornerai à vous raconter la vieille hiſtoire, que je vous aime de tout mon cœur. Une expérience, fréquemment renouvellée, m'a appris que la Nature & la Vérité, quoiqu'enviſagées ſous leur face la plus commune, plaiſent néanmoins, pourvu qu'elles ſoient repréſentées ſans art: j'aimerois même à lire les Lettres d'un énfant, s'il pouvoit mettre par écrit ſes petites chimères telles qu'il les penſe. C'eſt ce qui me fait eſpérer qu'une Lettre de ma part ne vous ſera point desagréable. Je compte tellement ſur la bonté de votre naturel, que je ne vous cache aucune des folies qui me paſſent par l'eſprit, &

je

je vous aime au point que je préfére le pardon, dont j'ai beſoin, à votre eſtime; car la premiére de ces choſes eſt un acte de bonté & de bienveillance, & l'autre une eſpéce de déférence forcée.

Vous ne ſerez point ſurpris que mes penſées tiennent ſi mal enſemble, quand je vous aurai dit que mon ame eſt le jouët de mille diſtractions. Tantôt je ſuis au-deſſus de la voûte étoilée avec des millions de Mondes autour de moi, & je me perds à la ſuite de Whiſton dans l'eſpace immenſe de la Création: un moment après je dis les plus grandes pauvretés du monde avec T. * & ne m'éléve pas même à la dignité du bon-ſens le plus commun. Souvent je me rappelle avec plaiſir les ſaillies pleines d'eſprit de Mr. Steele, & quelquefois auſſi je m'occupe ennuyeuſement des miſérables ſubtilités Grammaticales de C*. & de D*.

Ciel! que l'Homme eſt un étrange animal! ſon ame, qui eſt ce qu'il y a de plus noble en lui, eſt peu d'accord avec elle-même: &, d'un autre côté, à quels changemens ſon corps n'eſt il pas ſujet? Il y a peu de notions nouvelles qui ne dérangent ſes idées & chaque ſouffle de vent altére ſa conſtitution. Les maladies & la douleur

dominent ſur une moitié de lui-même, pendant que le doute & la frayeur s'emparent de l'autre moitié. Que de peines ne ſe donne t-on pas pour réuſſir à paſſer le tems, qui dure ſi peu! que d'efforts & de projets d'ambition ſe trouvent amoncelés dans ce petit eſpace de notre vie, qui (comme Shakeſpear l'a excellemment bien exprimé) eſt entouré d'un ſommeil. Toute l'étendue de notre exiſtence n'eſt pas plus aux yeux de celui qui l'a donnée, qu'un inſtant imperceptible de durée. Ces animaux, qui ne vivent que trois ou quatre heures, à ce que les Naturaliſtes nous aſſurent, jouïſſent d'une vie auſſi longue, & ont une ſcéne d'action auſſi étendue que l'homme, ſi l'on enviſage ce dernier relativement à tout l'Eſpace & à toute l'Eternité. Qui ſait quels ambitieux projets une Mite ne forme pas dans ſon royaume d'un atôme de pouſſiére, durant le cours de ſa vie de quelques minutes? Cette folie nous étonne, parce que nous vivons cinquante ou ſoixante ans. Que ſont donc nos vaſtes deſſeins aux yeux de la Divinité, qui ſubſiſte d'âge en âge?

Celui qui penſe de cette maniére, verra le Monde & ſes mépriſables grandeurs s'évanouïr inſenſiblement Et il n'en faut pas davantage pour nous plan-

plonger dans l'inaction, étouffer nos déſirs, & mettre fin à nos amitiés.

Mais il faut, malgré ces réflexions, que nous revenions à nous-mêmes, & que cédant aux impreſſions de nos intérêts & de nos paſſions, nous ceſſions d'êt e Philoſophes, pour devenir hommes. Pour moi, je ne rentre jamais avec tant de plaiſir en moi-même que quand je ſonge à vous, dont l'amitié m'autoriſe à avoir au-moins quelque eſpéce de fierté.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

A Mr. ADDISON.

VOtre Lettre m'a trouvé occupé à ma grande entrepriſe, à laquelle il faut que je me livre toute entier pendant quelque tems, ne reſervant pour mes plaiſirs que quelques heures, que je paſſe en converſations éloignées avec vous, & avec d'autres Amis, en écrivant des Lettres. Ce n'eſt pas un point de vue fort charmant pour moi que le ſiége de Troye que je dois commencer, & encore ſans y pouvoir Janv. 30. 1713-14.

rien avancer, que la moitié de la campagne ne ſoit achevée. A-la-vérité les fortifications des Grecs, en les examinant de plus près, m'ont paru moins formidables que je n'avois cru; & peu s'en faut que je ne ſoupçonne Homére d'avoir eu deſſein de faciliter mon Ouvrage. Les Commentateurs & les Critiques ne m'ont pas tout-à-fait été auſſi favorables. Ils s'enfoncent dans les retranchemens & dans les foſſés qu'ils ont creuſés, & voudroient m'obliger à leur y tenir compagnie, au milieu de la boue qu'ils ont entaſſée; mais j'ai imaginé une méthode plus prompte & plus noble de venir au corps de la place, qui eſt d'employer ces Machines Poétiques, qu'on appelle des aîles, & de voler par deſſus leurs têtes. Pendant que je me trouve engagé dans la bataille, vous me ſemblez inquiet comment je ſerai payé, & ſi mon ſort ne ſera point celui de tant de Généraux disgraciés, qui ont été d'abord attaqués par l'envie & par la malice, enſuite peut-être loués, & enfin laiſſés-là. J'ai déjà éprouvé le premier de ces maux, qui marche conſtamment à la ſuite des entrepriſes grandes & dignes de louanges. Les uns ont dit que je n'étois pas fort habile en Grec, qu'ils doivent eux-mêmes bien entendre ou non;

non; s'ils ne l'entendent pas, ils ne ſauroient juger de mon habileté; & s'ils l'entendent bien, ils ne peuvent porter aucun jugement à cet égard ſur mon ſujet, ſans m'avoir examiné. Que s'ils ont le talent de dire (que quelques Critiques ont, & que de ma connoiſſance certaine d'autres Critiques n'ont pas) ils ont devant les yeux quelques échantillons de ma Traduction. La malice ne m'a point épargné non plus, les uns m'appellant un Tory, à cauſe que j'ai été favoriſé d'une maniére diſtinguée par les Chefs de ce Parti; d'autres me déſignent par le titre de Whig, parce que vous, Mr. Congréve & Mr. Craggs m'ont honoré de leur amitié, & qu'en dernier lieu Mylord Hallifax s'eſt déclaré mon Patron. Il y avoit une concluſion naturelle & diamétralement oppoſée à celle-là, que tout homme, doué de quelque candeur, auroit tirée; ſavoir, que quand on eſt bien traité de tous les Partis, on ne doit en avoir offenſé aucun en particulier. Ce miſérable ſiécle eſt ſi fort aveuglé par l'eſprit de Faction, tant en fait de Politique que de Religion, que je commence à craindre que la plupart ne ſoient d'aſſez zélés Patriotes, pour rendre (par violence) le meilleur Plan de Gouvernement mauvais,

& que les autres n'ayent pas aſſez de foi pour empêcher leur propre ſalut. Pour ce qui me regarde, je ſouhaite de n'avoir jamais, ni plus de foi, ni plus de zéle Politique, que la Juſtice & la Charité n'en permettent, & toujours autant qu'il convient à un Chrétien & à un Honête-homme d'en avoir. Quoique ce ſoit un malheur pour moi d'être Catholique dans un Pays, où de cinq perſonnes quatre trouveront que je le ſuis trop, ou trop peu, je me conſolerai de l'un & de l'autre de ces blâmes, puiſqu'ils me procurent également l'avantage de ſouffrir pour ma Religion. Dieu m'eſt témoin que j'envie auſſi peu à vos Proteſtans leurs charges, qu'à nos Frêtres leur charité, ou leur ſavoir. Je n'ambitionne rien que la bonne opinion des gens de bien, de quelque parti qu'ils ſoient.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XVI.

A MR. ADDISON.

J'Ai appris par un (*a*) de mes Amis qui ne perd aucune occaſion de me faire plaiſir qu'en dernier lieu vous avez eu la bonté de parler de moi d'une maniére, que je ne puis avoir méritée que par mon extrême reſpect pour vous. Puis-je me flatter que certaines inſinuations malicieuſes n'ont produit ſur vous aucun effet? En-vérité ce n'eſt ni à moi, ni à mes ennemis, qu'il appartient de vous dire ſi je ſuis de vos Amis, ou non; mais ſi vous voulez juger de la choſe par les probabilités, je vous prie de conſidérer que mon attachement pour vous ne peut qu'être deſintéreſſé Pourquoi révoqueroit-on en doute l'affection de celui qui n'exige aucun ſervice de votre part? Je ne demande aux Whigs que ce que j'ai obtenu des Torys, c'eſt-à-dire, de la civilité; n'ayant pas aſſez d'orgueil pour être inſenſible Octob. 10. 1714.

(*a*) Voyez deux Lettres No. 21. & 22. dont la premiére eſt de Mr. Jervas, & l'autre la réponſe de Mr. Pope.

à une marque de bienveillance, ni aſſez d'humilité pour n'oſer pas mépriſer fiérement tout homme qui me feroit une injuſtice. Je ne me fais pas un mérite de n'avoir jamais manqué en rien au reſpect que je vous devois, car (pour vous dire le vrai) tout le monde parle avantageuſement de vous; & quand je n'en aurois pas envie, je ſerois bien obligé de tenir le même langage pour mon propre honneur. Par rapport à ce que vous auriez dit de moi, je ne croirai jamais que l'Auteur de Caton ait dit une choſe, & penſé une autre. Pour vous prouver que je ſuis convaincu de votre ſincérité, je vous demande en grace de vouloir parcourir les deux premiers Livres de ma Traduction d'Homére, qui ſont entre les mains de Mylord Hallifax. Je ſais que tout Poème que vous approuverez, ſera ſûrement goûté du Public: ainſi vous ne douterez pas que je ne compte fermement ſur votre bienveillance, puiſque je vous fournis l'occaſion de dire du mal de moi avec juſtice, & que je m'attens néanmoins que vous me communiquerez vos véritables idées, dans le tems que vous ne ferez part aux autres que de celles qui me ſont le plus favorables.

J'ai encore une grace à vous demander, & qui me tient fort à cœur. Mon

Li-

Libraire prépare une nouvelle Edition de mon *Eſſai ſur la Critique*, dont vous parlez d'une maniére ſi avantageuſe dans votre Spectateur n. 253. Ce que vous y dites, „ Que j'ai mis dans cet „ Eſſai quelques traits de malignité", eſt le ſeul endroit que je ſouhaiterois qui fût omis dans tout ce que vous avez écrit ; cependant je n'éxigerois cette omiſſion, qu'après avoir retranché les traits qui déplaiſent. Je vous prie donc de me les indiquer, & vous aſſure qu'ils ſeront rayés ſans miſéricorde. Puiſque nous en ſommes ſur l'article des preuves de ſincérité (qui ne peuvent, de part & d'autre, qu'augmenter réciproquement notre affection & notre eſtime) permettez moi de vous indiquer dans le même Spectatur un autre paſſage, où il y auroit quelque changement à faire. C'eſt celui où vous faites mention d'une Remarque ſur les vers d'Homére touchant la pierre de Siſyphe, comme (*a*) ne ſe trouvant dans les Ouvrages d'aucun des Critiques. Je l'ai pourtant rencontrée dans le Traité de Denys d'Halicarnaſſe, περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, qui s'étend fort au long ſur ces vers. Je penſe que

(*a*) Ces mots ont été omis depuis dans l'Edition de Mr. Tickle, mais ont ſubſiſté dans toutes les autres Editions, durant la vie de Mr. Addiſon.

vous mitigerez tant ſoit peu votre expreſſion, quand vous verrez le paſſage, que vous devez néceſſairement avoir lu, quoiqu'il vous ſoit depuis échappé de la mémoire. Je ſuis avec la plus parfaite eſtime,

Votre, &c.

LETTRE XXII.

A MR. *.

Juin 8. 1714. JE répondrai en peu de mots à la queſtion que vous me faites au ſujet de Meſſieurs Addiſon & Philips. Ce dernir, étant l'autre jour au Caffé de Button, a dit (ſi jen dois croire de bons rapports) que j'avois formé une cabale avec le Dr. Swift, & quelques autres, pour écrire contre le Parti Whig, & en particulier pour détruire ſa réputation, & celle de ſes Amis Steele & Addiſon; mais le même Mr. Philips ne m'en a jamais ouvert la bouche, quoique j'aye été preſque tous les ſoirs dans la même chambre avec lui, ni témoigné quelque mécontentement d'une maniére un peu marquée. Mr. Addiſon vint me trouver le ſur-

len-

lendemain du jour que Philips avoit tenu cet odieux langage, & m'aſſure qu'il ne croyoit rien de tout ce qui avoit été dit, qu'il eſperoit que notre amitié n'en ſeroit point altérée, & me prioit de n'en plus parler. Mylord Hallifax m'a fait l'honneur de ſe mêler de cette affaire, en parlant à différentes perſonnes, pour arrêter le cours de ces mauvais bruits, qui auroient pu me faire un tort conſidérable. Cependant Philips fit ſecrétement tout ſon poſſible pour animer contre moi la Cotterie d'Hanovre, & garda en main l'argent des Souſcriptions, qui lui avoit été payé pour moi en qualité de Sécretaire de cette Cotterie, qui lui a témoigné qu'elle n'étoit nullement ſatis faite de ſon procédé; mais dans les termes où j'en ſuis avec un pareil homme, je ne lui ai pas voulu demander cet argent, & ai donné commiſſion à un des Comédiens, ſes égaux, de le recevoir. Voila tout ce qui a paru aux yeux du Public; mais par rapport aux raiſons (*a*) ſecrétes de cette animoſité, c'eſt une comique hiſtoire, dont je vous ferai part à notre premiére entrevue. Mr. Congréve & quelques autres en ont bien ri,

(*a*) Ces raiſons étoient la comparaiſon ironique entre ſes Paſtorales & celles de Philips, dans le *Guardien.*

ri, la plupart des membres de la Cotterie d'Hanovre en ont pris occaſion de tourner leur Sécretaire en ridicule. C'eſt à cette conduite de Philips que le monde a l'obligation des Paſtorales de Mr. Gay. Cet ingénieux Ecrivain eſt fort votre ſerviteur, & auroit été charmé de profiter de votre obligeante invitation, s'il n'avoit pas dû accompagner Mylord Clarendon en qualité de Sécretaire d'Ambaſſade à Hanovre.

Je ſuis extrêmement touché du zéle & de l'amitié dont j'ai reçu tant de preuves, & que vous conſerverez ſûrement pour la défenſe de votre Ami abſent, contre toutes les petites calomnies auxquelles un homme qui a quelque mérite & quelque génie ſe trouve néceſſairement expoſé. Je ne me plaindrai jamais, tant que j'aurai de ſi généreux défenſeurs, & de ſi mépriſables adverſaires. Puiſſent leur envie & leur malignité accroître, pour augmenter la gloire de ceux qu'ils voudroient noircir. Qu'ils diſent de moi tout ce qu'ils jugeront à propos, pourvu que vous me mettiez au nombre de vos plus fidéles Serviteurs.

LET-

LETTRE XVIII.

Vous faites mention du détail que je vous ai donné, il y a quelque tems, des impertinences que Philips a dites ſur mon compte; mais il ne paroit par aucun endroit de votre Lettre, que vous ayez reçu une longue Epitre que je vous ai envoyée il y a environ quinze Jours. Elle étoit principalement deſtinée à vous remercier de la derniére faveur que vous m'avez accordée; & c'eſt peut-être à cauſe de celle même que vous n'en dites rien. Je vous y expoſois au long l'état de mes affaires temporelles, & je vais à-préſent vous dire un mot de mon état ſpirituel. J'y ſuis engagé par la promeſſe que vous me faites, en finiſſant votre Lettre, de prier pour moi. Votre procédé, Monſieur, eſt contraire à celui de la plupart des autres Amis, qui ne parlent jamais de prier pour un homme auquel ils viennent de rendre ſervice, mais uniquement quand ils ont intention de ne lui en rendre aucun. Je ſuis frappé de ce que vous me dites de la vanité des Sciences Humaines, & j'en ſuis convaincu davantage de jour en jour : il y a déjà quelques Juill. 18. 1714.

an-

années que je les regarde toutes à peu près comme des amuſemens : en faire la derniére fin de nos pourſuites eſt une pauvre ambition, qui nous trompera, peut-être à-préſent, & à coup ſûr dans la ſuite. Toute la réputation qu'elles peuvent procurer, ne vaut pas les peines qu'il en coute, & le tems qu'il faut y employer. Si vous venez à bout de vous diſtinguer par vos connoiſſances, tous ceux qui vous portent envie vous nuiront ; & de tous ceux qui vous admirent, il y a bien peu qui vous feront du bien. Les Ecrivains peu heureux ſont vos ennemis déclarés, & ceux qui ont plus de ſuccès vos adverſaires cachés : car l'idée de ſupériorité choque autant les uns, que celle d'égalité déplaît aux autres. Et tout bien compté, après une application continuée durant tout le cours de la vie, il faut en revenir à ceci, qu'on n'a rien fait pour ſoi même, & qu'avec un peu plus ou un peu moins d'induſtrie on auroit pu s'acquérir une ſatisfaction que les louanges ne ſauroient donner, ni la vanité ſentir, & une gloire, qui (quoique ſemblable, à un égard, à la réputation, qu'on n'obtient qu'après la mort) fera notre bonheur durant l'éternité. Ce ſont-là, Monſieur, les ſentimens ſincéres, toutes les fois que je penſe car la plu-

part

part de choſes qui me paſſent par la tête, ne méritent pas le nom de penſée; ce ne ſont que des ſonges plus marqués des impreſſions que reçoit notre imagination: nos plans de Gouvernement, nos ſyſtêmes de Philoſophie, nos Monts d'or Poétiques, ne ſont que des viſions, qui ſe préſentent à nous plus vivement & plus ſouvent, à meſure que nous ſommes plus enveloppés des ténébres & des fumées de la vanité humaine.

La même choſe qui diſpoſe les Vieillards à bien vouloir quitter le Monde, m'inſpire de la reſignation à renoncer aux charmes de la Poéſie, je veux dire l'ennemi d'une longue habitude. Homére ſera mon Médecin à cet égard; quinze mille vers valent bien quatre-vingts-ans pour rendre un homme âgé en fait de rime: & j'aurois honte de reſſembler à certains chevaux de charetier, qui, juſqu'à la fin de leur vie, parcourent toujours le même chemin en faiſant entendre leur ſonnette. C'eſt faire une triſte figure aux yeux de la Raiſon, que de paſſer tout ſon tems à meſurer des ſyllabes & à accoupler des rimes, au-lieu d'améliorer ſon ame, & de s'aſſurer une heureuſe immortalité. Si j'étois dans d'autres idées, je ſerois indigne du peu de talens que Dieu m'a accordés, auſſi-bien que de l'amitié

tië d'un homme tel que vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

Juill. 25. 1714

LA ſeule bonne excuſe que je puiſſe vous alléguer pourquoi je me ſuis refuſé à une occupation auſſi agréable pour moi que celle de vous entretenir ſur le papier, eſt que mon tems & mes yeux ont été entiérement conſacrés à Homére, que je n'imiterai, à ce que je crains, que d'une maniére, c'eſt-à-dire, en devenant aveugle comme lui. Je ſuis continuellement tourmenté de maux de tête, & depuis que je ſuis venu ici, j'ai à peine paſſé agréablement une heure, excepté celle pendant laquelle j'ai lu votre Lettre. Je déſire trés-fortement que vous penſiez qu'aucun homme au monde ne connoît mieux le prix de votre amitié, que celui qui n'a preſque aucun autre mérite pour ſe faire valoir que celui-là. Il faut pourtant que je vous avertiſſe, que vous auriez peine à déviner quelle tâche la profeſſion que vous êtes mon Ami, vous impoſera; quelques Torys vous prendront pour un Whig, & quelques Whigs pour un Tory, tandis que divers Proteſtans vous diront

Catho-

Catholique, & que divers Catholiques vous accuſeront d'héréſie.

Je trouve par une fâcheuſe expérience, que nous vivons dans un ſiécle où la modération eſt un crime, & où il n'eſt pas permis à un homme d'être juſte envers tous les hommes. Je ne dénoncerai pourtant point pour cela à la juſtice, ni à la modération. Voici mon plan en deux mots. Pendant que vous approuverez les ſentimens que je profeſſe en fait de Religion, je ſupporterai tout ce que les Bigots pourront dire. Pendant que Mr. Congréve approuvera mes vers, je me moquerai des critiques de Denis, & de mille autres comme lui. Pendant que les meilleurs & les plus honnetes-gens de chaque Parti ne me croyent pas méchant, je ſouffrirai patiemment les ſottiſes que les violens de tous les Partis trouveront bon de publier contre moi.

Je dois m'attendre à cent attaques différentes, dès que mon Homére paroîtra. Quiconque, dans ce ſiécle d'ignorance, ſe pique d'en ſavoir un peu plus que ſes confréres, n'a qu'à s'armer de la fermeté d'un Confeſſeur, & ſe préparer à toute ſorte de perſécutions. C'eſt ſûrement une choſe déplorable, que ſi quelqu'un entreprend de ſe diſtinguer, ou de faire

du

du bien aux autres par ſes études, il ſe voit d'abord traité en Ennemi public, au lieu d'être tenu pour un Ami commun; & on l'attaque avec autant de fureur que s'il avoit deſſein de renverſer l'Etat, ou de ruiner la fortune de tous les particuliers. J'oſe affirmer qu'aucun homme n'eſt jamais parvenu à un degré éminent de perfection en qualité d' auteur, que par une réſolution obſtinée de nager contre le torrent. Deſorte que ſi le monde a retiré quelque avantage du travail des Savans, c'eſt malgré lui. Car quand ils font leurs premiers Eſſais, le préjugé eſt contre eux, parce qu'ils n'ont encore rien fait; & quand ils commencent à donner aux autres quelque bonne opinion d'eux-mêmes, pluſieurs Ecrivains, moins heureux, leur jurent une haine éternelle, ſans qu'il leur arrive jamais de violer ce ſerment. En un mot, on peut dire des meilleurs Auteurs, qu'ils payent une terrible amende pour expier leur réputation, & que la plus vile partie du Genre-humain leur impoſe cette amende, de la maniere, & quand elle le juge à propos.

Je ſuis, &c

LET-

LETTRE XX.

A. MR. JERVAS.

Si vous me demandez à quoi je m'occupe, je vous dirai que c'eſt à faire revivre les Anciens des ſiécles paſſés aux yeux de mes contemporains, tandis que vous employez vos ſoins à faire revivre vos contemporains aux yeux de la Poſtérité. Je copie le grand Maître dans un Art, avec la même affection & la même diligence avec leſquelles les Peintres vous copieront quelque jour dans un autre. Juill. 28. 1714.

C'eſt ainſi que je commencerois ma Lettre, ſi c'étoit une Epitre dédicatoire que je vous adreſſaſſe Mais comme c'eſt une Lettre d'amitié, vous n'y trouverez aucune autre louange, que celle dont la vérité eſt ſue de tout le monde, je veux dire toutes les marques de bonne amitié que j'ai reçues de vous. Je me trouve dans une ſituation où je ne puis que vous faire des remercimens, ou vous parler de choſes générales. Le premier de ces partis vous déplaîroit, quand même je ne dirois que la moitié de ce que je dois : il ne me reſte donc que le der-

dernier parti à prendre. Mais, par rapport à belui-là méme, que pouvez-vous attendre d'un homme qui n'a poi t parlé depuis cinq jours; qui éloigne ſes penſées, autant qu'il lui eſt poſſible, des coutumes & des mœurs du monde préſent, pour être plus entiérement abſorbé dans les ſiécles paſſés? Quand les gens parlent d'aller à l'Egliſe, je ſonge aux Sacrifices & aux Libations; quand je vois le Miniſtre, je m'adreſſe à lui comme à Chryſés, Prêtre d'Apollon; & au lieu de l'Oraiſon Dominicale, je dis,

Dieu de l'Arc argenté, &c.

Pendant que vous autres Mondains prenez des meſures pour la Succeſſion Proteſtante, je médite ſur les moyens dont Ménélas devroit ſe ſervir pour recouvrer Héléne, & terminer promtement la guerre de Troye. Je ne m'informe jamais ſi la Reine ſe porte bien ou non, mais je ſauhaite de tout mon cœur d'aſſiſter aux funérailles d'Hector. La ſeule choſe qui m'inquiéte dans cette vie eſt, ſi mes amis ſont en bonne ſanté? Si ma traduction va bien? Si Dennis fait des Remarques Critiques? Si quelqu'un, à mon défaut, s'aviſera de lui répondre? Et ſi Lintot n'a pas encore fait banqueroute? Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XXI.

AU MEME.

JE vous remercie de tous vos bons offices, qui ſont ſans nombre. Homére avance ſi vite, qu'il eſt preſque tems de ſonger aux ornemens avec leſquels il doit paroître, à la façon des Auteurs modernes, c'eſt-à-dire, qu'à la tête du Livre il doit y avoir ſon effigie, des lauriers, & de mauvais vers. Je n'ai jamais ſenti auſſi fortement qu'à préſent le pouvoir amuſant de la Poéſie, qui me ravit tellement que je vois à peine ce qui ſe paſſe ſous mes yeux, & n'entends rien de ce qui ſe dit autour de moi. Suivre la Poéſie comme il le faut, c'eſt oublier Pére & Mére, & ne s'attacher qu'à elle ſeule. Ma rêverie à été ſi profonde, que j'ai à peine eu un intervalle pour ſentir que votre compagnie me manquoit. Un inſtant avant de m'endormir je penſe à vous, puis le ſommeil vient, & n'offre à mon imagination que Troye réduite en cendres, ou Briſéis recouvrée. Août 16. 1714.

Notre amitié durera apparemment plus longtems que la plupart des autres,

tres, à cauſe qu'elle eſt extraordinairement aiſée. Aucun de nous n'exige grand' choſe de la part de l'autre : c'eſt à d'autres qu'il appartient d'exaucer les ſouhaits de notre vanité. Je ne dirai pas moi quel Artiſte vous êtes, ni vous ne direz pas quel Poéte je ſuis, mais c'eſt de la voix publique que nous eſpérons (pieuſement) d'entendre ces choſes. Chez nous, nos occupations, ſi nous en avons, employent notre loiſir; & nous penſons le plus l'un à l'autre, quand nous n'avons pas autre choſe à faire. Les ſentimens d'amitié qui nous uniſſent, ne reſſemblent pas mal à ceux d'un homme ſage & de ſa femme, qui ſont rarement aſſez impétueux pour empêcher les affaires domeſtiques d'aller leur train, ou aſſez languiſſans pour que les deux époux ne ſoient charmés de ſe retrouver le ſoir enſemble. C'eſt ainſi que l'affection d'une Couple bien intentionnée dure longtems, à cauſe qu'ils n'attendent pas trop de la Nature humaine; tandis que des amitiés romaneſques, comme de violens amours, commencent par des inquiétudes, dégénérent après cela en jalouſie, & aboutiſſent à des querelles. J'ai aſſez vécu pour voir les rapides progrès, le changement ſoudain, & la fin bruſque de trois ou quatre de ces énormes amitiés; & ſuis par-

parfaitement convaincu de la vérité d'une maxime que nous avons un jour approuvée, que rien n'empêche plus puiſſamment ceux qui vivent enſemble de s'accorder longtems, que la vanité. Chacun inſiſte en ſecret ſur ce qu'il s'imagine être la dignité de ſon mérite, & s'attend au degré de déférence & de reſpect qui répond à l'extravagante échelle qu'il s'eſt faite. Mais comme cette échelle, & ſes diviſions, ne ſont connues que de lui, les autres n'en ſauroient faire uſage, & ne manquent pas de déplaire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

MR. JERVAS

A MR. POPE.

J'Ai une nouvelle à vous dire, qui me plaît ſi fort, que je ne ſaurois différer d'un inſtant à vous en faire part. Un mauvais-plaiſant vous tiendroit en ſuſpens, & vous obligeroit à lire encore une vingtaine de li- Août 20. 1714.

gnes, mais je n'en ferai rien. Sachez donc que j'ai eu avec Mr. Addiſon une converſation, que je voudrois que vous euſſiez pu entendre derriére la boiſerie, ou derriére quelque portrait de grandeur naturelle. Il m'aſſura qu'il avoit deſſein d'employer non ſeulement ſon crédit, mais auſſi ſon art pour vous rendre quelque ſervice; il ne vouloit point parler de ſon art en Poéſie, mais de ſon art à la Cour; & il ſent que rien ne peut avoir meilleur air pour lui-même, que de ſe donner des mouvemens en votre faveur, ſurtout depuis qu'on a affecté de répandre le bruit qu'il ne ſouhaitoit nullement que vous fuſſiez trop goûté en qualité de Poéte. Il proteſte que ce ne ſera point ſa faute, ſi la bonne intelligence, & une ſincere amitié, ne régnent déſormais entre vous, &c. Il avoue avoir craint que le Dr. Swift ne vous menât trop loin durant la chaleur de l'animoſité; mais à-préſent tout eſt bien, & vous avez échappé à ce danger, même dans ſon opinion. J'ai promis en votre nom, comme un bon & loyal Parrain, non que vous renonceriez au Diable & à toutes ſes œuvres, mais que vous ſeriez ravi de le retrouver votre Ami, ſans aucune vue d'intérêt, que le plaiſir d'être lié d'affection avec un homme de ſon mérite.

J'ai

J'ai achevé la tête d'Homére avec tout le ſoin qu'il m'a été poſſible: marquez-moi ſi vous ſouhaitez qu'elle ſoit ceinte de lauriers; quoique, ſuivant moi, l'effigie, ſi je puis la bien repréſenter, inſpirera plus de reſpect, ſi l'on n'y ajoûte rien d'étranger.

Si j'ai pu contribuer à produire une réconciliation ſincére entre Mr. Addiſon & vous, je m'en glorifie en moi-même, comme d'un vrai ſervice que j'ai rendu à un auſſi galant-homme que vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

REPONSE DE MR. POPE.

J'Arrive d'Oxford, où je me ſuis très-bien diverti. Tout le monde eſt conſterné de la mort de la Reine. Il n'y a point encore de Panégyriques prêts pour le Roi. Août 27. 1714.

J'admire vos Principes Whigs, de réſiſter juſqu'au bout dans l'eſprit des habitans de Barcelone: je joins mes

vœux aux vôtres en leur faveur. Les vers de Mr. Addiſon ſur la Liberté, dans ſa Lettre d'Italie, ſeroient, à mon avis, une bonne formule de priére : *ô Liberté, Deeſſe qui brilles d'un éclat céleſte!*

Ce que vous me marquez de la peine que vous avez priſe pour opérer une réconciliation entre Mr. Addiſon & moi, mérite de grands remercimens de ma part. Vous connoiſſez la maniére avantageuſe dont je penſe ſur ſon ſujet, & quel plaiſir je me ſuis toujours fait de parler de lui avec éloge. Vous n'ignorez pas, d'un autre côté, l'indigne procédé de Mr. Philips, qui a tâché de me rendre ſuſpect à un homme que je conſidére ſi fort. Mais comme après tout Mr. Addiſon doit être juge en ce qui le regarde lui-même, & m'a paru n'avoir pas été un juge tout-à fait favorable à mon égard, je vous avoue que je n'attens autre choſe que quelques marques de civilité de lui, quelque ardemment que je ſouhaite ſon amitié ; mais par rapport à des ſervices plus importans qu'il ſeroit diſpoſé à me rendre, j'aurois honte de les recevoir d'un homme qui n'a pas meilleure opinion de mes principes, que de me croire dévoué à un Parti, & capable outre cela de porter envie à la réputation d'un autre en qualité

lité de Poéte. Je laiſſe donc au tems le ſoin de convaincre de la groſſiére malice de ceux qui l'ont trompé, & de lui prouver que je ſuis incapable d'obſcurcir la gloire d'un homme que je me ferois un honneur de pouvoir imiter, & que par cela même je n'ai garde de flatter. En un mot, Mr. Addiſon peut compter en tout tems ſur mon reſpect, & ſur mon amitié réelle, dès qu'il jugera à-propos de me prendre pour ce que je ſuis.

Pour ce qui regarde la correſpondance entre le Dr. Swift & moi, je ne vous en ai rien caché. Les engagemens que j'ai eus avec lui, relativement à la Souſcription pour Homére, exigent beaucoup de reconnoiſſance de ma part. Il faut que j'aye la permiſſion de lui témoigner de la gratitude, de même qu'à tout autre qui m'obligera, de quelque Parti qu'il ſoit. Le Parti Tory ne m'a jamais refuſé cette permiſſion, qui, à ce que j'eſpére, me ſera auſſi accordée par le Parti Whig. — Maudit ſoit le mot de Parti, que je viens d'employer juſqu'à trois fois. Faſſe le Ciel que le préſent Régne mette fin à une odieuſe diſtinction, & qu'il n'y en ait plus d'autre à l'avenir qu'entre un Honnête-homme & un Coquin, entre un Fou & un Homme de ſens: ces deux ſortes doi-

vent toujours être ennemis ; mais pour le reſte, je ſouhaitte que tous mes compatriotes faſſent comme vous & moi, croyent ce qu'il leur plaît, & ſoient Amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

AU COMTE DE HALLIFAX.

MYLORD,

Déc. 1. 1714. JE vous ſuis obligé, non ſeulement des graces que vous m'avez accordées, mais auſſi de celles que vous me deſtinez. Je ne me défie, ni de votre bonne volonté, ni de votre mémoire, quand il s'agit de faire du bien; & ſi jamais je vous incommode par mes remercimens, ce ne ſera que par un principe de pure reconnoiſſance. Votre Grandeur peut me faire vivre agréablement en Ville, ou content à la Compagne, ce qui eſt réellement toute la différence que je trouve entre une grande fortune & une condition médio-

médiocre. C'eſt un noble trait de généroſité à vous, de ſonger à me mettre à mon aiſe pour tout le reſte de ma vie, uniquement parce que j'ai eu le bonheur de vous amuſer pendant quelques heures, & que vous êtes perſuadé de l'amour ſincére que j'ai pour ma terre natale.

Je ſuis, &c.

(a) LETTRE XXV.

LE DR. PARNELLE A. MR. POPE.

J'Ai deſſein de vous écrire une longue Lettre, ce qui ſeroit un vrai plaiſir pour moi, ſi chaque ligne que j'écris de plus, ne me rappelloit que je ſuis loin de vous. Je m'imagine que ſi nous étions enſemble, je vous aiderois à regarder avec mépris toutes les impertinentes critiques que vous avez eſſuyées depuis quelque tems. Et que pouvez-vous attendre

(a) Cette Lettre & les trois Extraits ſuivans, concernant la traduction du premier Livre de l'Iliade par Mr. Addiſon, ne ſe trouvent pas dans la premiére Edition que Mr. Pope a publiée.

autre choſe de l'ignorance, de l'envie, ou du caractére jaloux des Poétes que vous effacez? Je connois aſſez le Genre-Humain pour aſſurer que l'Ambition, qui ne ſauroit atteindre ſon but, ſe laſſe non ſeulement, mais auſſi s'irrite de l'inutilité de ſes travaux; aprés quoi il ne reſte plus d'autre reſſource, que de décrier les talens qu'on n'a pas, & de condamner en ſoupirant un degré de perfection trop élevé pour pouvoir y atteindre.—

J'ai achevé mon (*a*) *Zoïle* ce printems, & l'ai laiſſé en ville. Je vous l'aurois déjà envoyé; mais ayant voulu attendre pour cela que je fuſſe venu, j'ai trouvé à mon arrivée que votre Livre paroiſſoit déjà: ainſi ma piéce eſt devenue inutile. Cependant, ſi vous la voulez, vous n'avez qu'un mot à dire.

J'ai vu ici le premier Livre d'Homére (*b*), qui a été publié dans un tems où il ne pouvoit qu'être deſtiné à ſe mettre ſur les rangs avec le vôtre. Mon avis eſt, que vous devez de ſincéres remercimens à ceux qui ont formé & exécuté ce deſſein. Il n'y a dans cet Ouvrage, ni l'harmonie, ni l'eſprit Poétique, qui régnent dans le vô-

(*a*) Imprimé chez B. Lintot, & inſéré enſuite dans la derniére Edition de ſes Poéſies.

(*b*) Fait par Mr. Addiſon, & publié ſous le nom de Mr. Tickell.

vôtre: mais ce qui me ſurprend bien davantage, eſt que l'Auteur a fait pluſieurs fautes d'Ecolier, en manquant abſolument le ſens d'Homére : il met dans les yeux d'Achille l'éclat de ceux de Pallas ; & fait de la raillerie qu'Achille adreſſe à Agamemnon (qu'il auroit des dépouilles, quand Troye ſeroit priſe) une propoſition ſérieuſe, &c. Mais vous avez ſûrement remarqué tout cela. Auſſi n'eſt-ce pas pour vous en informer que je vous l'écris, mais pour vous montrer que je ſonge toujours à ce qui a rapport à vous.

Je ſuis, &c.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU REV. DR. BERKLEY.

Doyen de London-derry.

— Il y a quelques jours, qu'étant avec trois ou quatre Meſſieurs, nous profitâmes du droit que tous les Lecteurs s'arrogent à l'égard des Ecrivains, & jugeâmes en dernier reſſort les deux nouvelles Traductions du premier Livre Juillet 7. 1715.

de l'Iliade. Je dois dire à la louange de mes compatriotes, qu'ils donnérent tous la préférence à celle de ces Traductions qui la mérite; convenant unanimement que la vôtre égaloit pour le ſens celle de Mr. — n. & étoit, ſans comparaiſon, plus aiſée, plus Poétique, & plus ſublime. Mais je ne dirai plus rien ſur une opinion dont les partiſans augmenteront à proportion des Lecteurs qui voudront prendre la peine d'examiner l'un & l'autre Ouvrage.

Je ſuis, &c.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MR. GAY A MR. POPE.

Juillet 8. 1715. — Je viens de mener à l'Opéra le Chevalier Gart. Il m'a chargé de vous apprendre que tout le monde eſt charmé de votre Traduction, pendant que celle de Button ne plaît qu'à un fort petit nombre; & que le Chevalier Steele lui avoit dit que Mr. Addiſon affirmoit que l'autre Traduction étoit la meilleure qui eût jamais été compoſée en aucune langue (*a*).

— J'ap-

(*a*) Quelque tems après, le Chevalier Steele, dans la Préface qu'il a miſe à la tête d'une Edition du *Drummer*, Comédie de la façon de Mr. Addiſon, donne à connoître que, ſuivant lui, Mr. Addiſon étoit le Traducteur de ce Livre.

—J'apprends que dans la Traduction de Button il eſt parlé aſſez cavaliérement de vos principes &c. & que Mr. Addiſon dit que votre Traduction & celle de Tickell ſont toutes deux fort bonnes, mais que la derniére ſent plus Homére.

Je ſuis, &c.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU DR. ARBUTHNOT A MR. POPE.

—Je vous félicite de la publication du premier Livre de Mr. T*l. Cet Ouvrage a certainement ſon mérite; mais j'ai été étrangement trompé dans mon attente, en m'imaginant trouver une Traduction exactement conforme à l'Original; au lieu que l'Auteur dans les endroits où il auroit dû obſerver la fidélité la plus ſcrupuleuſe; s'eſt le plus négligé, je veux dire dans l'Hiſtoire des anciennes Cérémonies &c. C'eſt avec beaucoup de jugement qu'à l'égard de ces endroits, vous avez porté l'exactitude plus loin encore, que pour le reſte, ce qui eſt tout dire. Juillet 9. 1715.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

DE MR. POPE.

Juillet 15. 1715. JE profite de l'occaſion que me procure Mylord Duc de Shrewsbury, pour vous aſſurer de la continuation de l'eſtime & de l'affection que j'ai depuis ſi longtems pour vous, & du ſouvenir de tant de converſations agréables que nous avons eues enſemble. Je voudrois ne vous faire qu'un compliment, en diſant que de pareilles converſations ne ſe trouvent plus en-deçà la Mer, l'Eſprit de diſſenſion ayant produit de ſi étranges changemens en Angleterre, que ce Pays a ceſſé d'être le ſéjour de l'humeur ſociable & de l'hoſpitalité. Cet Eſprit anime tout le monde, juſqu'aux Auteurs, quoique leur zéle Politique ne leur rapporte guéres davantage que leur beau génie. On parle beaucoup de ſens beau, de ſens rafiné, & de ſens ſublime: mais pour l'uſage & le bonheur de la Vie, je préférerois un peu de ſens-commun. Je dis ceci rélativement à quelques Meſſieurs de ma connoiſſance, Beaux-eſprits déclarés, qui s'imaginent pouvoir rendre la Poéſie une choſe de conſéquence dans le

tems

tems où nous ſommes, au fort de nos diviſions Politiques. Car, s'il faut les en croire, la Nation n'eſt pas plus diviſée au ſujet des Whigs & des Torys, qu'eux ne le ſont touchant la Traduction de Mr. T*l & la mienne. J'ai (comme les Torys) pour moi la ville en général, c'eſt-à-dire la populace; mais comme c'eſt la coutume du Parti le moins nombreux de ſuppléer en induſtrie ce qui manque en nombre, le petit Sénat de Caton obſerve cette régle. Cependant, ſi l'on conſidére avec ſoin nos principes, il paroîtra que je ſuis un brave Whig, & Mr. T. un franc Tory. J'ai traduit Homére pour le Public en général, & lui n'a entrepris le même Ouvrage que pour complaire baſſement à un ſeul homme. Nous avons, à ce qu'il ſemble, un Grand-Turc en Poéſie, qui ne ſauroit ſouffrir de frére ſur le Trône; & qui a ſes Muëts, c'eſt-à-dire, une troupe de gens qui parlent par mouvemens & par ſignes. & dont l'occupation eſt d'étouffer tout ce que leur Souverain n'a point produit. Le nouveau Traducteur d'Homére eſt le plus humble de ſes eſclaves, c'eſt-à-dire ſon premier Miniſtre; qu'il reçoive les éloges que ſon Maître me donne, mais qu'il les reçoive avec crainte & avec tremblement; qu'il s'enorgueilliſſe de l'appro-

probation de ſon Monarque abſolu, j'en appelle au Peuple, mon Juge légitime & mon vrai Maître. Si je ne ſuis point condamné à ce Tribunal, je ne m'embarraſſe guéres des procédures arbitraires de la petite faction de Button. Mais aprés tout ce que je viens de dire au ſujet de ce grand-homme, il n'y a point de rupture entre nous. Nous ſommes ſi honnêtes & ſi obligeans l'un envers l'autre que rien plus : ce qui n'empêche pas que je ne l'enviſage du même œil dont nous regardons le grand Monarque, qui a trop de grandes qualités pour que nous ne le reſpections pas, quoique nous ſachions qu'il guette la premiére occaſion qui ſe préſentera pour nous opprimer (a).

A propos d'Homére, je ne dois pas oublier de vous remercier du préſent que vous m'avez fait du Livre de Mr. de la Motte ; & je ne ſaurois finir cette Lettre ſans vous faire part d'une nouvelle, qui affectera ſûrement vos entrailles. L* eſt mort, & il n'y a plus de ſoupes ! Vous voyez que je vous écris dans notre ancien ſtile familier : car „ ce n'eſt point au Miniſtre „ d'Etat, mais à l'Ami que cette Lettre s'a-

(a) Il mit peu de tems après en vers la plupart des ſentimens qu'il exprime ici.

„ s'adreſſe *(a)* ". Cependant c'eſt en quelque ſorte faire ma cour au Miniſtre, que d'emprunter une expreſſion d'un Sécretaire-d'Etat.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

A MR. CONGREVE.

IL me ſemble, quand je vous écris, que je dois aller à confeſſe: car j'ai pris (je ne ſais comment) la contume de vous ouvrir entiérement mon cœur. Vous ne vous êtes point trompé dans le jugement que vous avez porté de la diſpoſition de mon ame quand je vous ai écrit la derniére fois. Mes fautes ne vous ſeront point cachées, & peut-être qu'il eſt bon qu'elles ne le ſoient pas: une ame n'eſt jamais plus pure & plus nette, que lorſqu'elle découvre d'abord ſes propres défauts; préciſément comme une eau courante, au fond de laquelle on voit quelque boue, qu'on n'appercevroit pas ſi l'eau même n'étoit claire & tranſparente. Janv. 16. 1714. 15.

Ce-

(a) Par alluſion à la Lettre de Mylord St. John à Prior, publiée dans *le Rapport du Committé Secret-*

Cependant mon chagrin n'étoit pas l'effet de ce que quelque Critique groſſiérement malin avoit pu écrire contre moi. Je vous remercie très-fort de la maniére généreuſe dont vous me félicitez d'avoir été l'objet de pareilles attaques; car rien ne me paroît plus honorable, que d'être enveloppé dans un même ſort avec tout ce qu'il y a jamais eu de grand & de bon dans le Monde; c'eſt-à-dire, d'être envié & cenſuré par de mauvais Ecrivains.

Vous faites plus que répondre à ce que j'eſperois de vous, en déclarant que vous prenez en bonne part la liberté que je me donne quelquefois, de ne pas répondre à vos Lettres auſſi-tôt que je le devrois. Ceux qui ſe connoiſſent bien en amitié, ne ſont pas cérémonieux: une petite omiſſion ne choquera pas un Ami; & c'eſt même une des marques auxquelles on peut reconnoître s'il eſt tel, ou non.

Pour ce qui eſt de l'inquiétude que j'aurois pu concevoir touchant le ſort de mon Homére, elle s'eſt entiérement diſſipée: le Public en jugera, & je ſerai le premier à acquieſcer à ſon jugement, quel qu'il ſoit. Je ne ſuis pas Auteur au point de ſouhaitter que parce que j'ai tort, tout le monde ait tort auſſi.

Je ſuis charmé d'un paſſage de Mr. Tourreil, dont le ſens eſt, „ quand „ un Homme écrit, il doit s'animer par

„ par la penſée de plaire à tout le „ monde : mais il faut qu'il renonce „ à ce déſir ou à cette eſpérance, au „ moment même que ſon Livre ſort „ de ſes mains „ .

Je vous écris ceci de Binfield, où je me rendis hier, après avoir paſſé quelques jours chez Mylord Bolingbroke. Dans trois jours j'irai à Londres, où je ne manquerai pas d'aller voir Mr. M.—, que je rencontrai il n'y a pas longtems chez Mylord Hallifax. J'inférai de-là qu'il avoit lieu d'attendre quelque choſe du Miniſtére préſent: car je penſe que le nombre de ceux qui (comme moi) rendent leurs devoirs aux Grands, ſans vue d'intérêt, eſt très-petit. Je ſuis dans le plus beau chemin du monde de n'être abſolument bon à rien avec mon Catholiciſme & ma Poéſie Cette réflexion me rappelle le ſouvenir des efforts que vous continuez à faire pour m'enrichir. Je vous en ſuis ſenſiblement obligé; mais je dois vous dire que j'ai renoncé aux richeſſes: ſans elles *æquum mí animum parabo.*

LET-

LETTRE XXVIII.
A MR. CONGREVE.

Mars . 19 1714 - - 15.

LE *What-dye-call-it* (a) exerce actuellement les ſpéculations & les conjectures de la ville. Les uns veulent que ce ſoit un pur badinage ſur les Poétes Tragiques, d'autres une Satire ſur la derniére Guerre. Mr. Cromwell, qui n'entendoit pas une ſeule des paroles, remarquant que l'action tenoit de la Tragédie, fut fort étonné de voir rire les Spectateurs, & dit que le Prince & la Princeſſe n'y comprendroient rien non plus. Divers Critiques, de la plus bruyante claſſe, avoient pris la réſolution de ſiffler la Piéce, mais ils avouérent enſuite n'avoir pu s'empêcher de rire tellement, qu'ils ne s'étoient plus ſouvenus de leur réſolution. En général la Cour a fort bieu goûté cette eſpéce de badinage, & les trois premiéres repréſentations ont été extrémement brillant s par le grand nombre de perſonnes de la premiére qnalité qui s'y ſont trouvées. Le parterre étoit rempli

(a) Petite Piéce remplie d'eſprit. Mr. Gay, Auteur de cette Piéce, y tourne en ridicule les défauts de divers Poétes Dramatiques.

pli de deux ſortes d'auditeurs, dont la plupart conſervérent leur gravité, pendant que le reſte étoit touché juſqu'à verſer des larmes; mais après la troiſiéme repréſentation ils furent au fait de la plaiſanterie, & depuis ce tems les battemens de main n'ont point diſcontinué. Il y a cependant encore quelques gens ſérieux, qui ne ſauroient être de l'avis général; mais les rieurs forment une ſi grande pluralité, que deux Critiques ſemblent avoir formé le deſſein de détromper la ville, aux dépens de leur propre réputation, en prouvant par des Diſſertations qu'on a eu tort de rire. Pour les encourager à l'exécution de ce louable deſſein, il a été réſolu de mettre à la tête de la petite Piéce une Préface, qui demontrera l'excellence & la dignité de ce nouveau genre Dramatique. Hier l'affaire de Mr Steele a été décidée. Je ne puis qu'être de votre avis touchant la conduite qu'il a tenue, & les Ecrits qu'il a faits en dernier lieu. Ce n'eſt pas ſeulement de la part de ſes enn mis qu'il a ſouffert, mais auſſi de celle de ſon propre Parti, qui n'a point parlé de lui auſſi avantageuſement qu'il pouvoit avoir lieu de s'y attendre; & qui (ſi je ne me trompe) ne l'a pas encore dédommagé du côté de l'intérêt, quelles que puiſſent être à cet

égard

égard ſes eſpérances pour l'avenir.

Cet homme, entre mille autres, fournit un exemple frappant du ſort de tous ceux qui ſe livrent aveuglément à l'eſprit de Parti. Puiſſe toute violence réuſſir de-même! Mais j'avoue ne pouvoir guéres comprendre comment tant d'aigreur & d'animoſité ſe ſont trouvés enſemble avec la gayeté naturelle que j'ai toujours cru remarquer en Mr. Steele.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

A MR. CONGREVE.

Avril 7. 1716.

MR. Pope va chez Mr. Jervas, où Mr. Addiſon eſt aſſis pour ſe faire peindre; pendant que je vous écris cette Lettre dans un Caffé, où l'on fume ſi terriblement que je ne vois mon papier qu'à travers un nuage. Il y a une grande révolution au Caffé de Guillaume. Morice l'a quitté, mais Titcomb eſt revenu, à la grande joye de Cromwell, qui n'avoit perſonne avec qui s'entretenir ſur le chapitre des Péres & de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique: ce que j'apprens de lui a uniquement rapport à la Peinture &

à

à la Poéſie; & Mr. Pope doit tout ce qu'il ſait en Aſtronomie à lui & à Mr. Whiſton, ſi célébre par les Longitudes qu'il a découvertes en dernier lieu (*a*). La *Jeanne Gray* de Mr. Rowe ſera repréſentée dans la ſemaine de Pâques, & la fameuſe Oldfield y jouéra un rôle diamétralement oppoſé au génie de ſon ſexe; car quelle femme a jamais dédaigné l'Autorité Souveraine?

La publication de l'Homére de Mr. Pope a été retardée par ce tems exceſſivement humide, qui empêche les feuilles de ſe ſecher: ce malheur chagrine beaucoup Mr. Lintot, qui eſt après à gagner le Miniſtre de la Paroiſſe, pour l'engager à demander au Ciel qu'il ceſſe enfin de pleuvoir. Le *What-d'ye-call-it* vient d'eſſuyer une nouvelle attaque de la part d'un Critique, qui m'appelle un ſot animal, & Mr. Pope un mal honnête homme. Sa principale accuſation regarde la lecture de *Pilgrim's progreſs*, qui ſuivant lui fait manifeſtement alluſion à la lecture de Platon dans la Tragédie de *Caton*. Pour ne laiſſer aucun doute ſur ce ſujet, il remarque qu'il eſt fait mention de

(*a*) Ceci fait alluſion à une petite Ode qui ſe trouve dans le Recueil des Oeuvres de Mrs. Swift & Pope; & ce qui eſt dit de la découverte des Longitudes par Whiſton, eſt un pur badinage.

de la huitiéme édition, ce qui eſt de nouveau une alluſion à la Tragédie d'Addiſon, imprimée pour la huitiéme fois. Il indique pluſieurs autres traits de reſſemblance dans le même goût, qu'il appelle autant de prophanations de ma part (*a*). Le Poème du Chevalier Garth paroîtra vers la Fête de Pâques.

Tout ce que vous venez de lire eſt de Mr. Gay, qui m'a enlevé ce que j'avois de plus amuſant à vous dire; à-moins que ce ne ſoit une nouvelle réjouïſſante pour vous de ſavoir, que je bois du Bourgogne & du Champagne comme un perdu; & que je donne ſi fort dans le bel-air, que j'aurai bientôt honte ſi l'on s'imagine que je fais la moindre choſe. Je ferai ſemblant d'avoir attrappé la goûte à force de boire, ce qui, en me fourniſſant un prétexte de reſter ſeul, me donnera le tems de traduire encore quatre Livres d'Homére. J'eſpére que vers le tems que j'aurai rempli cette tâche, vous vous retrouverez debout, & que je pourrai ſuccéder au lit & à la couche de mon prédéceſſeur. Je vous prie de faire rembourer le matelas & racoucir les be-

(*a*) Cette Piéce curieuſe avoit pour titre, La parfaite Clé du *What-dye-call-it*. Un Comédien, nommé Griffin, & Louis Théobald en étoient les Auteurs.

bequilles pour moi. Tous vos Amis, c'eſt à-dire tous ceux qui vous connoiſſent, doivent partager votre goûte par leur ſenſibilité Nous ſouhaitons qu'à votre tour vous ſoyez ſenſible à la perſécution que nous eſſuyons de la part des Critiques. Nous avons néanmoins quelques intervalles de gayeté (ce qui arrive, comme vous ſavez, dans de certaines maladies,) & bien des gens conjecturent que le dernier accès leur fera plus de plaiſir que de chagrin; car des Poétes attaqués par des Critiques, reſſemblent à ceux qui ont été mordus de la Tarantula, ils n'en danſent qu'avec plus d'ardeur.

Mr. Thomas Burnet a joué le précurſeur d'Homére, dans un Traité intitulé *Homeridés*. Son talent pour la Critique le rend plus redoutable de jour en jour; après avoir aſſailli Homére, il a tourné ſes armes contre le (*a*) *What-d'ye-call-it*. Cependant on n'a point juſqu'ici publié de proclamation pour brûler Homére & le Pape, & la repréſentation du *What-d'ye-call-it* n'a pas été interdite par le Grand-Chambellan.

(*a*) Dans une Feuille volante, intitulée. *Le Grondeur.*

LETTRE XXX.

MR. CONGREVE A MR. POPE.

J'Ai reçu votre obligeante Lettre, qui me donne de nouvelles preuves de votre amitié, & de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Je vous assure que j'en suis très reconnoissant, & qu'il n'a pas tenu à moi que je n'aye vu le Doyen avant de sortir de ville: ce m'est un vrai plaisir, & pas un médiocre sujet de vanité, qu'il aime à me voir. Pour ce qui est de ma santé, dont vous avez la bonté de me demander des nouvelles, elle n'est pas plus mauvaise qu'à Londres: cependant j'oserois à peine dire qu'elle est meilleure, car je ne saurois me promettre un grand effet de ces eaux; que j' n'ai prises que depuis si peu de tems : je ne laisse pas de croire que ma constitution s'en accommodera. A l'exception d'un petit nombre de personnes, que je suis bien aise de fréquenter, il n'y a rien de fort rejouïssant ici. Dans le même tems que je regrette votre conversation, je me console par la pensée que vous êtes là où le premier de vos devoirs vous appelle, & où vous ne pouvez témoigner trop d'attachement. Je vous prie d'of-

d'offrir mes très-humbles reſpects, accompagnés des vœux les plus tendres, à votre bonne Mére Je ſuis inquiet du ſilence que vous gardez ſur la ſanté de Mr. Gay, & aurois été charmé d'apprendre de vous qu'il ſe porte mieux. Je ſuis, &c.

PS. Vous verrez par l'incluſe, que je cours riſque d'être imprimé & enrollé dans la liſte des Auteurs de Mr. Curll; mais, graces au Ciel, je m'y trouverai en compagnie avec vous. Il me ſemble qu'il eſt plus que tems que vous ſongiez à adminiſtrer une nouvelle doſe d'Emétique.

LETTRES
DE
DIFFERENTES PERSONNES
ET DE
MR. POPE.

Depuis l'An 1714 *juſqu'à* 1721.

LETTRE I.
LE DOYEN BERKLEY
A MR. POPE.

Ligurne, Mai a 1714.

COmme l'ingratitude m'a toujours paru un plus grand crime que l'impertinence, j'aime mieux paroître coupable de la derniére, que de ne vous pas remercier du plaiſir que vous venez de me procurer. J'ai trouvé par hazard ici votre *Boucle de cheveux enlevée*, que je n'avois jamais vue auparavant. J'avois déjà admiré dans d'autres Ecrits de votre façon le ſtile, les images, le jugement & l'eſprit, mais dans ce Poème j'admire, outre cela, la

la merveilleuſe invention, les alluſions ingénieuſes, & les beautés ſans nombre, que vous fournit, d'une maniére ſurprenante, & pourtant naturelle, un ſujet auſſi ſtérile en apparence. Cependant je ne ſaurois dire que la lecture de cette Piéce m'ait rendu plus ſatisfait que je ne le ſuis du prétexte qu'elle me fournit de vous rappeller le ſouvenir d'un homme, qui regarde comme un très-grand bonheur dans la vie d'avoir des liaiſons d'amitié avec des gens qui joignent à de l'eſprit de belles connoiſſances & un naturel aimable.

Je me ſouviens de vous avoir entendu parler d'un deſſein à demi formé de faire un tour en Italie. Que ne devons-nous pas attendre d'une Muſe qui chante ſi bien dans le froid climat d'Angleterre, dès que le ſoleil l'animera de la même chaleur, & qu'elle reſpirera le même air que Virgile & Horace?

Il y a ici un nombre incroyable de Poétes, qui ſouhaitent avec ardeur de faire leur cour aux Muſes; mais le Génie, ou peut-être l'Art des Anciens, leur manque abſolument. Quelques-uns d'entr'eux, qui entendent l'Anglois, commencent à goûter nos Auteurs; & l'on m'a dit que Milton a été traduit à Florence en vers Italiens.

liens. S'il ſe trouvoit parmi eux quelqu'un qui ſût écrire dans le goût des anciens Poétes Latins, ce ſeroit probablement un moyen de les ramener de leurs pointes à la belle imitation de leurs prédéceſſeurs.

Les Marchands, les Antiquaires, ceux qui veulent ſe divertir &c. voyagent tous par différens motifs. Un Poéte devroit, ſi je ne me trompe, voyager pour voir divers objets, dont les images fiſſent de vives impreſſions ſur ſon ame.

De verds gazons, des bosquets, des prairies émaillées de fleurs, des ruiſſeaux qui coulent avec un doux murmure, ne ſe trouvent nulle part en auſſi grande perfection qu'en Angleterre : mais ſi vous voulez voir des Jours ſereins, un Soleil clair, & un Ciel azuré, il faut que vous veniez en Italie : & pour tout homme qui voudroit décrire des rochers & des précipices, il ſeroit abſolument néceſſaire qu'il paſſât les Alpes

Vous n'aurez aucune peine à vous appercevoir, que c'eſt un motif d'intérêt qui m'engage à donner ce conſeil à un homme qui n'en a pas beſoin. Si vous veniez dans ces contrées, je volerois au devant de vous pour vous embraſſer. Je ſuis ici (par la faveur de mon Ami le Doyen de St. Patrick) en qualité de Chapelain du Com-

Comte de Péterborough, qui depuis environ trois mois a laiſſé dans cette ville la plus grande partie de ſa famille. Dieu ſait le tems que nous y reſtérons.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

MR. POPE.

A MR. JERVAS

En Irlande

QUoique, comme vous le remarquez très-bien, je ne paye ma taxe qu'une fois en ſix mois. Vous verrez par cette Lettre, qui talonne de ſi près ma derniére, que je paye une douple taxe, comme il eſt juſte que le faſſent des *Non-jurors* comme nous. Vos connoiſſances de ce côté-ci de la Mer craignent que par votre long ſéjour en Irlande vous ne deveniez trop poli pour eux; car nous penſons (depuis le prodigieux ſuccès qu'a eu la Comédie du *Non-jurors*) que la Politeſſe doit avoir paſſé la Mer. Pauvre Poéſie! Le peu qui en reſte ici, ne demande qu'à partir, & à laiſ- Juillet 9. 1716.

ſer Euſden en pleine & paiſible poſſeſſion des lauriers Anglois: pendant que nous ſouhaitons que vous euſſiez nos Poétes qui chantent, avec vos Grenouilles qui coaſſent, & que vous les gardaſſiez *in ſæcula ſæculorum.* En échange, je voudrois que Parnelle, & deux ou trois de vos Cygnes, nous vinſſent joindre, particuliérement le Dr. Swift, qui, comme un vrai Cygne moderne, ne chante point du tout. Tout le monde ſe plaint de ſa pareſſe. Pour moi, je hais qu'un homme ſoit oiſif, dans le tems qu'il faut que je traduiſe & que je faſſe le Commentateur: & je puis former des ſouhaits d'autant plus ſincéres en faveur de la Poéſie d'autrui, qu'il ne peut plus être queſtion de moi; car un Traducteur eſt auſſi peu un Poéte, qu'un Tailleur eſt un Homme. Vous êtes ſans-doute convaincu de la vérité de cette fameuſe maxime, qu'*une faveur, longtems attendue, en eſt plus douce, quand on l'obtient.* Mais pourquoi voulez-vous rendre vos Amis plus amoureux de vous qu'ils ne le ſont déjà? Il n'y a pas la moindre néceſſité à cela. Nous commençons à vous attendre auſſi peu que l'Ante-Chriſt. Un Homme qui s'abſente ſi longtems de ſes Amis, mérite d'être mis dans la Gazette comme une choſe perdue.

On

On a grandement beſoin de vous ici. Pluſieurs beaux viſages ne ſont plus. qui ſubſiſteroient encore à l'aide de votre pinceau, & des teints de lys & de roſes ſe ſont fanés en attendant votre rotour. Venez donc, & après avoir peuplé l'Irlande de quantité de belles Ombres, venez à nous, & voyez de cet œil (qui, comme l'œil du Monde, crée des beaut.s en les regardant) voyez, dis-je, quel étrange changement toutes les têtes ont éprouvé en Angleterre depuis votre abſence, & l'air gauche qu'ont nos plus fameux perſonnages dans les Ouvrages mortels de nos Peintres.

Mr. Forteſcuë eſt fort de vos Amis. Gay vous fait ſes complimens; & enfin (pour monter par de juſtes degrés) Mylord Burlington vous prie de vous ſouvenir de lui. Ses jardins ſont en fleurs, ſon bâtiment eſt avancé, ſes tableaux arrivent, & (ce qui vaut mieux que tout cela) ſes bonnes qualités perſonnelles ſe font de jour en jour ſentir davantage à ceux qui ſont autour de lui: dont moi pauvret (pour ne r en dire de quelques violens Italiens, & de quelquels Maçons Anglois) ſuis un exemple vivant. Adieu.

LETTRE III.

AU MEME.

Nov. 14 1716

SI je n'avois pas eu l'art d'appeller à mon ſecours les plaiſirs pour m'aider à oublier tous mes malheurs, je vous dirois que votre abſence en eſt un des plus grands pour moi ; mais j'eſpére que vous aurez eu auſſi quantité d'agréables raiſons pour ne vous pas ſouvenir des Amis que vous avez de ce côté-ci du Monde. Si un ſouhait pouvoit me tranſporter dans l'endroit où vous êtes avec vos amis, il ſeroit bientôt fait. Le Dr. Swift eſt, à ce que je m'imagine, un excellent hôte à ſa propre table. Je ſuppoſe qu'il s'eſt enſeigné à lui même, ce qu'il a ſi bien appris à tant d'autres, *ruptâ non inſanire lagenâ* : ſans cela il ſeroit un aſſez mauvais hôte pour votre très-humble Serviteur, qui (comme vous ſavez) quoiqu'il ne ſoit nullement buveur, eſt pourtant ſujet à caſſer ſon verre. Mais ce m'eſt une conſolation, que je puiſſe commettre ce crime, & grand nombre d'autres, ſous mon propre toit.

Au-reſte, ſans l'accord mutuel que nous avons fait, & confirmé par ſerment

ment, de nous permettre réciproquement d'être auſſi pareſſeux que nous le voudrons, je vous aurois reproché votre long ſilence. Le meilleur moyen que vous puiſſiez mettre en œuvre pour expier le forfait de ne m'avoir rien dit, eſt de dire de moi tout le bien que vous pourrez, ou, ce qui revient au même, de dire au Doyen & au Dr. Parnelle que je les aime de tout mon cœur

Gay eſt votre Ami & le leur. Il a épouſé avec beaucoup de zéle la cauſe du Doyen, & fait contre le Chevalier Blackmore quelques Couplets, auxquels il a mis ſon nom : quand on lui en demande la raiſon, il dit rondement que c'eſt parce que Blackmore a calomnié le Dr. Swift. La même affaire m'a auſſi donné du chagrin, & m'en donnera apparement encore. Je vous aime tous autant que je mépriſe la plupart des ſtupides Beaux-Eſprits de ce Pays. L'Irlande l'emporte ſur l'Angleterre; & ſi je n'ai aucun vrai Poéte pour Ami dans ma propre Nation, je ſerai auſſi fier que Scipion, & dirai (n'ayant plus que la peau & les os) *Ingrata Patria, ne* oſſa *quidem habeas.*

LETTRE IV.

AU MEME

Si vous n'avez point reçu de mes nouvelles depuis quelque tems, ne l'attribuez point à la pareſſe ordinaire de votre Correſpondant, mais à un tour qu'il vient de faire à Oxford, où il eſt fait mention honnorable de votre nom, quoique ce ſoit un Pays découlant de Torys. J'ai eu le bonheur d'y lier ſouvent converſation avec le Dr. Clarke qui m'a fait voir divers tableaux, & par iculiérement les desſeins originaux du Whitehall d'Inigo Jones. J'y ai vu auſſi, avec beaucoup de reſpect, quelques unes de vos premiéres piéces, que les Peintres à venir regarderont comme nous autres Poétes regardons le *Culex* de Virgile, & la *Batrachomycmachie* d'Homére.

A propos de cette derniére Piéce permettez-moi de vous demander ce, qu'eſt devenu le Dr. Parnelle avec ſes Grenouilles (*a*) ? *Oblituſque meorum, obliviſcendus & illis*, diſoit Horace

(*a*) Il a traduit la *Batrachomyomachie* d'Homére, & cette Traduction ſe trouve parmi ſes autres Poéſies.

race par maniére de ſouhait : mais je n'en ferai jamais de pareil, tant que j'aurai des *meorum* ; tels que le Dr Parnelle & le Dr. Swift. J'eſpére que le Printems vous ramènera parmi nous, & que nous verrons revenir en même tems les belles couleurs, & les autres charmes de la Nature. Je vous félicite d'avance ſur le plaiſir que vous aurez d'être admiré dans votre Patrie, ce qui arrive ſi rarement aux Prophétes & aux Verſificateurs: en cela vous avez un grand avantage ſur les Poétes : vous poſſedez un art qui doit proſpérer auſſi longtems que les gens s'aimeront eux-mêmes. Cependant il me paroît que votre abſence a déjà été ſi longue, qu'il n'a tenu qu'à vous, durant cet intervalle, de peindre toutes les hiſtoires de l'ancienne Ogygie. Dès que vous aurez commencé à donner dans le goût hiſtorique, je vous recommande l'Hiſtoire, par laquelle tout pieux Irlandois devroit débuter, je veux dire celle de St. Patrick, afin que vous ſoyez obligé (comme le Dr. P. le fut, quand il traduiſoit la *Batrachomyomachie*) de venir en Angleterre, pour copier d'aprés nature les Grenouilles, qui n'avoient jamais été vues en Irlande depuis le tems de ce Confeſſeur.

Je ſuis impatient de vous voir peindre

dre des traits d'Hiſtoire. Vous avez aſſez fait pour les particuliers, faites quelque choſe pour le Public; & ne vous bornez pas, comme la plupart de vos Confréres, à vous repréſenter d'auſſi pauvres hiſtoires que celles qui ſont tracées par les traits de nos villages. Les Anciens ſe flattent auſſi que vous leur rendrez juſtice; ces ſtatues, dont la vue a excité en vous de ſi belles & de ſi nobles idées, exigent comme une marque de reconnoiſſance de votre part, que vous les faſſiez connoître à tous les Peuples, dans l'Ouvrage que vous avez deſſein de compoſer ſur leurs caractéres. J'eſpére aumoins que vous n'avez pas renoncé à ce deſſein *(a)*

En réponſe à la queſtion que vous me faites touchant votre maiſon dès que j'y entre, la vue des murs me rappelle le ſouvenir de ceux de Carthage, où votre Ami, tel que le Troyen errant,

Animum Picturâ paſcit inani.

Car cette ſpacieuſe demeure, ſemblable

(*a*) Mr. Pope diſoit quelquefois, qu'il avoit connu trois habiles Peintres, dont aucun n'avoit les ſens-commun. Au-lieu de ſe faire valoir par la Peinture, où ils excelloient, l'un etudioit l'Architecture Militaire, ſans avoir une ſeule idée de Géométrie; l'autre ſe piquoit d'expliquer la Doctrine de la Fatalité, ſans rien entendre en Philoſophie; & le troiſiéme traduiſoit Don Quichotte ſans ſavoir l'Eſpagnol.

ble à un Caravanſéra Turc, ne procure aux vogabonds que le ſimple logement. Je mets tout en deſordre chez vous, reviens à des heures indues, & prête vos tableaux en ville à qui les veut. Voyez ce que c'eſt que d'avoir un Poéte dans ſa maiſon! François fait à la-vérité tout ce qu'il peut pour me tenir en régle; car, conſidérant qu'il s'y trouve avec une bête féroce, il n'ôte qu'avec beaucoup de précautions, & fort rarement, la chaîne de la porte. Chaque fois que cela arrive, & qu'il ouvre à quelqu'un, les anneaux de la chaine font un bruit effrayant, & les gonds, granis de rouille, crient. La maiſon ſemble ſi bien ſentir que vous êtes ſon ſoutien, qu'elle eſt prête à croûler ſur ſes fondemens en votre abſence. J'y reſte néanmoins toujours tranquillement, comptant que la Providence conſervera tant de chefs-d'œuvres de Raphaël, du Titien, &c. qui ſont dans votre cabinet. Sûrment les péchés d'un Poéte ne ſauroient former un fardeau aſſez peſant, pour enfoncer le toit d'une vieille maiſon, & en accabler de ſi merveilleux Peintres. En un mot, votre maiſon croûle. Mais qu'eſt-ce que cela me fait? J'y-loge ſeulement(a)

(a) Par alluſion au trait de l'Irlandois.

LET-

LETTRE V.

MR. CRAGGS A MR. POPE.

Paris. Sept. 2. 1716.

J'Ai reçu par le derniére Poſte votre Lettre en date du 10. Août, V. S. Ce ſeroit me donner un air capable, que de décider qu'elle eſt pleine d'eſprit. Tout ce que je dirai donc, en me tenant dans les bornes qui me conviennent, eſt qu'elle m'a été trés-agréable. Et pour vous donner une preuve de la ſincérité de mon opinion à cet égard, j'oſe vous prier de ne vous point arrêter à celle-ci, & de m'en écrire encore d'autres. Je ſuis dans un endroit où l'on ne ſonge qu'à ſe divertir. Les Grands donnent l'exemple, & ſont imités par les petits à leur maniére. Les Dames ſe trouvent dans toutes les compagnies, ce qui met dans la converſation des hommes plus de douceur & de politeſſe qu'il ne s'en trouve parmi nous. Cependant j'avoue que ces Beautés n'ont pas les maniéres aſſez naturelles pour moi. Vous avez vu des Portraits François : hé bien, les Originaux ſont encore plus peints que leurs Portraits mêmes ; il y a ſur leur cheveux une telle

telle croute d'eſſence & de poudre, qu'il n'eſt pas poſſible de voir la différence qu'il y a entre le noir & le roux. En ceſſant de très-bonne heure de porter des corps de jupe, & en mangeant avec excès, elles s'abîment la taille : avant de les condamner à ces deux égards, il faudroit pourtant écouter leurs raiſons : qui ſont apparemment, qu'elles préferent le plaiſir à la parade, & veulent être auſſi prêtes, qu'elles ſont, généralement parlant, diſpoſées à témoigner de la charité.

Je ſuis étonné de cet accès de médiſance qui m'a pris. Ne ſemble t il pas que je veuille m'ériger en Bel-eſprit, ou que je m'imagine, qu'écrivant à un homme d'eſprit, je doive faire uſage de ce ſtile. Quoi qu'il en ſoit, liſez ceci avec indulgence, & que je reçoive quelquefois de vos nouvelles. Je ne veux pas me donner la peine de finir d'une maniére qui ait quelque choſe de recherché ; un compliment, qui marque de la franchiſe, valant mieux que le plus beau compliment du monde. Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE VI.

A MR. FENTON.

MONSIEUR,

Mai 5. JE n'aurois pas manqué de répondre à la vôtre en date du 18. du mois paſſé, ſi ce n'étoit que je voulois vous donner des lumières certaines ſur la route que vous devez prendre, & ſur le tems où il conviendra que vous vous mettiez en chemin. J'ai commiſſion de vous dire, que Mr. Craggs vous attend auſſi-tôt que le Parlement ſe ſéparera car il ne ſauroit pas vous recevoir plutôt, de la maniére dont doit être reçu un homme qui cultive avec tant de ſuccès les Belles-Lettres, c'eſt à dire, tranquillement & à loiſir. J'oſe vous aſſurer que le train de vie que vous allez mener, ſera en lui-même le plus charmant du monde, ſans compter que vous jouïrez du commerce de l'homme du monde le plus aimable. J'ajoûterai que ce me ſera en particulier un ſujet de joye très-ſenſible d'avoir contribué à vous unir *(a)*

&

(a) M. Craggs n'avoit pas eu une ſavante éducation : pour réparer ce malheur, il demanda à Mr. Pope de lui choiſir un homme verſé dans l'étu-

& cela dans mon voiſinage Mr. Craggs a pris une maiſon tout près de la mienne, & compte de s'y rendre dans trois ſemaines. En attendant je vous invite de bon cœur à venir loger chez moi, où une diéte Philoſophique, pour un tems, rendra meilleure encore la bonne chére que vous ferez dans la ſuite. Faites-moi l'amitié de me mander par la premiére Poſte, quand je puis eſpérer de vous voir ici.

Je ſuis un peu ſcandaliſé de votre plainte, que le tems vous péſe, à vous favori des Muſes, & qui avez toutes les connoiſſances & tous les talens néceſſaires pour vous occuper avec elles. Par rapport à votre queſtion, ce que je fais? Je répons, préciſément: ce que j'ai fait depuis quelques annés, mon devoir: en ſecond lieu, j'ai quelques amuſemens, ou exercices, qui me tiendront lieu d'exercice auſſi longtems qu'ils pourront: en troiſiéme lieu, je lis juſqu'à ce que je ſois las: & enfin, j'écris quand je n'ai abſolument autre choſe au monde à faire, ou aucun Ami à entretenir.

Les ſoins que j'ai pris de ma Mére, l'ont, ſinon guérie, du-moins beaucoup

l'étude des Belles-Lettres, afin de profiter de ſa converſatoin & de ſes lumiéres. Mr. Pope recommanda Mr. Fenton, mais la mort prématurée de Mr. Craggs rompit toutes ſes meſures.

conp ſoulagée ; ce qui me procure une ſatisfaction d'autant plus douce, qu'elle eſt accompagnée du ſentiment que j'ai fait de mon mieux. J'ai, outre cela, le bonheur de me trouver bien dans l'eſprit des honnêtes gens, & d'éprouver que les injures étrangéres ne ſauroient m'affecter, auſſi longtems que ma conſcience ne me reproche rien. Qu'il me ſoit permis d'ajoûter à cette énumération la franchiſe avec laquelle j'en agis toujours envers les gens de bien, & qui (par une eſpéce de liaiſon naturelle) me rend néceſſairement leur Ami. Ainſi je puis me dire parfaitement, &c.

LETTRE VII.

LE DOYEN (*a*) BERKLEY

A MR. POPE.

Naples, Octob. 22. N. S. 1717.

IL y a longtems que je roule dans mon eſprit le projet de vous écrire ; mais j'en ai été détourné juſqu'ici, parce que je n'avois rien à vous mander qui méritât qu'on lui fit faire pour cela

(*a*) Dans la ſuite Evêque de Cloyne en Irlande, Auteur des *Dialogues d'Hylas & de Philonoüs*, du *Petit Philoſophe*, &c.

cela quinze cens milles. L'Italie eſt un ſujet ſi épuiſé, que j'oſe me promettre que vous voudrez bien me pardonner de n'en rien dire; & l'imagination d'un Poéte eſt une choſe ſi délicate, qu'il eſt difficile de trouver des images propres à plaire à un ſeul du petit nombre de ceux qui (dans quelque ſiécle que ce ſoit) ont mérité de porter ce beau nom. Je ſuis cependant revenu depuis peu d'une Ile, où j'ai paſſé trois ou quatre mois; j'ai deſſein de vous en faire la deſcription, qui pourra vous amuſer pendant quelques minutes.

L'Ile d'Inarime eſt un petit abrégé de tout notre Globe, contenant dans l'enceinte de dix-huit milles une étonnante variété de collines, de vallons, de rochers eſcarpés, de plaines fertiles, & d'arid s montagnes, le tout entre-mêlé de la façon la plus Pyttoresque. Durant les ſaiſons les plus chaudes, l'air eſt conſtamment rafraîchi par des vents de Mer. Les vallons produiſent d'excellent froment, mais ſont la plupart couvertes de vignes & d'arbres fruitiers. Outre les fruits ordinaires, comme ceriſes, abricots, pêches, &c. ils donnent des oranges, des melons d'eau, des amandes, des grenades, des figues, & pluſieurs autres fruits inconnus à

nos

nos Climats, & dont il eſt libre à tout le monde de cueillir La plupart des collines ſont couvertes de vignes juſqu'au ſommet, d'autres de boſquets, de chataigners, & d'autres de touffes de myrtes & de lentiſques. Les Champs, ſitués au nord de l'ile, ſont diviſés par des hayes de myrtes. Quantité de fontaines & de petits ruiſſeaux augmentent la beauté de ce payſage, qui eſt, outre cela, embelli encore par la variéte qu'y mettent quelques endroits ſtériles, & des rochers tout nuds. Mais ce qui achéve de rendre ce ſéjour unique en ſon genre, eſt une grande Montagne, qui s'éléve au milieu de l'ile. Le pied de cette Montagne (qui étoit autrefois un Volcan appellé par les anciens Mons Epoméus) eſt orné de vignes & d'autres arbres fruitiers, à mi-côte. Il y a des pâturages pour des chévres, & des brebis; & le ſommet eſt un rocher qui ſe termine à peu près en pointe, d'où on a la plus belle vue du monde, puiſqu'elle embraſſe (ſans compter pluſieurs Iles charmantes qu'on voit à ſes pieds) une étendue de Pays, appartenant à l'Italie, d'environ trois cens milles de long, depuis le Promontoire d'Antium juſqu'au Cap de Palinure: la plus grande partie de cette étendue a été chantée par Homére & par Virgile, comme

faiſant une partie conſidérable des lieux que leurs deux Héros ont parcourus. Les Iles de Caprée, de Prochyte & de Parthenope, avec Cajéte, Cumes, Monte Miſéno, les demeures de Circé, des Syrénes & des Læſtrigons, la Baye de Naples & le Cap de Minerve ne ſont qu'une portion de cet admirable ſpectacle, qu'il n'eſt pas poſſible de décrire ſans une imagination auſſi vive & auſſi Poétique que la vôtre. Comme les habitans de cette Ile délicieuſe ne poſſédent ni richeſſes, ni honneurs, ils n'ont pas non plus les vices qui accompagnent ordinairement l'ambition & l'opulence. Si l'on pouvoit en dire autant de l'eſprit de vengeance, on auroit en eux une image de l'innocence de l'Age d'or. Mais afin de renfermer leur bonheur dans de plus juſtes bornes, ils ont pris l'habitude de s'entre tuer pour les moindres bagatelles. Il y avoit à peine trois jours que nous étions arrivés, qu'un jeune-homme fut tué avec une arme à feu devant notre porte: cependant graces au ſecret de ne nous mêler que de nos propres affaires, nous avons trouvé moyen de vivre en ſûreté au milieu de ce Peuple homicide. Voulez-vous ſavoir comment nous paſſons notre tems à Naples? La grande ſource de nos plaiſirs eſt la dévo-

tion

tion de nos voiſins. Outre la gayeté de leurs Egliſes (où les ſpectateurs ſe rendent en foule pour voir ce qu'ils appellent *une bella Devotione*, c'eſt-à-dire, une ſorte d'Opera Religieux) ils donnent des feux d'artifice, preſque chaque ſemaine, par dévotion; les rues ſont ſouvent ornées de tapiſſeries de haute-lice, par dévotion; & (ce qui eſt bien plus étrange) les Dames invitent les Meſſieurs chez elles, & les régalent de concerts & de confitures par dévotion, en un mot, ſans cette dévotion des habitans de Naples, cette ville n'auroit preſque aucun autre agrément que l'air qu'on y reſpire, & ſa ſituation. Les Sciences ſont ici peu cultivées, de même que dans tout le reſte de l'Italie; il y à néanmoins, parmi un grand nombre d'hommes qui ſe piquent de ſavoir, quelques gens de goût. Un de mes Amis m'a dit depuis peu, qu'étant allé voir Mr Salvini à Florence, il l'avoit trouvé liſant votre Homére: il approuve fort les notes, & dit de la Verſion, qu'il ſouhaiteroit uniquement qu'elle tînt un peu moins de la Paraphraſe; ce qui prouve qu'il entend bien notre Langue. Je vous ſouhaite la ſanté néceſſaire pour continuer cette noble entrepriſe; car pourvu que vous vous portiez bien, il ſe-

roit

roit inutile de vous ſouhaiter un heureux ſuccés. Vous me rendrez la juſtice de croire, que tout ce qui a rapport à votre contentement, eſt l'objet de mes vœux les plus ſincéres.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

MR. POPE A ***.

L'Ancien projet d'avoir une fenêtre à la poitrine pour rendre les mouvemens du cœur viſibles, eſt l'objet des vœux de tout homme de bien par plus d'une raiſon (*a*): mais hélas! quand même ce vœu ſeroit exaucé, il ne me ſerviroit de rien à votre égard, éloignés l'un de l'autre comme nous ſommes, & depuis ſi longtems. Je commence à craindre que vous ne mouriez Dec. 12. 1718.

(*a*) Notre Auteur avoit encore une meilleure raiſon qu'il ne ſavoit lui-même en ce tems-là, de *ſouhaiter une pareille fenêtre*: non pour que ſes Amis puſſent voir ſon cœur, & qu'il s'épargnât la peine par ce moyen de les aſſurer de ſon affection; mais afin qu'il vit le *leur*, & que n'ayant plus là mortification d'être ſi ſouvent trompé, ſes ennemis ne goûtaſſent point, après ſa mort, le plaiſir malin de voir combien de fois il avoit été joué.

riez en Irlande, & n'éprouviez l'effet de cette ſentence de condamnation, *Hibernus es, & in Hiberniam reverteris.* Je m'imagine quelquefois que vous êtes dans le cas de Sancho, & que quelque Duc vous a fait Gouverneur d'une Ile, où vous préſcrivez des loix aux ſauvages Irlandois. Mais j'avoue que quand vous parlez de bâtir & de planter, vous me prenez par mon foible; & que je ſuis auſſi diſpoſé à vous pardonner, que celui qui, ſe croyant Jupiter, ne trouvoit pas mauvais qu'un autre fou s'appellât ſon frére Neptune. Ah! Monſieur, ſavez-vous à qui vous parlez? A un homme qui, du grade éminent de Poéte, eſt deſcendu à l'humble rang de Traducteur, & qui enfin, par pure ſtupidité, eſt devenu Architecte: vous ſavez le mot de Martial, *Præconem facito, vel Architectum.*

L'Hiſtoire de ma transplantation & de mon établiſſement, que vous me demandez, exigeroit un volume, ſi je voulois faire l'énumération des projets, des difficultés, & des révolutions qui ont accompagné ce période important de ma vie; & bien plus d'une volume, ſi j'entreprenois de décrire les plans, les profils, les perſpectives, &c. de tous les Palais & Jardins conçus & enfantés par l'efficace de cette faculté

qui

qui caractériſe tous les grands Génies, l'imagination. A la fin, le Deſtin & les Dieux m'ont fixé ſur les bords de la Thamiſe, dans les diſtricts de Richmond & de Twickenham: c'eſt ici que j'ai paſſé une année entiére de ma vie, ſans aucune demeure fixe à Londres, & en ne jettant qu'un coup d'œil paſſager (tout au plus deux fois par mois) ſur les pompes de la ville. C'eſt ici, Monſieur, que j'eſpére de vous recevoir, après que vous aurez achevé d'éterniſer l'Irlande de nos jours. Puiſſent pour vous des Edifices s'élever; pour vous des Colonades étendre leurs ailes; pour vous de Boſquets donner de l'ombre & du frais, & les Roſes embaumer l'air. Et, pour dire le vrai, j'eſpére que la Poſtérité (qui ſans-doute ſera informée de toutes ces choſes) enviſagera comme un motif qui m'a porté à donner dans l'Architecture, que je vous préparois une demeure vers le tems où la vôtre tomberoit en ruines, & ſerviroit de tombeau à François & à Babet, & de monument éternel de la fidélite de deux domeſtiques pareils, dont la conſtance a ſurpaſſé même celle des rats de vos entreſoles.

Que vous dirai-je de plus ſur mon propre ſujet? Tant, & cependant, tout mis enſemble, ſi peu, que je ne ſais abſolument comment m'y prendre.

Mais j'ai des raiſons pour ne point confier ces choſes au papier & pour vous les dire en perſonne, quoique je ne ſois nullement content de votre longue abſence.

Je vous conſidére à-préſent retenu par la Mer d'Irlande, préciſément comme les Eſprits des Morts l'étoient dans Virgile.

Triſti palus inamabilis unda
Alligat, & novies Styx circumfuſa coërcet!

& je ne ſaurois vous exprimer combien je languis après le moment où nous pourrons renouveller notre ancien commerce, nos conférences matinales chacun dans ſon lit dans le même appartement, nos promenades du ſoir dans le Parc, nos voyages amuſans ſur l'eau, nos ſoupers philoſophiques, nos lectures, nos converſations, notre air grave, nos rêveries, nos folies, nos que ſai-je moi. — Ceci me rappelle le ſouvenir de quelques-uns de ceux qui ont partagé avec nous ces plaiſirs. Le pauvre Parnell, Garth, Rowe! Vous avez raiſon de me reprocher de n'avoir rien dit ſur la mort de ce dernier: l'idee de Parnell rempliſſoit trop mon ame, auſſi ſuis-je occupé à ériger à ſa mémoire le meilleur monument qu'il me ſera poſſible. Ce qu'il m'a donné à publier,

blier, n'eſt qu'une petite partie des Ecrits qu'il a laiſſés après lui ; mais c'en eſt la meilleure, que je ne gâterai point en l'amplifiant un peu. Je voudrois bien ſavoir s'il ſera enterré à Cheſter ou à Dublin, & quels ſoins on a pris par rapport à ſon monument, &c. Je n'ai pourtant point négligé de remplir mon devoir envers Mr. Rowe, ayant compoſé aujourd'hui même ſon Fpitaphe pour l'Abbaïe de Weſtminſter. — La mort du Chevalier Garth, qui étoit le meilleur des hommes, m'a auſſi été infiniment ſenſible. Il a fini héroïquement, & cependant avec cette noble ſimplicité qui caractériſe le trépas des Philoſophes & des Saints. Mais de mauvaiſes langues, & de plus mauvais cœurs, ont calomnié juſqu'aux derniers inſtans de ſa vie, en l'accuſant d'irreligion. Vous aurez ſûrement entendu faire bien des contes ſur ce ſujet ; mais ſi jamais il y a eu un bon Chrétien ſans le ſavoir même *(a)*, c'étoit le Dr. Garth.

Je ſuis, &c.

(a) Ceci ſuppoſe plutôt une *ignorance* abſolue de la Religion Chretienne, qu'une *diſpoſition* à la rejetter.

LETTRE IX.

A MR. * * * *.

LA gayeté de votre Lettre prouve que vous n'êtes pas ſi avide de richeſſes que la plupart de ceux de votre profeſſion, puiſque vous avez le courage de badiner ſur votre manque d'occupation. Vous n'êtes pas un de ces Gens de Loi, dont on peut dire comme du Démon, *circuit quærens quem devoret.* Mais votre *circuit* vous procurera au-moins la plus grande des bénédictions temporelles, la ſanté. Quel bonheur n'eſt-ce pas pour quelqu'un qui aime tant à ſe promener, de pouvoir ſatisfaire ſon goût, & d'avoir un air de dignité ? Pendant que (à l'exemple de cet autre faiſeur de *circuits*, le Soleil) vous faites le tour de la Terre, & contemplez toutes les iniquités qui ſe commettent ſous les Cieux Je ne ſuis qu'un miſérable ſédentaire en comparaiſon de vous; vous, tel qu'un Pigeon (& cette comparaiſon eſt plus obligeante que ſi j'avois nommé quelque oiſeau de proye) pouvez faire cent lieues tout de ſuite; moi, comme un pau-

vre

vre Ecureuil, je ſuis à-la-vérité toujours en mouvement, mais c'eſt aux environs d'une cage de trois pieds; mes courſes reſſemblent à celles d'un homme qui étale dans la rue, & qui fait chaque jour deux ou trois milles, en allant & en revenant. J'ai communiqué votre Lettre au ſujet de la Cauſe qui a été portée devant vous à quelques Dames de votre connoiſſance. Je ſuis perſuadé que ſi vous continuez une correſpondance dans le même goût durant un *circuit* entier, elle ſera plus agréable au Beau-Sexe que la moitié des nouvelles dont on l'amuſe; puiſqu'il y trouvera ce qu'il aime par deſſus toutes choſes, la vérité & la médiſance heureuſement mêlés enſemble. Je vous aſſure que les bains ne fourniſſent rien de pareil, on n'y voit que *gravité* & *triſteſſe*. Mr. le Baron S. le Chef de Juſtice A. le Juge P. & le Conſeiller B. qui a un grand bouton ſur le nez, mais qui croit que s'il y mettoit une mouche, il pécheroit contre le réſpect qu'il ſe doit à lui-même.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

AU COMTE DE BURLINGTON.

MYLORD,

SI votre jument pouvoit parler, elle vous feroit un détail de la compagnie extraordinaire qu'elle a eue en chemin; mais puiſqu'elle ne le peut pas, je le ferai pour elle.

C'étoit l'entreprenant Mr. Lintot, redoutable rival de Mr Tonſon, qui me joignit dans la Forêt de Windſor. Il dit avoir appris que je voulois aller à Oxford, le ſiége des muſes, & qu'en qualité de mon Libraire il vouloit abſolument m'y accompagner.

Ce galant-homme montoit un cheval entier (ce qui ne déplaîſoit nullement à votre jument). Je lui demandai de qui il avoit ce cheval, & reçus pour réponſe, de celui qui publie mes Annonces: „ Car mon Coquin d'Im-
„ primeur m'a fait faux bond: j'eſpé-
„ rois de le mettre de bonne humeur,
„ en le régalant à la taverne d'une
„ fricaſſée de lapins, qui coute deux
„ ſche-

„ ſchelings, avec deux pintes de vin, „ outre ma converſation. Il ne fit pas „ la moindre difficulté de me promet- „ tre ſon cheval, mais il ajoûta que „ Mr. Tonſon avoit deſſein d'aller a „ Cambridge, où il devoit recevoir „ la Copie d'un nouvel Horace du „ Dr. ——, & que ſi Mr. Tonſon al- „ loit, il s'étoit engagé à l'accompa- „ gner, devant imprimer ladite Copie. „ Ainſi, j'ai emprunté ce cheval de „ mon publieur d'annonces, qui l'a- „ voit eu de Mr. Oldmixon pour det- „ te; il m'a prêté auſſi le poliçon que „ vous voyez à ma ſuite, & qui étoit „ hier à faire peur; j'ai mis près de „ deux heures à laver ſon viſage, qu'il „ avoit tout barbouillé d'encre. C'eſt „ un joli petit Diable, & qui apprend „ fort bien ſon Catéchisme; ſi vous „ avez quelque choſe qui vous em- „ barraſſe, il le portera".

Ne jugeant pas à propos de refuſer l'offre de Mr. Lintot, je donnai au Catéchuméne un petit paquet contenant trois chemiſes, & un Virgile d'Elzevir. Je continuai enſuite mon chemin, avec mon valet devant moi, mon Libraire à mes côtés, & mon ſusdit petit Diable fermant la marche. Mr Lintot entama la converſation en ces termes ., Ces maudites gens! Ils „ ne manqueront pas de mettre dans

„ quelque Gazette, comment nous „ avons été en emble à Oxford: mais „ qu'eſt ce que cela me fait? Si j'al- „ lois juſqu'en Suſſex, ils diroient „ que j'ai été parler à l'Orateur. Mais „ je m'en moque. Je voudrois ſeule- „ ment que mon fils fût en état de „ m'aider dans mes affaires".

Là-deſſus je m'informai de ſon fils. „ L'Enfant (dit-il) a beaucoup d'eſ- „ prit, mais il eſt maladif, à peu près „ comme vous —— Je n'épargne rien „ pour ſon éducation à Weſtminſter. „ De grace, ne croyez-vous pas que „ Weſtminſter eſt la meilleure Ecole „ d'Angleterre? La plupart de ceux „ qui ont compoſé le dernier Mini- „ tére, en ſont ſortis, comme auſſi „ divers Membres du Miniſtére pré- „ ſent; j'eſpére que mon enfant ſe „ pouſſera".

Ne voulez-vous pas qu'il paſſe un an à Oxford? „ A quoi bon? (dit-il); „ les Univerſités ne ſervent qu'à faire „ des Pédans, & je veux qu'il s'appli- „ que aux affaires".

Pendant que Lintot prononçoit ces derniers mots, je remarquai qu'il étoit mal à ſon aiſe ſur ſa ſelle, & lui témoignai quelque inquiétude à cet égard: Ce n'eſt rien, dit-il; mais puiſque nous avons tout le jour à nous, il me ſemble que vous trouveriez de l'agrément

à vous repoſer un peu à l'ombre de ces arbres. Quand nous eûmes mis pied à terre „ Voyez le bel Horace „ que j'avois mis en poche ! feriez- „ vous mal de traduire une Ode, en „ attendant que nous remontions à „ cheval ? Quel charmant recueil, ſi „ vous le vouliez, ne pourriez-vous „ pas faire à vos heures de loiſir "! Cela n'eſt pas impoſſible, lui répondis-je, pourvu que nous remontions; le mouvement aide mon imagination, & un bon trot réveille mes eſprits : puis nous irons au pas, & je méditerai fort & ferme.

Nous gardions le plus profond ſilence depuis une heure, quand Lintot s'arrêta pour me dire : „ Hé bien, „ Monſieur, juſqu'où ſommes nous „ avancés? Je repondis, ſept milles: „ Je croyois, repliqua-t-il en jurant, „ que vous aviez déjà fait ſept Strophes. Oldsworth, en faiſant le tour „ de Wimbleton-hill, traduit une Ode „ entiére dans une demi-heure. Je dois „ dire cela à ſon honneur (quoique „ j'aye été mauvais Marchand de ſon „ *Timothee*) il n'y a point d'homme „ en Angleterre qui traduiſe une Ode „ d'Horace auſſi vite que lui".

A propos de Traducteurs, je vous prie, lui dis-je, de m'apprendre comment vous les gouvernez? „ Ce ſont,

„ Monſieur, les plus grands miſéra-
„ bles du monde : quand la faim les
„ preſſe, ils jurent qu'ils entendent
„ toutes les Langues de la Terre J'en
„ ai connu un, qui, prenant un Livre
„ Grec, ſur mon comptoir, diſoit,
„ Ah! c'eſt de l'Hébreu: le commen-
„ cement de ce Livre eſt à la fin. Je
„ ne puis jamais me fier à ces ânes,
„ car je n'entends moi-même, ni le
„ Grec, ni le François, ni le Latin,
„ ni l'Italien. Mais voici comment
„ je m'y prends : j'accorde avec eux
„ pour dix ſchelings par feuille, à
„ condition que leur Ouvrage ſera
„ corrigé par qui il me plaîra : ce
„ moyen me fournit preſque toujours,
„ de manière ou d'autre, quelques
„ éclairciſſemens, & mes gens ſaiſis-
„ ſent à la fin le vrai ſens d'un Ecri-
„ vain, mon jugement donnant la né-
„ gative à tous mes Traducteurs". Mais quelle certitude avez-vous que vos Correcteurs ne vous trompent pas?
„ Comment? Je m'adreſſe à quelques
„ Meſſieurs honnêtes (ſurtout à quel-
„ ques Ecoſſois) qui viennent dans ma
„ boutique, & les prie de me lire
„ l'Original en Anglois: je m'apperçois
„ bien alors ſi mon premier Traduc-
„ teur a manqué le ſens, & ſi mon Cor-
„ recteur mérite ſon argent, ou non.

„ Je

„ Je vous raconterai ce qui m'eſt
„ arrivé il y a un mois. Je fis accord
„ avec S* pour une nouvelle Verſion
„ de Lucrece, que je voulois oppo-
„ ſer à celle de Tonſon Au bout de
„ quelque tems il me remit une bonne
„ partie de la Verſion, que je donnai
„ au Correcteur pour la comparer
„ avec le Latin; mais à peine l'eut-il
„ entre les mains, qu'il trouva que
„ c'étoit la Traduction de Creech
„ mot pour mot, excepté la premiére
„ page. Que croyez-vous que je fis?
„ Je fis arrêter le Traducteur comme
„ un coquin qui m'avoit volé mon
„ argent; & pour ce qui eſt du Cor-
„ recteur, je refuſai de le payer, par-
„ ce qu'il avoit revu la Traduction de
„ Creech, au lieu de revoir l'Original".

Apprenez moi à-préſent, je vous ſupplie, comment vous vous conduiſez avec les Critiques? „ Monſieur,
„ me dit-il, rien n'eſt plus aiſé. Je
„ puis impoſer ſilence aux plus formi-
„ dables d'entr'eux: aux riches, en
„ leur donnant par tête une feuille du
„ Manuſcrit avec force ratures, qui
„ ne me coutent rien: ils montrent
„ cette feuille à leurs connoiſſances,
„ & diſent qu'ils la tiennent de l'Au-
„ teur, qui a eu la ſageſſe de profiter
„ de leurs corrections: ce ſtratagême
„ a donné à quelques-uns d'eux un

„ air ſi important, qu'on leur a, dans
„ la ſuite, non ſeulement demandé
„ des avis, mais même adreſſé des
„ Dédicaces. —— Pour ce qui eſt des
„ Critiques indigens, je vous donne-
„ rai un échantillon de la maniére
„ dont je me gouverne à leur égard.
„ Un pauvre gueux, qui me paroiſſoit
„ homme d'étude, vint me trouver
„ l'autre jour; il parcourut des yeux
„ votre Homére, ſecoua la tête, &
„ leva les épaules à chaque ligne qu'il
„ liſoit. C'eſt une choſe étonnante,
„ dit-il, juſqu'où certaines gens por-
„ tent la préſomtion: rendre Homére
„ en Anglois n'eſt pas une entrepriſe
„ ſi aiſée que chaque Ecolier, chaque
„ Poéterau. — Il alloit continuer
„ quand ma femme m'appella pour
„ diner: Monſieur, lui-dis-je, voulez-
„ vous manger une piéce de bœuf
„ avec moi? Mr. Lintot, me répon-
„ dit-il, je crains que vous ne ſoyez
„ mauvais Marchand de ce grand Li-
„ vre, votre entrepriſe me cauſe une
„ véritable inquiétude — Mr. je vous
„ ſuis fort obligé: ſi vous voulez vous
„ contenter d'un morceau de bœuf,
„ & d'un Pudding — Mr. Lintot, je ne
„ dis pas que Mr. Pope, s'il vouloit
„ conſulter d'habiles gens — Mr. le
„ Pudding eſt ſur la table, entrez je
„ vous prie —. Mon Critique ayant eu

„ cette

„ cette complaiſance, commença peu à „ peu à goûter votre Poéſie, & me dit „ d'une même haleine, que le Livre „ étoit bon & le Pudding excellent.

„ Après tant de franchiſe de ma „ part, ajoûta Lintot en finiſſant, „ dites-moi, Monſieur, ſi les Amis „ que vous avez en Cour, croyent „ que Mylord Lansdown ſera amené „ devant la Barre, ou non". Je lui dis que j'eſpérois que non, ce Seigneur m'ayant obligé particulierement en plus d'une occaſion. „ Cela ſe peut, „ repliqua Lintot; mais s'il ne l'eſt „ pas, je ne pourrai point faire im- „ primer ſon procès.

Voilà, Mylord, quelques traits du génie de Lintot, que j'avois choiſi pour ſujet d'une Lettre. Je le quittai dès que nous eûmes gagné Oxford, & allai rendre viſite à Mylord Carleton à Middleton. Je ferois tort aux converſations que j'ai ici, ſi j'entreprenois de les décrire, le plaiſir qu'elles me donnent, ne pouvant être égale que par celui que je goûte dans le commerce de Votre Grandeur J'eſpére de pouvoir dans peu de jours me jetter de votre cheval à vos pieds.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XI.

AU DUC DE BUCKINGHAM.

(*En réponſe à une Lette, dans laquelle il avoit inſeré une deſcription de la Maiſon de* Buckingham, *adreſſée au* D. de Sh.)

PLINE, quoiqu'Auteur, (& c'eſt une des différences qu'on a obſervées entre lui & la plupart de ſes confréres) avoit non ſeulement une bonne maiſon, mais même deux, comme il paroît par deux de ſes Epitres. Je m'imagine que ſi ceux de ſes contemporains qui faiſoient le pauvre métier d'Auteur, nous avoient appris comment ils étoient logés, nous aurions trouvé les galetas de Rome auſſi bien habités que ceux de Fleet-ſtreet; mais il eſt dangereux de confier de pareils ſecrets à des Créditeurs: ainſi nous préſumons qu'alors, de-même qu'à-préſent, perſonne, excepté leurs Libraires, ne ſavoit le lieu de leur retraite. Il ſemble que quand Virgile vint à Rome, il n'avoit abſolument aucun logis: la premiére fois qu'il eut l'honneur de ſe préſenter devant Auguſte, il lui récita une Epigramme, qui

qui commence par ces mots, *Nocte pluit totâ* —. Obſervation, qui ſuppoſe naturellement qu'il avoit paſſé la nuit dans la rue.

J'ignore quelle demeure Juvenal occupoit; mais dans une de ſes Satyres il ſe plaint de la cherté exceſſive des logemens; d'ailleurs, il n'auroit point parlé du lit de Codrus d'une façon ſi propre à exciter la pitié, s'il avoit couché lui-même dans un grand lit.

Je penſe que malgré toute l'oſtentation de Pline, il auroit été charmé de troquer ſes deux maiſons pour celle de Votre Grandeur: car elle eſt maiſon de campagne en Eté, & maiſon de ville en Hiver, & doit, par une raiſon de convenance, ſervir de ſéjour à un Sage, qui voit tout le Monde changer chaque ſaiſon, ſans éprouver lui-même aucun changement.

J'ai lu la deſcripton de la maiſon de Pline, l'eſprit rempli de l'idée de la vôtre; mais ayant rémarqué qu'il n'y a pas la moindre comparaiſon entre elles, j'en ferai le paralléle avec le vaſte manoir que j'habite actuellement, & dont, en qualité de Poéte, je tâcherai de faire quelque choſe, à l'aide d'une deſcription fleurie, mais auſſi irréguliére que le bâtiment même.

Toutes les parties en ſont tellement détachées l'une de l'autre, & cependant

dant ſi bien unis, que, dans une de mes rêveries poétiques, je me ſuis imaginé que du tems d'Amphion c'étoit un village, dont les cabanes, après avoir danſé quelque tems au ſon de ſa Lyre, étoient enſuite, dans l'inſtant qu'elles ſe trouvoient réunies, reſtées immobiles d'étonnement.

Vous m'excuſerez ſi je ne vous dis rien du frontiſpice, ne ſachant bonnement où il eſt. Un étranger, qui croiroit pouvoir entrer dans la maiſon par la porte de devant, s'abuſeroit étrangement. Du veſtible on ne paſſe point, comme on pourroit s'y attendre, dans la ſale baſſe, mais dans la garderobe. L'antichambre devroit avoir communication avec le bel appartement; mais à peine a-t-on ouvert une petite porte garnie de pointes de fer, qu'on eſt convaincu par un vol d'oiſeaux, dont on entend tout à-coup le bruit, & par un nuage de pouſſiére, que ce bel appartement eſt le colombier En mettant le pied dans la Chapelle, vous voyez que les Autels, ſemblables à ceux des Anciens, fument continuellement. Mais c'eſt par des crevaſſes que cette fumée vient de la cuiſine, qui eſt tout attenant.

La grande ſale, qui eſt plus avant dans la maiſon, a de chaque côté une longue table, véritable image de l'ancienne

cienne hoſpitalité : les murs en ſont ornés de monſtrueuſes cornes d'animaux, d'environ vingt piques caſſées, de dix ou douze gros mouſquetons, & d'un mouſquet ſans platine, qui avoit ſervi, nous dit-on, dans les Guerres Civiles. Il y a ici une grande fenêtre faite en arcade, & obſcurcie de divers beaux Ecuſſons peints ſur le verre : un panneau, plus tranſparent que les autres, porte pour date 1286, & conſerve ſeul la mémoire d'un Chevalier, dont les armes de fer ont été conſumées il y a longtems par la rouille, & dont le nez d'albâtre a disparu de deſſus ſon monument La face de Dame Eléonor, ſur un autre carreau, a plus d'obligation à ce ſeul panneau, qu'à tous les miroirs qu'elle a conſultés en ſa vie. Qui dira après cela que le verre eſt fragile ? puiſqu'il n'eſt pas à moitié auſſi fragile que la beauté humaine, ou la gloire ; & cependant je ne puis penſer, ſans une eſpéce de mortification, que les titres les plus auguſtes d'une ſi ancienne famille ſoient à la diſcrétion du premier enfant qui s'aviſera de jetter une pierre. Jadis cette ſale ſervoit de ſale à manger à de preux Chevaliers, & à de belles Dames qui avoient des Ecuyers, & juſqu'à des Sénéchaux ; & cependant hier au ſoir un Hibou vint s'y nicher,

nicher, la prenant pour une grange. Cette grange (car le Hibou n'avoit pas tort) vous conduit, après avoir monté & enſuite deſcendu quelques degrés, par deſſus un ſeuil fort élevé dans une grande chambre, dont voici les principaux meubles: une épinette ſans cordes, deux fauteuils qu'on ſoupçonne avoir été autrefois garnis de velours, & trois ou quatre portraits de famille affreuſement défigurés par le tems. On a eu la précaution de les placer le plus loin qu'il a été poſſible des fenêtres, qui, fermant très-mal, fourniſſent un endroit propre à ſecher des pavots & de la ſemence de moutarde: & c'eſt auſſi principalement à cet uſage que l'appartement eſt deſtiné. A côté du colombier dont j'ai parlé, il y a une entrée, par où l'on va à une chambre à coucher, à la ſommellerie, & à un petit réduit appellé l'Etude du Chapelain: vient enſuite la braſſerie, un petit cabinet verd, & le grand eſcalier ſous lequel eſt la laiterie; un peu plus loin à la droite une chambre pour les domeſtiques, & à côté de cette chambre, en montant ſix marches, le cabinet que la vieille Dame avoit deſtiné à ſes dévotions particuliéres; avec une ouverture qui donnoit dans la chambre des domeſtiques, afin (à ce que nous avons conjecturé) de pouvoir, en même

me

me tems prier Dieu & avoir l'œil ſur les valets & ſur les ſervantes.

Il y a eu, tout au premier étage, vingt & ſix appartemens, entre leſquels je ne dois pas oublier une chambre où l'on voit une ſtructure antique, qui doit avoir été un bois de lit, ou un preſſoir pour du cidre.

La cuiſine eſt bâtie en forme de Rotonde; car la voûte s'en éléve juſqu'au ſommet de la maiſon, où une ouverture donne paſſage à la fumée, & entrée à la lumiére. La noirceur des murailles, les feux rangés circulairement, les vaſtes chaudrons, & les terribles bouches des fours, font venir l'idée qu'on eſt dans la forge de Vulcain, dans la caverne de Polyphéme, ou dans le Temple de Moloch. L'horreur que ce lieu inſpire, a fait une telle impreſſion ſur les habitans de la campagne, qu'ils croyent que les Sorciéres y tiennent leur Sabbath, & qu'une fois par an le Diable les régale d'un Plat de rôti, conſiſtant en un Tigre lardé de clous.

Le ſecond étage eſt compoſé de quantité de chambres, mais il n'eſt pas poſſible de paſſer d'aucune d'elles dans un autre, ſans monter ou deſcendre deux ou trois marches. Notre meilleur appartement eſt long & bas & a préciſément les mêmes proportions qu'une

qu'une boëte à linge. Dans la plupart de ces chambres, il y a des tapiſſeries de l'ouvrage le plus fin qu'il y ait au monde, c'eſt à-dire, de ces tapiſſeries qu'Arachné tire de ſes propres entrailles. Sans cet unique ameublement, le tout offriroit une triſte ſpectacle de murailles nues, de lambris crevaſſés, de fenêtres à moitié pourries, & de ſerrures rouillées. Le toit eſt ſi délabré, qu'après une pluie un peu favorable on peut s'attendre à voir bientôt croître force mouſſerons entre les fentes des planchers. Toutes les portes ſont auſſi petites & auſſi baſſes que celles des cabines des Paquebots Cet étage n'a eu, depuis pluſieurs années, d'autres habitans que certains rats, que leur âge même rend dignes d'un pareil ſéjour, étant tous gris de vieilleſſe : comme ils n'ont pas encore quitté cette vénérable maiſon, nous eſpérons que leur ancienne demeure ne tombera pas, durant le peu de tems qu'ont encore à vivre ces pauvres animaux, qui ſont trop infirmes pour pouvoir ſe tranſplanter ailleurs. Il y a encore quelque peu de Livres dans la Bibliothéque, pour les empêcher de mourir de faim.

Nous n'aurions jamais vu la moitié de ce que je viens de vous décrire, ſans un vieux Receveur de la maiſon, qui eſt lui-même une antiquité auſſi cu-

curieuſe qu'aucune de celles qu'il nous a montrées. Il a l'air d'une ancien Portrait de famille qui a quitté ſon cadre, & marche du mieux qu'il peut. A meſure que nous paſſions d'un appartement dans un autre, il nous rapportoit quelques particularités rélatives à la famille, mais ſes informations les plus curieuſes avoient rapport à la cave: il nous apprit en quel endroit avoit été la triple rangée de piéces de Vin ſec, & où étoient les bouteilles de Vin d'Alicante pour boire avec une rôtie le matin; il nous indiqua le chantier qui avoit ſoutenu les tonneaux de biére forte garnis de cercles de fer. Un moment après, il tira d'un coin obſcur les reſtes déchirés d'un Portrait qui n'avoit jamais été achevé: „ C'eſt ici, nous dit-il en pleurant, „ le pauvre Chevalier Thomas, à qui „ toute cette boiſſon a autrefois appartenu. Il eut deux fils, pauvres „ jeunes-gens, qui eurent le malheur „ de ne point ſurvivre à leur Pére „ ils moururent tous deux dans ce „ même endroit-ci, & ne pûrent plus „ faire uſage de leurs jambes pour en „ ſortir". En paſſant devant un monceau de bouteilles caſſées, il en prenoit toujours quelque piéce, pour nous y faire admirer les Armes de la famille Il nous mena enſuite à la tour

par

par un eſcalier obſcur, qui alloit en tournoyant, & où nous découvrions de tems en tems de petites chambres l'une au-deſſus de l'autre. Un d'elles a été condamnée, & notre Guide nous en dit la cauſe à l'oreille comme un grand ſecret : il ſemble que la pureté de ce noble ſang ait été tant ſoit peu altérée, il y a environ deux ſiécles, par une foibleſſe de Mylady Fanchon, qui fut ſurpriſe en flagrant délit avec un Prieur du voiſinage : depuis ce tems la chambre a été condamnée, & appellée la chambre adultére. L'eſprit de la Dame coupable s'y proméne quelquefois, & quelques ſervantes curieuſes atteſtent avoir vu par le trou de la ſerrure une Dame en vertugadin. Mais la choſe a été étouffée, & défenſe faite aux domeſtiques d'en parler.

Je vous ai ſans doute ennuyé par cette longue deſcription, mais c'eſt un généreux principe de reconnoiſſance qui m'y a engagé. J'ai voulu conſerver la mémoire d'un bâtiment, qui doit bientôt tomber en pouiſſiére, & dont une partie aura peut-être déjà ſubi ce ſort, avant que cette Lettre vous parvienne.

Nous devons, ſi je ne me trompe, à ce vieux manoir, la même ſorte de reconnoiſſance qu'on doit à un Ami

avan-

avancé en âge, qui nous reçoit chez lui juſques vers le derniers momens de ſa vie. Celui qui veut étudier ſans être interrompu, ne ſauroit choiſir une meilleure retraite que celle-ci, que perſonne ne ſoupçonnera jamais d'être habitée, & où même ceux qui ne demanderoient pas mieux que de diner avec nous, n'oſeroient pas s'arrêter ſous notre toit. Quiconque verra l'endroit où je ſuis, avouera qu'il ne m'étoit pas poſſible d'en trouver un plus propre à converſer avec les morts. C'auroit été une folie à moi, ſi j'avois quitté Votre Grandeur pour quelque autre qu'Homére. Mais dès que je reviendrai vers les vivans, j'aurai aſſez de ſens pour tâcher de ne converſer qu'avec tout ce qu'il y a de meilleur parmi eux, ou, ce qui revient au même, je me hâterai de venir en perſonne vous aſſurer, &c.

LETTRE XII.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

A MR. POPE.

VOus me demandez mon avis touchant la diſpute qu'il y a eu dernièrement en France au ſujet d'Homére ; & je penſe qu'on me le pardonnera, ſi (dans un ſiécle où il n'y a guéres moyen de s'amuſer agréablement) je m'amuſe en faiſant quelques réflexions ſur une controverſe, dont le ſujet eſt illuſtre en lui-même, & qui a mis aux mains enſemble deux perſonnes d'un mérite diſtingué, quoique bien différent. Un Poéte Lyrique, dont le génie & les talens ne ſont pas même révoqués en doute par ſa Partie adverſe, a pour Antagoniſte une Dame d'un ſavoir prodigeux, & dont les études paroiſſoient tournées du côté le plus convenable à ſon ſexe, l'agrément, la douceur, & tout ce qui peut contribuer à rendre la vertu aimable.

Cependant il eſt arrivé que ces deux Auteurs (dont on avoit lieu de ſe promettre les égards les plus polis) ont écrit avec auſſi peu de ménagemens & de

de charité, que s'il avoit été queſtion d'une diſpute de Théologie, leur jugement s'étant dejetté (ſi je puis me ſervir de ce terme) par la chaleur que leur inſpiroit le déſir, ſoit d'attaquer, ſoit de défendre le Pére de la Poéſie. Je ſouhaite, pour l'amour du Public, qui eſt ſuffiſamment occupé de leur querelle, que leurs Ecrits polémiques n'ayent pas enfin pour objet un tiers, qui a eu la témérité de les blâmer tous deux, ſi par hazard ils viennent à le ſavoir.

Pour commencer par la matiére de fait, Madame Dacier a fort bien jugé, que comme il avoit paru par l'événement, qu'il n'étoit point poſſible de traduire en vers François le plus excellent des Poétes, il falloit anmoins le rendre en bonne proſe. La premiére partie de cette aſſertion n'eſt point douteuſe; & ce n'eſt qu'à un défaut dans la Langue Françoiſe, qui ne ſauroit s'élever juſques-là, qu'il faut s'en prendre.

Pour ce qui eſt de Madame Dacier, elle a rempli ſa tâche auſſi bien qu'il étoit poſſible de la remplir en proſe (ce qui après tout n'eſt que montrer l'envers d'une belle tapiſſerie *(a)*; & a ajoûté, outre cela, quantité de belles

(a) Penſée de Michel de Cervantes.

& de ſavantes notes. Par-là cette Dame a obligé non ſeulement ſon propre Sexe, mais auſſi la plus grande partie du nôtre, & ſon adverſaire lui-même, qui avoue ingénument qu'il n'entend pas le Grec.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner, ſi, après avoir réuſſi juſqu'à ce point dans ſon entrepriſe, elle eſt devenue amoureuſe de ſon divin Auteur, & éprouve une eſpéce d'horreur dès qu'on lui nomme un homme aſſez téméraire pour blâmer le Prince des Poétes.

Mr de la Motte, déjà fameux par ſes ſuccès dans plus d'une eſpéce de ces beautés du Poème Epique (quoique par l'humble ſecours d'une Traduction.) qu'il n'a pu réſiſter à la flatteuſe eſpérance d'exécuter le même projet en vers.

Encore s'il s'en étoit tenu-là, ce qui étoit tout ce qu'une Vanité Poétique pouvoit juſtifier ; mais peu content d'effacer Madame Dacier, il a voulu encore effacer Homére même, en omettant, altérant, ou ajoûtant tout ce qu'il jugeoit à propos.

De tout tems Homére a été ſi bien défendu contre un pareil attentat, que mon foible ſecours ne lui eſt à cet égard nullement néceſſaire; j'avouerai cependant qu'il y a dans le Poéte

Grec

Grec tant d'excellens endroits, que ſes fautes apparentes mêmes doivent être reſpectées. Si Mr. de la Motte ne s'étoit attaché qu'à ces endroits, en tournant ſon admiration pour eux en Apologie, il auroit, à mon avis, marqué plus de jugement, que dans les changemens les plus heureux qu'il peut avoir faits. Je m'étonne, avec Mr. de la Motte, de certains endroits d'Homére; mais c'eſt à cauſe que j'y en vois tant d'autres ſublimes (peu s'en eſt fallu que je n'aye dit divins) que je ne ſaurois concilier avec l'imperfection humaine.

A propos d'étonnement, j'ai peine à devenir, pourquoi (contre la coutume conſtante des Interprétes) un homme qui a traduit Homére, s'aviſe de dire du mal de lui. N'y auroit-il pas-la un déſir de ſe ſingulariſer, & d'être quelque choſe de plus qu'un Traducteur, quoique, dans le cas en queſtion, ce titre fût ſuffiſamment honorable. Les changemens qu'il a faits, ne pouvoient jamais lui procurer le nom de Poéte Epique. D'ailleurs ſa Traduction, telle même qu'elle eſt, l'emporte en beauté ſur celle de ſa rivale.

De plus, il n'étoit pas poſſible qu'il ignorât que trouver des défauts eſt la partie la plus aiſée & la plus ordi-

naire de la tâche d'un Critique; au lieu que rien ne marque plus d'habelité & de goût, que d'être véritablement ſenſible à de ſublimes beautés.

Que dirons-nous pour excuſer tout ceci? *humanum eſt errare.* Sans cela un bon Poéte, & en même tems un Critique très-ſenſé, n'auroit pas, en cenſurant trop Homére, ſoumis à la cenſure une Traduction qui ſe ſeroit ſoutenue contre les attaques de l'envie.

Je ſuis ſurpris, qu'ayant pris ce mauvais chemin, il n'ait pas blâmé Homére, non d'avoir rempli l'Iliade de tant de carnage (car il en falloit, puiſqu'une guerre ſanglante ne ſauroit être décrite ſans cela) mais d'être entré dans un ſi grand détail de bleſſures & d'horreur, qu'il ſembloit que le Poéte avoit tellement pris plaiſir à ces choſes, qu'il ne s'étoit nullement douté que ſes Lecteurs n'en fuſſent auſſi charmés que lui. Les adieux d'Hector & d'Andromaque ſont infiniment touchans, mais n'effacent qu'à peine l'impreſſion affreuſe que fait l'image du corps de ce Héros traîné trois fois autour des murs d'Ilion.

D'un autre côté, Madame Dacier, aveuglée par ſon zéle pour Homére, a entrepris d'excuſer ce trait que le Poéte Grec prête à Achille, & en général tout ce qu'on s'eſt aviſé de reprendre dans cet admirable Auteur: con-

conduite qui m'a donné une bonne leçon d'impartialité, dont j'avois grand beſoin, eu égard à mon ex réme prévention en faveur d'Homére. Madame Dacier auroit dû conſidérer que quels qu'ayent é é les motifs qui ont engagé Mr. de la Motte à une entrepriſe ſi téméraire, la réputation du plus grand Poéte qu'il y ait jamais eu ſur la Terre, n'en pouvoit pas être obſcurcie, ſurtout puiſque les tentatives de Platon même ont été inutiles à cet égard. Ce Philoſophe, à ce qu'il ſemble, en vouloit à Homére pour la même raiſon qui a i. diſpoſé Madame Dacier contre Mr. de la Motte, ſavoir, la conviction intérieure qu'en proſe ſon génie (tout grand qu'il étoit) ne pouvoit pas atteindre à la ſublimité de la Poéſie, à laquelle il fit expier cette eſpéce de hardieſſe, en la banniſſant de ſa République.

Qu'il me ſoit permis d'ajoûter, que les objections contre Homére diminuent auſſi peu les éloges dûs à la Traduction de Madame Dacier, qui eſt élégante & fidéle, que les plus excellens vers ſont capables de faire tort à de l'excellente proſe.

La vraye cauſe de tant d'animoſité de part & d'autre, eſt que la querelle, roulant ſur un ſujet illuſtre, donneroit (quel qu'en fût le ſuccès) de la ré-

putation & les partiſans aux deux Adverſaires.

Ce qu'il y a de pis pour la ſavante Dame, c'eſt que la maniére injurieuſe dont elle traite Mr. de la Motte, prouve que quand Homére ſeroit infaillible, elle-même ſûrement ne l'eſt pas. Car comment défendre Homére, ſur tout? & par quelles raiſons, par exemple, juſtifier la fuite d'Hector à la premiére vue d'Achille? Quelque terrible que fût l'aſpect de ce dernier, il ne devoit pas cauſer une telle frayeur; & le dard que Minerve rend au Héros Grec, ne ſuffit pas pour excuſer une terreur ſi ſoudaine.

LETTRE XIII.

AU DUC DE BUCKINGHAM.

Sept. 1. 1718.

VOtre Grandeur m'a fait infiniment d'honneur & de plaiſir, en me communiquant ſon opinion au ſujet de la diſpute concernant Homére. Et je lui tiendrai fidélement parole, en marquant de bonne foi en quoi je ne ſuis point d'accord avec elle. Ces différences, qui ſe réduiſent à deux ou trois, re-

regardent moins le fond de la diſpute, que les parties belligérantes. Je ſuis un peu moins prévenu que vous en faveur du grand ſavoir de la Dame, quoiqu'elle ait ſûrement beaucoup de connoiſſances. Suivant moi, c'eſt un effet de la politeſſe des François, d'avoir mis la Femme, en fait de Critique, au même rang que ſon Mari. Pour le prouver, on n'a qu'à faire attention, que les Remarques de Mr. Dacier ſur Horace indiquent un ſens plus droit, plus de pénétration, & plus de connoiſſance de ſon Auteur, de-même que celles ſur l'*Art Poétique* d'Ariſtote, plus d'habileté & plus de ſcience, qu'aucun des commentaires de la Dame ſur quelque Auteur que ce ſoit (*a*). Elle ne donne, la plupart du tems, que des généralités, qui encore ne ſont pas d'elle. C'eſt de quoi nous fourniſſent un exemple frappant ſes Remarques ſur Homére, dans leſquelles Euſtathe eſt pillé dix fois; pour une ſeule fois qu'il eſt cité, D'ailleurs il n'y a guéres de ſavoir dans ſes notes ſur Térence, ſur Plaute, ou ſur Ariſtophane, qui en avoit pourtant bon beſoin. Il faut avouer néanmoins que les Scholies Grecques ſur le dernier de ces Auteurs ſont auſſi excellentes qu'il y en ait.

(*a*) Ce jugement, qui fait tant d'honneur à Cr. Dacier, eſt très-juſte.

J'oſe aſſurer à Votre Grandeur, que je ne cherche pas à trouver des défauts à une Dame : la tâche que je m'étois impoſée de traduire l'Iliade, m'a obligé de les voir, cependant j'ai eu une aſſez bonne doſe de complaiſance Françoiſe pour cacher ſes larcins; car par-tout où j'ai obſervé que ſes notes appartenoient entiérement à quelque autre (ce qui eſt le cas à l'égard de pluſieurs centaines) j'ai ſimplement cité le vrai propriétaire, ſans rien dire de plus. Si jamais Madame Dacier voit mes obſervations, elle en ſera piquée; mais je n'oſerois répondre qu'elle s'en tiendra à cela.

Pour ce qui eſt de Mr. de la Motte, c'eſt lui rendre peu de juſtice, que de ſoutenir qu'il ne pouvoit avoir aucune autre idée des beautés du Poème Epique d'Homére, que celles qu'il avoit puiſées dans la traduction en proſe de Madame Dacier. Cette traduction a été précédée d'une autre du même genre, faite par Mr. de la Valterie, & ſi élégante, que le ſtile en eſt manifeſtement l'original & le modéle de celui du fameux Télémaque. C'eſt avec beaucoup de raiſon que Votre Grandeur cenſure les deux diſpoſitions contraires, l'une de chercher des fautes par-tout, & l'autre de n'en voir aucune nulle part : mais ſûrement, en fait d'emportement, il n'y a aucune com-

comparaiſon entre les deux Antagoniſtes. Il ne ſe peut rien de plus poli, & de plus honnête, que la maniére dont Mr. de la Motte ſe conduit dans toute la diſpute; & j'oſe dire que ſes vers dont Votre Grandeur admire la beauté, (ce qu'a fait pareillement l'Archevêque de Cambray) ne l'emportent point ſur ſa proſe. Ainſi je penſe, que quand vous dites que ces deux Auteurs ont écrit avec auſſi peu de charité que s'il avoit été queſtion d'une diſpute de Théologie, vous ne rendez pas tout-à fait juſtice à Mr. de la Motte. Ce n'eſt pas que je doute davantage du zéle des Commentateurs que de celui des Théologiens, & que je ne ſois diſpoſé à croire que les paſſions & l'orgueil du Genre-Humain en général, peuvent produire des perſécutions ſur des ſentimens de critique: la Religion fournit un prétexte plus ſpécieux: mais à ſon défaut, deux Commentateurs, qui ſont dans des idées oppoſées ſur quelque paſſage d'Homére, de Virgile, de Térence, & d'Horace, ſe feront fort bien brûler l'un l'autre, pour venger l'honneur de ces illuſtres Ecrivains.

Je ne ſuis point ſurpris que Votre Grandeur ſoit choquée de la fuite d'Hector à la premiére vue d'Achille au vingt & deuxiéme Livre de l'Ilia-

de. Cependant (pour prouver que je ſuis, ſinon un vrai Critique, du-moins un vrai Commentateur) je tâcherai de l'excuſer, & peut-être même de le défendre dans mes notes ſur ce Livre. Et pour me donner moins de peine, au-lieu de faire la choſe dans cette Lettre, je coucherai ce que j'ai à dire à cet égard ſur un papier ſéparé, que je montrerai à Votre Grandeur la premiére fois que j'aurai l'honneur de lui rendre mes devoirs. Je demande ſimplement à-préſent, qu'elle m'accorde qu'Hector avoit une certitude abſolue qu'il ſeroit tué, & qu'outre cela il étoit abbatu par le ſentiment qu'il combattoit pour une mauvaiſe cauſe. Si votre ame noble refuſe d'avouer que la premiére de ces raiſons ſuffit pour décourager un Heros, vous aurez pourtant bien la bonté de me paſſer la ſeconde. Par rapport à la premiére, je citerai à Votre Grandeur un trait de Mylord Peterborowgh. Quelqu'un l'ayant félicité de n'avoir jamais eu peur, il répondit: „ Monſieur, montrez-moi un danger „ que je croye prochain & réel, & je „ vous promets d'avoir autant peur „ qu'aucun de vous,

J'ai l'honneur d'être, &c.

LET-

LETTRE XIV.

DU DR. ARBUTHNOT.

JE vous ſuis ſenſiblement obligé de ce que vous voulez bien vous ſouvenir d'un Courtiſan, pauvre, vieux, & diſgracié, ce qui forme ordinairement l'objet du monde le plus digne de mépris. Ce malheur a tellement frappé Scriblerus, qu'il a recouvré ſes ſens, & qu'il penſe & parle comme un autre homme. De badin & de gai qu'il étoit, il eſt devenu ſérieux & chagrin. Ses productions ſe trouvent pêle mêle avec de vieilles gazettes, & autre piéces pareilles. J'aurois bien voulu quelles euſſent été parmi les papiers d'un Seigneur, auxquels on a mis le ſceau. Scriblerus auroit pu alors paſſer pour le Prétendant, & c'auroit été une admirable tâche pour l'Auteur du *Flying-poſt*, ou pour quelqu'un de ſes confréres, d'allégoriſer ſes avantures en complot. Le bureau de Martin eſt à-préſent à la ſeconde porte à gauche dans Dover-ſtreet, où il ſera charmé de voir le Dr. Parnell, Mr Pope, & ſes anciens Amis, au ſervice desquels il a encore une demi-pinte de clai-

Londres, Sept. 7. 1714.

clairet. C'eſt avec une ſorte de plaiſir qu'il contemple tout le monde en mouvement à ſon occaſion. J'ai vu une Lettre du Doyen Swift, qui ne perd point courage, quoique terraſſé il régarde fiérement ſes ennemis, & léve encore la main pour leur porter quelque coup. Je ſuis preſſé de finir, & n'ajoûterai plus que ce ſeul mot, que je ne vous le pardonnerai pas, ſi vous ne vous ſervez point auſſi librement de ma maiſon dans Dover ſtreet, que vous le faiſiez de celle de St. James; car comme notre amitié n'a pas commencé par des liaiſons de Cour, ma disgrace, en qualité de Courtiſan, ne doit pas non plus la finir. Je tiendrai toujours à honneur d'être mis au nombre de vos Amis & de vos Serviteurs.

LET-

LETTRE XV.
AU DR. ARBUTHNOT.

JE ſuis bien aiſe que vos voyages vous divertiſſent; & il eſt bien juſte qu'ils vous donnent du plaiſir, puiſqu'ils ne ſauroient vous rien apprendre. Vous n'êtes plus aſſez jeune pour cela, quoique vous couriez avec un Roi de ſeize ans, & (ce qui le rend plus enfant encore) un Roi des François. La mort d'un de mes parens, & les ſoins que j'ai été obligé de prendre de lui avant & après cet événement, m'ont plongé depuis quelque tems dans une eſpéce de mélancolie. Ma Mére ſe trouve un peu mieux, quoique pour un âge avancé comme le ſien chaque jour ſoit climactérique. Ajoûtez à tout cela une indiſpoſition que j'ai eue, mais que je regarde comme rien, quand je la compare avec celle de ma Mére, à cauſe que ma vie n'eſt pas à moitié d'autant de conſéquence pour qui que ce ſoit, que la ſienne l'eſt pour moi. Tous ces deſagréables contre-tems m'ont empêché de répondre plus promtement à votre obligeante Lettre. Sept. 10.

L'article dont vous vous informez, m'eſt auſſi indifférent que vous ſouhaitez

tey qu'il le ſoit. Qu'on diſe de mon Odyſſée ce qu'on voudra. Si l'Ouvrage eſt bon, il impoſera ſilence à tous les ſots bruits; préciſément comme le Soleil diſſipe toutes les mauvaiſes odeurs, uniquement en paroiſſant.

Je voudrois qu'il n'y eût rien qui m'inquiétât davantage. L'ame d'un homme de bien eſt hors de l'atteinte des méchans. Pour troubler ſa paix, il faudroit quelque ſecret reproche qu'elle n'a point lieu de ſe faire. Ce n'eſt pas que la malice & l'injuſtice n'ayent leur heure comme ces vils moucherons, qui font de douloureuſes piquures, mais qui meurent en les faiſant. La Fauſſeté eſt Folie (dit Homére), & les Menteurs & Calomniateurs ne nuiſent à la fin qu'à eux-mêmes: le choſe eſt très vraye dans ce Monde, & par rapport au Monde avenir, il faut ſouhaiter que Dieu leur faſſe miſéricorde: car il n'y a guéres lieu de l'eſpérer, puiſqu'ils ont joué ſur la Terre le rôle du Démon, qui eſt le Pére du Menſonge, & qui pourroit bien avoir quelques droits ſur ſes enfans.

J'ai eu occaſion de faire ces réflexions en dernier lieu avec plus de juſtice, que s'il avoit été queſtion de mes écrits. Il s'agiſſoit de mes principes, & (ce qui ne peut que me tenir

nir infiniment à cœur) du caractére moral d'une autre perſonne très-innocente, qui ſûrement a part à votre amitié autant que moi. Jamais créature n'eut de meilleures diſpoſitions naturelles, & ne ſeroit plus diſpoſée à ſuivre les Loix de la Raiſon & du Devoir, ſi elle agiſſoit par elle-même ; mais vous ſavez que le malheur de cette famille eſt d'être gouvernée comme un vaiſſeau, je veux dire, que la tête y eſt guidée par la queue, & cela à tout vent.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

MR. POPE AU COMTE D'OXFORD.

MYLORD,

VOtre Grandeur ſera peut-être ſurpriſe de la liberté que je prends de lui écrire ; mais elle eſt priée de ſe ſouvenir, qu'elle m'a honoré de cette permiſſion, dans le même tems qu'elle l'accordoit auſſi à quelques autres, qui la méritoient mieux que moi. J'eſpére que vous ne ſerez pas étonné du Oct. 21. 1721.

dé

déſir que j'ai que vous me regardiez toujours comme un ſerviteur fidéle & reconnoiſſant; mais j'avoue que je ne m'en tiens pas-là, & que je voudrois que d'autres jettaſſent ſur moi le même coup d'œil; ce qui m'a donné lieu à importuner Votre Grandeur par cette Lettre. Le pauvre Parnell, avant de mourir, m'a chargé de publier ces reſtes de lui-même. Ce me ſeroit une véritable ſatisfaction, ſi je pouvois, en vous les dédiant, faire honneur aux mânes de mon Ami, & contribuer à donner au Public une idée plus avantageuſe de ſon Ouvrage. En rendant témoignage à la vérité, on goûte une ſorte de plaiſir, qui peut être n'eſt pas entiérement exemt de vanité; mais cette vanité forme une eſpéce à part, & eſt la plus excuſable de toutes. Je vous ſupplie, Mylord, de ne me la pas interdire en cette occaſion, & de me permettre de faire imprimer les vers ci-joints à la tête du Livre. Je vous envoye le Livre même, dont la lecture (j'oſe l'aſſurer) vous procurera plus de ſatisfaction que vous n'en pourrez recevoir de toutes les louanges que vous méritez. C'eſt ce qui me donne quelque lieu de douter, que vous veuilliez accepter l'addition que j'ai la témérité de vous offrir. Toute mon apologie à cet égard ſe réduit à ceci que

c'eſt

c'eſt la ſeule Dédicace que j'aye jamais compoſée, & la ſeule que je compoſerai jamais, que vous l'acceptiez, ou non: car je ne prétends fléchir le genou que devant un auſſi grand-homme que Mylord Oxford, & je ne compte pas d'en voir un plus grand de mon tems.

Après tout, ſi Votre Grandeur veut dire à Mylord Harley, que je dois ſupprimer ces vers (dont je vous envoye la ſeule copie que j'aye) elle ſera exactement obéie. J'ai l'honneur, &c.

MYLORD,

Votre &c.

LETTRE XVII.

LE COMTE D'OXFORD A MR. POPE

MONSIEUR,

J'Ai reçu votre paquet, qui n'a pu que me donner une extrême ſatisfaction, par les preuves qu'il me fournit de votre ſouvenir car qu'y a-t-il de plus agréable que d'être préſent à la mémoire de ceux qu'on aime, & qu'on eſtime ſincérement? Mais quelle confuſion n'ai-je pas éprouvée enſuite, en liſant vos admirables vers? Bramton-Caſtle, Nov. 6. 1721.

Je

Je me ſuis reproché mon peu de mérite, qui me rend ſi diſſemblable au beau portrait que votre amitié & votre plume délicate viennent de tracer. Vous demandez mon conſentement pour le rendre public: à quelles extrémités me réduiſez-vous? Je me rappelle à-la-vérité ces ſoirées que j'ai paſſées ſi utilement, & d'une maniére ſi charmante, avec Mr. Pope, Mr. Parnell, le Doyen Swift, le Docteur, &c. Je ſerois bien aiſe que le monde ſût que vous m'avez admis dans votre commerce familier; & puiſque votre amitié l'emporte ſur votre jugement, je ſuis content qu'il paroiſſe que Mr. Pope écrit merveilleuſement ſur le ſujet le plus ſtérile. Je vous renvoye une exacte copie des vers voulant garder l'original comme un témoignage de la ſeule erreur dont vous avez jamais été capable. J'eſpére de vous embraſſer bientôt à Londres, & de vous aſſurer de l'eſtime & de l'amitié avec leſquelles je ſuis, &c.

OXFORD.

LET-

LETTRES
DE Mr.
EDOUARD BLOUNT
ECUYER,
ET DE
Mr. POPE
Depuis l'An 1714. *juſqu'à* 1725.

LETTRE I.
Mr. POPE.
A Mr. EDOUARD BLOUNT.

DE quelque genre que puiſſent être lés études qui m'occuperont, où les amuſemens auxquels je pourrai me livrer, votre idée s'y trouvera toujours. La tâche que j'ai entrepriſe (*a*), quoique déjà aſſez grande en elle-même, a été encore augmentée par les notes (*b*) dont j'ai cru devoir accompagner ma Traduction. Ce ſurcroit de travail, qui m'obligeoit à conſulter quantité de Livres, Aout. 27. 1714.

(*a*) Sa Traduction de l'*Iliade d'*Homere.

(*b*) Les notes ſur l'*Iliade* ſont de lui, & celles ſur l'*Odyſſée* du Dr. Broome. — La difference eſt frappante.

vres, m'a fait faire le voyage d'Oxford, mais je crains que le commerce de Mylord Harcourt & du Dr. Clarke ne m'empêche, à force d'agrémens, de conſulter beaucoup de Livres ou de Manuſcrits.

Je découvre, de jour en jour, de nouvelles raiſons de me plaindre de la négligence des Géographes dans leurs Cartes de l'ancienne Gréce, depuis que je cherche ici des éclairciſſemens dans les Bibliothéques ſur deux ou trois noms fameux. D'un autre côté, malgré tous mes ſoins, je ne compte pas trop ſur l'exactitude de mon Graveur, à qui j'ai écrit d'un ſtile ſi audacieux que ſi ma Lettre étoit interceptée par quelque homme du commun, il ne ſauroit abſolument qu'en penſer. Il y verroit à peine un or re de moindre importance, que d'ôter de ſa place telle ou telle Montagne, de changer le cours de telle ou telle Riviére, de placer une grande Ville dans tel endroit d'un Pays, & d'en détruire de fond en comble une autre à quelque diſtance de-là. J'ai mis des bornes à la Mer, & ai dit à la Terre, *Tu t'avanceras juſques-là, & pas plus loin (a).* Mais pendant que je commande

(a) Ceci a rapport à la Carte de l'ancienne Gréce, que notre Auteur a donnée dans ſes Obſervations ſur le II. Livre de l'*Iliade*.

de d'une maniére ſi abſolue, je cours riſque de perdre mon cheval, & d'être même pourſuivi en Juſtice (*a*). A-la-vérité la prudence veut qu'on desarme un homme qui a ſous ſes ordres actuellement cent mille Grecs, qui forment un Corps auſſi formidable que les quatre mille Prêtres qui defendent Barcelone. Le ſiége de cette Ville mérite un auſſi beau Poème que l'*Iliade*, & le merveilleux n'y manqueroit pas, puiſqu'on aſſure que les habitans s'attendent à être ſecourus par les Anges. Je vous avoue que rien ne me ſurprend davantage, que de voir qu'un Peuple, ſi épris d'amour pour la Liberté, ſoit capable de donner un pareil exemple de Superſtition (b), & que tant de courage & tant de folie logent dans un même ſein.

A l'occaſion de la mort de la Reine, je n'ai pu me défendre de faire un tour à Londres, par cet eſprit de curioſité ſi ordinaire aux hommes, qui leur fait quitter leurs propres affaires pour voir ce que d'autres font. Quant à moi, je rends graces à Dieu de me trou-

(*a*) On mit, vers ce tems-là, en vigueur quelques Loix contre les Catholiques.

(*b*) Les anciens Romains ne nous fourniſſent-ils pas un exemple du même contraire ? Et qu'y a-t-il au monde qui mérité plus la protection du Ciel que la Liberté prête à être opprimée par la Tyrannie ?

trouver par ma ſituation au-deſſous de tous les accidens attachés aux révolutions d'Etat, & au-deſſus d'eux par ma Philoſophie. La charité mutuelle d'homme à homme, & une bienveillance générale envers tous, ſont des articles qui me tiennent le plus à cœur, & auxquels, ſuivant moi, l'on ne doit jamais manquer pour l'amour de quelques Gouverneurs, ou de tel ou tel Gouvernement. J'eſpére que les choſes prendront un tour favorable, & ſouhaite avec plus d'ardeur que je ne déſire quelque avantage perſonnel pour moi-même, que ceci mettra fin aux diviſions des *Whigs* & des *Torys*; que les deux Partis viendront à s'aimer autant que je les aime l'un & l'autre, ou du-moins ſe nuiront auſſi peu que je voudrois nuire à aucun d'eux: & que nos Catholiques ne ſeront pas plus inquiétés qu'ils n'inquiéteront les Proteſtans; c'eſt-à-dire, que le manque de pouvoir en nous, ne ſoit pas un plus puiſſant obſtacle pour empêcher quelque mauvais deſſein de notre part, que le manque de volonté du leur. J'oſe aſſurer que ſi tous les *Whigs* & les *Torys* étoient animés de l'eſprit d'un Catholique-Romain que je connois, tous les Catholiques-Romains s'en trouveroient fort bien; & que ſi tous les Catholiques-Romains avoient toujours

jours été animés de cet eſprit, tous les autres s'en ſeroient bien trouvés, & le diabolique eſprit de perſécution ne nous auroit jamais été reproché.

Mes ſentimens s'accordent exactement avec les vôtres au ſujet de l'état de notre Nation depuis ce changement. Je me trouve préciſément dans la même ſituation d'ame que vous décrivez comme la vôtre, ſouhaitant de bon cœur le bien, c'eſt à-dire, le repos de ma Patrie, & la fin de ces malheureuſes diviſions, qui ne ſont proprement que la folie d'un grand nombre pour les beaux yeux de quelques particuliers.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

DE MR. BLOUNT.

C'eſt avec bien du plaiſir, Monſieur, que j'ai vu par le ſtile de votre Lettre, que vous êtes gai & en bonne ſanté. Je regarde l'un & l'autre de ces avantages, comme néceſſaires à un homme qui a ſur les bras une entrepriſe pareille à celle dont vous avez bien voulu vous charger. Tous ceux qui aiment *Homère*, vous

ont une grande obligation des peines que vous prenez pour déterminer la ſituation des Royaumes de ſes Héros; & votre travail ſera de grand uſage, non ſeulement par rapport à ſes Poèmes, mais auſſi pour tous ceux qui liront quelqu'un des Hiſtoriens Grecs, dont l'intelligence eſt rendue fort difficile par les différences qui ſe trouvent entre les Cartes, relativement aux mêmes endroits; ce qui ſemble mettre quelquefois ces Hiſtoriens en contradiction l'un avec l'autre. Vous allez diſſiper toutes ces obſcurités, & en aurez ſeul la gloire.

Il n'appartient qu'à vous d'avoir l'air libre & aiſé après avoir conſulté de francs Pédans, & d'enſeigner la briéveté par votre exemple, en venant de parcourir de longs & d'ennuyeux Commentaires. Cependant je vous félicite de n'être pas obligé d'avoir plus de liaiſons avec eux que vous ne ſouhaitez. S'ils vivoient encore, ils vous incommoderoient bien davantage ſous la forme de Critiques, également deſtitués de goût & de génie.

Je ſerois charmé d'apprendre que vous aſpirez à l'honneur de faire une *Barceloniade* (s'il m'eſt permis de fabriquer un pareil mot.) Le paralléle entre les habitans de *Barcellone* & les *Troyens* eſt peut-être plus juſte que

vous

vous ne penſez: car la valeur de ces derniers étoit auſſi mêlée de beaucoup de folie; & je ne ſais bonnement que dire d'eux, quand je lis le ſage réſultat de leur conſeil, où, après un débat fort vif entre Antenor & Paris au ſujet d'Héléne, Priame décide qu'il eſt tems d'aller ſouper. Et pour ce qui eſt des Grecs, quelle horrible ſuperſtition que celle d'immoler une victime telle qu'Iphigénie!

Tantum Relligio potuit, &c.

J'ai bonne opinion de mes ſentimens politiques, puiſqu'ils s'accordent avec ceux d'un homme qui penſe toujours auſſi juſte que vous. Quel bonheur ſi le même eſprit pacifique qui nous anime, pouvoit animer toute la Nation!

Nous avons reçu la nouvelle de la perte que la Grande-Bretagne a faite en dernier lieu, avec la cérémonie ordinaire de proférer d'une même haleine un compliment de condoléance ſur la mort d'une bonne Reine, & de félicitation ſur l'avénement d'un illuſtre Roi à la Couronne. Toutes mes vues ſe bornent à la paix & à la proſpérité de mon Païs; & ma grande Régle en Morale & en Politique, eſt de laiſſer la direction de tout ce qui doit être ajuſté à la Providence, & à ceux qu'elle a établis nos Repréſentans. La

maniére dont les choſes iront, eſt aſſez indifférente à vous & à moi, qui n'avons aucune envie de gouverner le Vaiſſeau, pourvu que nous navigions tranquillement avec le reſte des paſſagers. L'ambition eſt un vice qu'on a déraciné de bonne heure chez nous autres pauvres Catholiques: en revanche nous n'avons qu'à cultiver, comme un dédommagement très-avantageux, le plus de vertus qu'il nous ſera poſſible. Entre mes déſirs ambitieux, un des principaux eſt d'être tenu pour Ami ſincére: cependant j'avoue que ce plaiſir eſt mêlé de la flatteuſe idée, que quelques-uns de mes deſcendans ſauront que leur Ancêtre avoit été honoré par Mr. Pope de ſon amitié.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

DE MR. BLOUNT.

Nov. 11. 1715. IL y a longtems que nous ſommes convenus que vous feriez de mes Lettres ce que vous trouveriez bon, & que vous y répondriez quand vous le jugeriez à propos. Je connois ſi bien ce qu'il y a de vrai dans vôtre amitié, que j'en retranche tout ce qui ſent le moins

moins du monde la cérémonie. Auſſi ai-je réſolu de vous rendre le plus de viſites qu'il me ſera poſſible, en vous permettant de me les rendre à votre commodité.

Toutes les allarmes qui nous viennent des lieux que vous habitez, n'ont produit d'autre effet ſur nous que de plaindre ceux qui n'imitent point notre pacifique tranquillité Quelle triſte ſcéne que celle qui vient de s'ouvrir dans le Nord! Quels malheurs quelques téméraires n'ont-ils pas attirés à eux-mêmes & à leurs miſérables partiſans, & peut être à bien d'autres encore, qui ſeroient bien fâchés de les imiter! Cependant ce n'eſt qu'avec une eſpéce de répugnance que je les blâme à cauſe qu'ils ſe trouvent dans la détreſſe. Vous ne vous êtes jamais, non plus que moi, embarraſſé d'Affaires Politiques; & quand il nous eſt arrivé d'en parler, nous avons conſtamment condamné toutes les entrepriſes qui tendoient à exciter des troubles dans notre Patrie, la choſe nous paroiſſant contraire aux Loix de la Morale & de la Religion Que de ſang, ou déjà répandu, ou prêt à couler encore! Si les brouilleries de la Nation vous affectent, venez me voir, & vous trouverez en moi un autre Eumée. Vous rendrez ici à votre aiſe votre

culte à l'Echo, ce que nous ſommes obligés de faire ; car ne pouvant entendre les premiers rapports, force nous de prêter l'oreille aux ſeconds, que, pour plus grande ſûreté, je n'admets pas non plus comme vrais.

Il y a déjà pluſieurs années que je ſuis devenu amoureux du caractere de Pomponius Atticus. J'ai envie de l'imiter, & me propoſe de ne prendre d'engagement avec aucun des deux Partis, & d'être Ami fidéle des *Torys* & des *Whigs*, que j'ai lieu d'aimer & d'eſtimer. Je me ſuis juſqu'ici très-bien trouvé de cette méthode, & m'en promets plus de contentement que ne pourroit m'en procurer l'ambition la plus heureuſe. Je joins mes vœux, &, j'oſe le dire ſans rougir, mes priéres aux vôtres, pour le bonheur temporel & éternel de tout le Genre-Humain. Après des ſentimens ſi généreux, jugez de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LET-

LETTRE IV.

JE ne ſache rien à préſent qui puiſſe vous intéreſſer devantage, que quelques particularités du dernier acte de la vie de notre Ami le Poéte Comique Wycherley. Il m'avoit ſouvent dit (& je ne doute pas qu'il n'ait fait la même confidence à ſes autres Amis) qu'il étoit dans le deſſein de ſe marier auſſitôt qu'il ſeroit condamné par les Médecins. Auſſi peu de jours avant ſa mort a-t-il ſubi la cérémonie, & joint enſemble deux Sacremens, les derniers, à ce que diſent des gens ſages, qu'on doit recevoir; car, ſi vous y grenez garde, le Mariage eſt placé dans nos Catéchismes après l'Extreme-Onction, comme pour donner a connoître l'ordre des tems qu'il convient d'obſerver. Le Vieillard, après cette expédition, alla ſe coucher, tres-ſatisfait d'avoir par un ſeul acte pourvu au payement de ſes dettes, obligé une Femme qui (à ce qu'on lui dit) avoit du mérite, & témoigné un reſſentiment héroïque des ſujets de mécontentement que ſon plus proche héritier lui avoit donnés. Quelques centaines de livres ſterling que la Dame Janv. 21. 1715. 16.

lui apporta en mariage, ſervirent à payer ſes dettes; un douaire de quatre cens livres ſterling par an la dédommagérent amplement de cette avance, & les miſérables reſtes d'un Bien chargé à peu près autant qu'il pouvoit l'être, conſolérent aſſez mal ſon neveu. Je vis deux fois notre Ami depuis l'exécution de ſon grand deſſein, & le trouvai moins bourru dans ſa maladie qu'il n'avoit accoutumé de l'être quand il ſe portoit bien: il ne paroiſſoit point craindre la mort, ni (ce qui auroit été plus à ſa place) avoir honte de s'être marié. Le ſoir qui précéda le jour de ſa mort, il fit venir ſa jeune Femme à côté de ſon lit, & la conjura de ne lui pas refuſer une grace, la derniére qu'il lui demanderoit jamais. Dès qu'elle le lui eut promis, il lui dit, „ ma chére, „ cette grace eſt que vous n'épouſiez „ plus jamais de Vieillard". Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver ici, que la maladie, qui ſouvent détruit l'eſprit & le jugement, a rarement le pouvoir d'ôter l'envie de plaiſanter à ceux qui en ont été dominés. Quelque honnête que paroiſſe à la premiére vûe un pareil compliment, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque choſe de cruel. Et de quel droit empêcher ſa triſte Veuve de doubler ſon douaire à des conditions ſi aiſées?

Quoi-

Quoique ces particularités ſoient aſſez peu importantes en elles-mêmes, je ne ſuis pas faché de les ſavoir, quand elles intéreſſent ou caractériſent quelqu'un qui a joué un rôle diſtingué dans le Monde. Les gens les plus ſages & les plus ſpirituels ſont rarement plus ſpirituels & plus ſages que d'autres dans ces triſtes momens. Pour ce qui eſt de notre Ami, il a ſoutenu ſon caractére juſqu'à la fin, & le paſſage d'Horace peut lui être appliqué avec la derniére juſteſſe,

Servetur ad imum.
Qualis ab incæpto proceſſerit, & ſibi conſtet.

LETTRE V.

JE ne fais que de revenir de la Compagne, où Mr. Rowe a paſſé huit jours avec moi. Il y a dans ſa converſation quelque choſe de ſi vif, & en même tems de ſi gai, qu'on ne ſauroit ſe ſéparer de lui ſans éprouver cette eſpéce de langueur desagéable, qui ſuccéde à tous nos plaiſirs. Je viens de me promener tout ſeul au clair de la Lune, en faiſant des réflexions ſur le caractére paſſager de tout ce qu'on appelle les *delices de la Vie*; cette médita- Fevr. 10. 1715 - - 17.

ditation m'a conduit inſenſiblement à la conſideration de ces joies que nous goûterons ci après dans la compagnie des Eſprits dépouillés de l'envelloppe du corps, quand nous habiterons les Régions Céleſtes, & que nous contemplerons peut-être ce Monde d'auſſi loin que nous contemplons préſentement ces autres Mondes élévés à une diſtance auſſi prodigieuſe ſur nos têtes. Le contentement que nous goûterons dans cette converſation, ſera indubitablement d'un genre plus noble, & aura (vraiſemblablement) ſa ſource dans les découvertes qu'on s'entre-communiquera au ſujet de Dieu & de la Nature; car ce n'eſt que dans les connoiſſances que peut conſiſter la félicité de l'ame.

Le plus grand agrément que la meilleure compagnie puiſſe nous procurer ici, conſiſte dans la joie, qui après tout n'eſt qu'un mouvement mêlé de quelque inquiétude dans l'inſtant même qu'on le reſſent, & immédiatement après qu'il a ceſſé de nous agiter. Voir ce qu'on apelle *bonne Compagnie*, n'eſt qu'une maniére un peu plus excuſable de perdre ſon tems. Il faudroit preſque en dire autant de la Science, de l'Etude, & de la plus grande partie des Arts; & même les recherches les plus profondes touchant notre état futur,

ſe

ſe réduiſent à une envie inquiéte & inutile, de ſavoir plutôt que la choſe n'eſt poſſible, ce que nous ſaurons un peu plus tard ſans la moindre peine. Nous ne ſommes que des Curieux impertinens rélativement à l'avenir. Ce n'eſt pas notre affaire de nous épuiſer en conjectures touchant l'état des Ames au ſortir de cette Vie, mais de nous appliqner à rendre notre propre état heureux: il n'eſt pas en notre pouvoir de nous rendre fort habiles, mais nous pouvons devenir vertueux.

Puiſque je me forme une pareille notion d'une grande partie de cette haute Science qu'on appelle *Théologie*, vous concevrez aiſément le cas que je fais du reſte. La Poéſie même (qui eſt mon étude favorite) n'eſt à mes yeux que comme ces ſonnettes qu'on attache quelquefois près des oreilles des chevaux. Ce n'eſt point par orgueil (comme on pourroit le ſoupçonner, que ces pauvres animaux, à l'ouïe du ſon, lévent de tems en tems la tête, mais uniquement pour marcher plus gayement.

Votre obſervation au ſujet des conceptions bornées du Genre-Humain en fait d'Amitié, me confirme ce que j'ai eſpéré de vous au premier inſtant que j'eus le bonheur de vous connoître, & ce qu'une longue expérience m'a con-

ſtamment vérifié depuis. Permettez-moi l'air de fierté qu'il peut y avoir à vous dire, que votre maniére de penſer ſur la nature de l'Amitié, m'a engagé à faire certains eſſais ſur moi même, qui ont réuſſi de maniére à me procurer une véritable ſatisfaction. Je commence à vous reſſembler, & ai déjà ſenti plus d'une fois que le plaiſir d'obliger un Ami, eſt plus grand que celui qu'on lui procure.

Votre remarque, que la variété d'opinions en fait de Politique & de Religion, eſt plutôt un bien qu'un mal pour ceux qui ont appris à conſidérer le bel ordre de la Nature dans ſes variations, me fait juger que vous avez très-bien compris ce que Joannes Secundus a voulu dire dans le vers qui précéde celui que vous citez : *Bene nota Fides*, ſuivant moi, ne ſignifie pas la Religion Catholique-Romaine, quoique Secundus en fût. C'étoit plutôt une penſée généreuſe, qu'il y avoit lieu de croire que Dieu ſe plaiſoit à contempler la différence des Cultes qui

(*a*) Cette opinion a été adoptée par les anciens Philoſophes, comme la derniére reſſource du Paganisme contre la Religion Chrétienne ; & les Miſſionaires dans les deux Indes, nous diſent que c'eſt la premiére réponſe que font les Indiens en refuſant de ſe faire inſtruire. Mis tout Chrétien voit, que bien loin qu'il y ait *lieu de croire* quelque choſe de pareil, cette idée eſt ablo-

qui partageoient le Monde entier (*a*) Ni vous ni moi ne ſommes guéres plus diſpoſés à devenir des Suppôts du Saint-Office, que nous n'aurions été propres autrefois à ſervir de Licteurs à Procruſte, qui donnoit aux gens aſſez malheureux pour être trop courts, la longueur qui répondoit à la meſure qu'il avoit choiſie, & le tout par le ſecours de la torture. Je finis en vous rappellant ce que je penſe vous avoir dit autrefois; que je crains auſſi peu que Dieu condamne à des peines éternelles un homme qui a de la charité, que j'eſpére que celui qui n'en a pas, pourra être ſauvé par quelque Prêtre.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

JE trouve que quelque violent ſujet de chagrin n'empêche pas ſeulement de parler, mais auſſi d'écrire: plus nous penſons à notre propre in- Mars 20. 1715. 16.

(*a*) abſolument fauſſe, ſi la Redemption du Genre-Humain eſt l'ouvrage de la mort de J. C. comme cela eſt clairement marqué dans l'Evangille. D'ailleurs cette *penſée* n'eſt nullement néceſſaire pour combattre la perſécution, qui n'eſt pas odieuſe, parce qu'elle altére un ſpectacle agréable à Dieu, mais parce qu'elle uſurpe ſur la Conſcience un droit qui n'appartient qu'à Dieu ſeul.

infortune, ou à celle de nos Amis, moins nous ſommes en état d'exprimer la douleur que nous en reſſentons. Il eſt auſſi naturel de différer d'écrire une Lettre dans une pareille conjoncture, que de retarder une viſite qu'on voudroit rendre à une perſonne qu'on ne ſauroit ſoulager. Dans de pareilles circonſtances, entretiendra-t-on les malheureux d'idées lugubres, ou témoignera-t-on une gayeté qui n'eſt pas de ſaiſon? C'eſt prophaner, en quelque ſorte, des choſes ſacrées, que de faire des complimens ſur une choſe auſſi ſolemnelle qu'une ſouffrance volontaire, marquée au coin de la plus pure généroſité. Une Ame telle que la vôtre n'a pas beſoin qu'on la ſoutienne par des idées d'honneur, ou par l'opinion de ſa propre vertu: reméde qui ne convient qu'à des Dames. C'eſt aſſez de faire & de ſouffrir ce qu'il faut; & il eſt bon que les hommes ſachent que la généreuſe diſpoſition de ſouffrir avec fermeté, l'emporte autant ſur celle de former quelque grande entrepriſe, qu'une conſcience pure & une fermeté inflexible ſont ſupérieures au mouvement accidentel des eſprits, ou à l'agitation ſoudaine du ſang. Si nos devoirs les plus eſſentiels, relativement à la Religion, ſont renfermés dans une profonde réſignation à la volonté de

notre

notre Créateur, & dans des ſentimens de charité pour nos Prochains, je connois bien des gens qui nous fourniſſent autant d'occaſions de pratiquer le premier de ces devoirs, qu'ils ont eux-mêmes fourni d'exemples de la violation de l'autre. Quiconque eſt véritablement courageux a toujours cette conſolation, quand il eſt opprimé, qu'il ſe ſent au deſſus de ceux qui l'outragent; car le plus grand Monarque qu'il y ait ſur la Terre ne ſauroit aſſez l'abaiſſer, pour qu'il ne s'éléve au deſſus de ce Monarque, en lui pardonnant.

S'il étoit permis d'avoir recours à des motifs de conſolation dans une calamité auſſi glorieuſe, on pourroit dire qu'il n'y a gueres de différence entre le ſort d'être ruiné ainſi avec tout un Peuple, & celui qu'on ſubira dans la Conflagration générale, après laquelle on ne laiſſera rien à regretter.

Il me ſemble que la tâche la plus héroïque qui nous reſte à remplir, eſt d'alléger mutuellement nos fardeaux, & (opprimés comme nous ſommes) de ſecourir ceux qui ſont plus opprimés encore. S'il n'y en a que trop que nous ne ſaurions aſſiſter de ce qui nous manque, notre argent; il y en a d'autres néanmoins que nous pouvons aider par nos conſeils, par la contenance que nous ferons paroître, &

même

même par un air de gayéte Les malheurs des familes particulliéres, les mesintelligences entre des gens qu'une ſituation fâcheuſe rend ſoupçonneux, le refroidiſſement entre des Parens que le changement de Religion ne peut guéres manquer de deſunir, ou que de preſſans beſoins effarouchent ; tous ces inconvéniens-là aumoins pourroient être diminués, en nous piquant d'humanité les uns envers les autres, ſi tous ceux qui ont vos principes de croyance, avoient en même tems votre ſens & votre conduite. Mais hélas ! la plupart ont donné de triſtes preuves du contraire ; & il y a lieu de craindre que ceux qui manquent de ſens, ne tiennent à leur Religion que par foibleſſe, & n'ayent de bonté naturelle que par un principe de honte. Ce ſont des ames bornées, dont la foi ne va pas au-delà des Cérémonies, ni la charité au delà de leurs Parens. Tout pauvre que je ſuis, je ſerois charmé dans cet inſtant d'aſſiſter un François réfugié, qui auroit abandonné ſa Patrie pour l'amour de ſa Religion. Jugez par-là des ſoucis mortels qui m'agitent à la vue de ce que ſouffrent des perſonnes que j'ai toujours tendrement aimées, & des images ſombres qui couvrent des faces que j'ai toujours regardées avec plai-

plaiſir. Je commence déjà à reſſentir ce que tels & tels craignent, & ce que d'autres ne craignent point par pure ſtupidité. J'ai compaſſion des Vieux, qui vont eſſuyer plus de chagrins & de maux, que le peu d'années quils avoient encore à vivre ne leur ſembloient donner lieu d'appréhender; & des Jeunes, qui ſeront privés des agrémens qu'ils étoient en droit de ſe promettre de leur âge. Cette idée me rappelle le ſouvenir de quelques-uns de ceux que j'ai le plus aimés, &, entr'autres, celui de la Veuve & des Orphelins de —. Comme je ſuis aſſuré qu'ame qui vive n'a un ſentiment plus vrai des infortunes d'autrui, ni une réſignation plus généreuſe à tout ce qu'il plaira à la Providence de leur diſpenſer, je ſouhaite de tout mon cœur que quelque fardeau qui puiſſe leur être impoſé, leurs Amis le leur rendront auſſi léger qu'il ſera poſſible.

Mais je ſais que vous m'avez prévenu à cet égard, comme vous faites toujours en ce qui eſt bon ou généreux. J'ai vu par une Lettre de Madame votre Epouſe (qu'on m'a communiquée) que vous n'épargnez ni ſoins, ni dépenſes, pour leur procurer une ſituation tranquille. Je ſuis tenté de croire qu'il y a une eſpéce de fatalité, qui veut que vous faſſiez de tems

en

en tems, & à point nommé, les choſes les plus propres à augmenter mon eſtime & mon attachement pour vous.

Cette Lettre eſt écrite de la Forêt de Windſor; dont je ſuis venu prendre congé Nous diſons ici adieu à nos voiſins, préciſement comme ceux qu'on va pendre, font à leurs camarades de priſon, qui doivent les ſuivre quelques ſemaines après. Je me ſuis ſéparé de Mr. D* avec attendriſſement, & du vieux Chevalier Trumbull, comme d'un vénérable Prophéte, qui m'a prédit les maux avenir auxquels il eſt ſur le point d'échapper.

Peu-être qu'à cet hémiſtiche

Nos dulcia linquimus arva,

il faudra bientôt ajoûter celui-ci

Nos patriam fugimus.

En cela, & en toute autre choſe, je me ſoumets à la volonté du Ciel. J'ai pris mes précautions pour pouvoir toujours reſter homme d'honneur, & je compte que vous & moi n'aurons jamais à rougir l'un de l'autre. J'aime ma Patrie, & de quelque maniére qu'elle en agiſſe à mon égard, je ne ceſſerai jamais de faire des vœux en ſa faveur.

LET-

LETTRE VII.

DE MR. BLOUNT.

VOs Lettres me donnent une lueur de ſatisfaction au milieu d'une ſombre confuſion de penſées, dont on ne pourroit ſe garantir que par des efforts ſupérieurs à la Nature Humaine, dans le tems qu'il n'y a plus moyen d'habiter nos maiſons en ſûreté Poétiquement parlant, je plains la perte que la Forêt de Windſor & vous ferez l'un de l'autre. Heureux d'être réuni avec elle par le Poème immortel que vous avez compoſé à ſon honneur! Cette conſidération me donneroit presque envie de vous féliciter, puiſqu'il ne tient qu'à vous de voir toujours les beautés de cette Forêt, en jettant les yeux ſur une des merveilleuſes parties de vos Ouvrages, pour ne rien dire de ce que ce Poème vous a valu: conſolation que Virgile n'avoit pas dans ſon exil, & qui vous facilitera les moyens de vivre en quelque endroit que vous ſoyez. Pour moi, je ne ſuis pas ſi heureux; mes *parva rura* me ſont attachés par des liens indiſſolubles, & il ne m'eſt pas poſſible de les échanger pour

Mars 24 1715-16.

pour des moyens de ſubſiſter plus portatifs: cependant j'eſpére de raſſembler aſſez pour rendre le *patriam fugimus* au moins ſupportable. Ma réſolution eſt priſe à cet égard, & je pars avec une perſonne qui me tiendra lieu de *Pénate*. Si vous me demandez à qui vous adreſſerez alors vos plaintes? je vous conſeillerai de renoncer à l'indolence & aux ormes du Parc de St. James; &, ſenſible aux attraits de la Sûreté & de l'Amitié (qui ſont de ſi bonnes choſes), de gagner avec moi quelque endroit, où nous n'ayons à craindre, ni les fureurs de la Guerre, ni des Juges qui nous faſſent comparoître dans la Sacriſtie devant les Chefs de la Paroiſſe. La Lettre que vous me permettez d'eſpérer de votre part, me trouvera ici, où je compte de paſſer encore un mois. En quelque endroit que j'aille, une des raiſons qui me fera regretter ma maiſon, ſera que je n'aurai pas le plaiſir de vous dire,

Hic tamen hanc mecum poteris requieſcere noctem.

Quelque douce que ſoit l'idée de vous loger ſous mon humble toit, hélas! il ne faut plus y ſonger.

LET-

LETTRE VIII.

SI l'intéret qu'on eſt obligé de prendre à des affaires publiques & particuliéres, peut ſervir d'excuſe à un Correſpondant négligent, vous n'aurez aucun reproche à me faire. Je ne puis dire ſi c'eſt un bonheur ou un malheur, que je ſois actuellement dans la néceſſité de donner toute mon application à Homére ; ſans quoi mon ame ſeroit occupée d'objets bien moins agréables, la violence, la folie, & les fureurs de ceux qui viennent (*a*) d'allumer le feu de la Guerre dans le ſein de leur Patrie. Achille leur a ſervi de modéle; & comme ils paroiſſent vouloir l'imiter juſqu'au bout, je crains qu'ils n'attirent à pluſieurs de leurs compatriotes les mêmes maux que le Héros Grec attira au ſiens. Juin 22. 1717.

Quoique j'aye changé la ſcéne de ma vie en quittant la Forêt de Windſor pour les bords de la Thamiſe, & que ce changement ſoit une des grandes éres de mes jours, & puiſſe être appellé un période notable dans une hiſtoire auſſi peu importante; vous auriez pei-

(*a*) Cette Lettre a été écrite l'année de l'affaire de Preſton.

peine néanmoins à vous imaginer avec quelle noble tranquillité j'ai paſſé d'un Théatre ſur un autre. Je ſuis ſi bien devenu Citoyen du Monde, (ſuivant l'expreſſion de Platon) que je regarde avec une égale indifférence ce que je viens de quitter, & ce que j'ai acquis à la place. Les tems & les amuſemens paſſés ne me paroiſſent pas plus un ſonge, que ceux dont je jouis actuellement. Mon inaction ſert à me calmer le ſang, & l'obſcurité où je me trouve, me procure au-moins cet avantage, qu'elle contribue à m'amener le ſommeil. Je fais de tems en tems quelques réflexions ſur les plaiſirs que j'ai goûtés dans le commerce de mes Amis, dont je me ſouviens à peu près, comme les Eſprits dégagés des liens du corps ſe ſouviennent de nous, c'eſt-à-dire, ſans interrompre tout-à-fait leurs occupations, ni négliger entiérement les nôtres, mais en nous ſouhaitant conſtamment du bien. & eſpérant de nous voir un jour aſſociés avec eux.

Il faut être Philoſophe ou Religieux pour pouvoir regarder le Monde d'un œil indifférent ; & celui qui n'eſt ni l'un ni l'autre, doit rire à la vue du Monde, où bien ſe fâcher ; mais celui qui en rit, ſera taxé d'orgueil, & celui qui ſe fâche, de brutalité. J'infére de tout cela: que la conduite la

plus

plus politique, eſt de paroître toujours plus content qu'on ne l'eſt effectivement, d'admirer beaucoup, d'aimer beaucoup, en un mot, d'être beaucoup plus fou par art qu'on ne l'eſt naturellement: ainſi nous vivrons dans une parfaite union avec nos familles, paiſiblement avec nos voiſins, favoriſés par nos Maîtres, & heureux avec nos Maîtreſſes Me voici au bas de ma page. Adieu.

LETTRE IX.

JE penſe qu'ayant quitté l'Angleterre comme un homme de bien quitte le Monde, c'eſt-à-dire, avec le conſolant témoignage de ſa conſcience qu'il y a fait ſon devoir, vous avez auſſi reçu votre récompenſe, en vous trouvant bien où vous êtes. Vous aimerez mieux, à ce que je m'imagine, dans le Païs religieux que vous habitez, que je vous conſidére ſous ce point de vue, que ſi je vous comparois à ces Grecs & à ces Romains, dont la conſtance à ſouffrir, & la fermeté à pourſuivre une fin généreuſe, vous engageroient plutôt à les imiter qu'à en faire parade. Sept. 8. 1717.

On

On m'a dit l'autre jour, que la fatigue du voyage avoit altéré votre ſanté. Si elle eſt rétablie, comme je l'eſpére, tirez-moi d'inquiétude, je vous prie, en m'en informant au-plutôt. Les ſervices que vous tâchez de rendre, & les bons avis que vous donnez aux pauvres Catholiques, me rappellent la prédication de Noé, adreſſée durant quarante ans à des gens qui devoient être noyés à la fin. Je ſouhaite que votre Arche trouve un Mont Ararat après le Déluge, & vienne aborder en ſûreté à Totneſſ.

Si j'oſo s mêler l'Hiſtoire Prophane avec l'Hiſtoire Sacrée, je vous régalerois de l'ancienne fable de Brutus, Prince Troyen, qui après avoir bien couru le Monde trouva la fin de ſes malheurs ſur cette même Côte.

J'ai lu depuis peu Geofroi de Monmouth, dans la Traduction qu'en a fait un Eccléſiaſtique de mon voiſinage. Le pauvre Traducteur ſe donne mille peines pour juſtifier la véracité de Geofroi comme Hiſtorien, & m'a dit qu'il étoit fort étonné que nous, qui ſommes de la Communion Romaine, révoquions en doute les Légendes des Géans, puiſque (*a*) nous croyons à celles des Saints. J'ai fait, pour l'amour de la paix, un accord avec lui;

&,

(*a*) Cet argument ſeroit-il ſi mauvais?

&, en adoptant quelques-unes des merveilles de Corinæus & de Gog Magog, je l'ai déjà engagé à parler avec reſpect de St. Chriſtophle portant JESUS-CHRIST, & de quelques autres prodiges moins croyables encore. Nous nous guériſſons ainſi de toute ſorte d'infidélité, & devenons davantage, de jour en jour, de vrais Croyans.

Ajax & Hector ne ſont non plus comparables à Corinæus & à Arthur, que les Guelphes & les Gibellins le ſont aux redoutables Mahocks. Cet étrange Auteur m'a fait mettre Homére à quartier pendant une ſemaine entiére, & quand je voudrai me diſpoſer à traduire avec foi & révérence le diſcours du cheval d'Achille, j'aurai ſoin d'en lire auparavant quelques pages. Vous excuſerez tout ce badinage, ou tout autre choſe que je pourrois dire, pour vous épargner une tirade de complimens; & croirez que rien n'eſt plus vrai (que ce qu'il y a de plus faux dans Geofroi) que je vous aime toujours de bien bon cœur. Je ſuis, &c.

PS. Je ſais que la part que vous prenez aux intérêts du Monde Chrétien, vous fera recevoir avec joye la nouvelle de la victoire que le Prince Eugéne a remportée ſûr les Turcs, quoique votre Couſin d'Oxford (avec qui je dinai hier) diſe qu'il n'y a d'autre

différence entre les Chrétiens vainqueurs des Turcs, & les Turcs vainqueurs des Chrétiens, que celle-ci: ſavoir, ſi l'Empereur déclarera le premier la guerre à l'Eſpagne, ou ſi ce ſera l'Eſpagne qui la déclarera la premiére à l'Empereur.

LETTRE X.

Nov 27. 1717. IL ne m'eſt pas poſſible de répondre à préſent à la queſtion que vous me propoſez, me trouvant accablé par la perte que je viens de faire du meilleur des Péres.

Il avoit toujours ſi bien obſervé les loix de la Tempérance, que la vie la plus longue ne pouvoit que lui être agréable, & il avoit vécu avec tant de piété, qu'il n'étoit pas poſſible que la mort la plus ſubite eût rien d'effrayant pour lui Elle fut ſubite véritablement: cependant je ſouhaite de toute mon ame qu'il plaiſe à Dieu de m'en accorder une pareille, pourvu que je méne une vie ſemblable à la ſienne. Je le remets à la miſéricorde de Dieu, & à la piété d'une Religion qui étend ſes ſoins au-delà du tombeau: *ſi qua eſt ea cura*, &c. Il m'a chargé de l'adminiſtration d'un Bien embarraſſé, quoique peu

peu conſidérable en lui-même. Ma Mére eſt dans cet état d'abattement mêlé de réſignation, qui eſt l'effet de la vieilleſſe & de la perte de ce qu'on a de plus cher. Nous avons l'un & l'autre beſoin d'un Ami d'un caractére tel que le vôtre, pour nous ſoutenir un peu dans notre découragement. Votre abſence m'eſt plus ſenſible que jamais, & dans ce même tems je ſuis moins en état, que je ne l'ai éte juſqu'ici, de vous marquer combien je vous aime. Ainſi cette Lettre, la plus ſincére que je vous aye jamais écrite, ſera la plus courte, & peut-être la plus froide que vous ayez reçue de moi. Il ſuffira pourtant que vous conſidériez que c'eſt un grand trait d'amitié de ſe ſouvenir de quelqu'un, dans le tems que notre attention eſt, en quelque ſorte, entiérement abſorbée par un violent chagrin. Il ne me reſte plus rien à ajoûter, ſinon que je vous aime, vous & tous ceux qui vous appartiennent; & que je ſouhaite qu'il s'écoule encore bien des années, avant que quelqu'un de vos Amis éprouve relativement à vous, ce que je reſſens actuellement à l'égard de mon Pére. Adieu.

LETTRE XI.

Rentcomb en Glouceſters-hire, Octob. 3. 1721.

VOtre obligeante Lettre m'a attrapé ici; car depuis votre départ je n'ai fait que roder dans ce Païs, & aux environs. Je ſuis charmé de dater celle-ci d'un endroit ſi bien connu de Madame Blount, puiſqu'elle y a paſſé les premiéres années de ſa vie. Je me la repréſente quelquefois copiant modeſtement un exemplaire, ou jouant avec ſa poupée. J'oſe dire qu'elle faiſoit quelque choſe de plus dans ces premiers tems; „ elle ſe ſouvenoit de ſon „ Créateur aux jours de ſa jeuneſſe ".

Vous décrivez ſi bien votre vie d'Hermite, qu'aucun des anciens Anachorétes ne l'a emporté ſur vous, en fait de caverne dans un rocher avec une belle ſource, ou de quelqu'une des commodités qui conviennent à un Solitaire. Cependant je ne me rappelle pas d'avoir lu quelque part, qu'un ſeul de ces vénérables & ſaints Perſonnages ait eu avec lui une Dame, & ait engendré des fils & des filles. Vous ne pouvez en conſcience, tout au plus, que paſſer pour un Patriarche. Si vous étiez un peu plus jeune, je ferois de vous un Amadis. La deſcription de votre

votre état m'a preſque donné envie de devenir Hermite tout de bon; car je vois par votre exemple, qu'on peut allier le goût pour la Poéſie avec l'eſpérance du Salut. Il m'eſt même arrivé de me ſouhaiter quelque choſe de plus, c'eſt-à-dire, un Prophéte; car je voudrois, comme Habacuc, être tranſporté tout à coup dans la caverne de Daniel, que je ſerois bien aiſe de voir. Vous m'obligez ſenſiblement en me diſant, que j'ai à préſent une famille entiére ſur les bras, envers laquelle je remplis les plus généreux devoirs de l'Amitié. Je vous aſſure que tous ceux qui compoſent cette famille, me plaiſent tant, que je ne renoncerai jamais au droit héréditaire que j'ai ſur eux. Je tiens à vous par des liens indiſſolubles, ainſi eux & moi ne pouvons qu'être étroitement unis enſemble.

Penſez quelquefois à votre Ami abſent, qui ne ſauroit vous oublier.

Je ſuis, &c

LETTRE XII.

J'Aurois dû répondre plutôt à votre Lettre, qui m'annonce non ſeulement votre reſurrection (la meilleure de toutes les nouvelles pour moi,) Octob. 21. 1721.

mais qui m'apprend auſſi qu'un de vos premiers ſoins, immédiatement après être revenu à la vie, a été de vous informer de ma ſanté. Je ſens la plus ſincére joye de vous ſavoir rétabli d'une maladie qui n'a fait moins de peine qu'à vous, uniquement à cauſe que je l'ignorois abſolument L'idée du riſque que vous couriez, m'auroit plongé ſans cela dans une profonde affliction. C'eſt une penſée belle en même tems & naturelle, que celle que j'ai lue l'autre jour dans une Lettre de Montaigne publiée par P. Coſte: il y rapporte les dernières paroles d'un de ſes intimes Amis: „ Adieu, mon Ami: la „ douleur que je ſouffre ſera bientôt „ paſſée; mais la douleur que vous „ allez reſſentir, durera autant que „ votre vie.".

Je joins mes actions de graces à celles que votre famille rend à Dieu pour votre rétabliſſement. Les ſoins qu'on a de vous, me font ſouvenir de ce que le vieux Fletcher de Saltoune me diſoit un jour. „ Hélas! je n'ai plus rien „ à faire qu'à mourir; je ſuis un pau„ vre individu; il n'y a perſonne qui „ ſouhaite ma vie, ou qui craigne ma „ mort. C'eſt la ſeule raiſon que j'aye „ de me repentir d'être reſté garçon. „ Devenu vieux, je ſuis comme un „ arbre ſans appui, & ſans jeunes ar-

„ bres

„ bres autour de moi, pour me tenir „ compagnie, & me garantir de bien „ des accidens ·, .

J'eſpére que la fiévre étant partie, la goûte ne tardera guéres à la ſuivre, & que tous les maux fuiront loin de vous. Mais de grace, quand reviendrez-vous vers nous ? Revenez, & après cela ne nous quittez plus Défaites-vous de vos trente arpens de boue, ou permettez à des ames de boue de s'en emparer. Je vous prie de vous rappeller la deſcription que Milton fait dans le ſeptiéme Livre de ſon *Paradis perdu* de différens animaux qui ſortent fiérement de la Terre. L'application, comme vous voyez, n'eſt pas difficile à faire.

Soyez perſuadé que je vous aime, & que Madame Blount ſache qu'elle eſt dans la liſte de mon *Memonto, Domine, famulorum famularumque*, &c. Ma pauvre Mére baiſſe de jour en jour; je la compare à un cierge qui va s'éteindre, & qui ne s'en conſume que plus vite, dans des intervalles plus lumineux que les autres. Je ſuis (comme vous pourrez aiſément vous en appercevoir par le contenu de cette Lettre) mélancholique, & ai l'ame remplie d'idées triſtes. Mais mon humeur n'influera jamais ſur mes ſentimens d'amitié.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

Jun. 27. 1723.

VOus me rendrez juſtice, en penſant que perſonne au monde ne ſouhaite plus de bien à vous, & à tous ceux qui compoſent votre famille, que moi. Quand je vous conſidére tous réunis enſemble, je ne ſaurois preſque m'empêcher de porter envie au bonheur que vous procure la bonne intelligence qui régne entre vous. C'eſt la vraie recette pour être heureux. Elle *donne de l'ombre ſans mélange d'obſcurité, & bannit la ſolitude du ſein méme d'un Déſert.*

Torbay devient un Paradis pour des perſonnes qui aiment. Une tempête a beau gronder, elles n'entendent que des voix propres à les charmer. Le ſon de ces voix eſt plus agréable à leurs oreilles, que des airs d'Opéra ne le ſont à celles des ambitieux, des malades, des gens dégoûtés ou diſtraits, en un mot, de la plupart des hommes. Heureux ceux qui ſont relegués dans un coin du Monde! plus heureux ceux qui s'y reléguent eux-mêmes!

Hélas! je vis à Twickenham.

Il y a dans cette période plus de ſublime, que dans cinquante Maximes ſen-

ſententieuſes ſur des diſtractions éternelles, ou ſur la fatiguante occupation de n'avoir rien à faire. Vous ſerez ſurpris de ce que je compte pour rien la traduction de l'Odyſſée. Mais toutes les fois que je me livre à quelque méditation ſérieuſe (& depuis peu j'ai eu tant d'occaſions de penſer ſérieuſement, que je commence à ne plus guéres penſer d'une autre maniére) je ne ſaurois regarder la Poéſie que comme un vain amuſement ; & même un amuſement auſſi vain, que ſi une Bête de ſomme ſe plaiſoit à entendre le bruit de ſes ſonnettes, ſans porter le moindre fardeau, ni être jamais d'aucun uſage à ſon Maître.

Je me ſouviens d'avoir promis de vous écrire, auſſitôt que j'aurois appris que vouz étiez de retour. Conſidérez, je vous ſupplie, ce jour comme le premier où je me trouve rendu à moi-même, & pardonnez l'intervalle qu'il y a entre ce jour & l'engagement que j'ai pris. Je ne puis vous dire avec beaucoup de certitude, ſi vous aurez deſormnis un Correſpondant fort ponctuel ou non ; mais j'oſe vous aſſurer que je ne manquerai jamais à ce qu'exige de moi le titre d'Ami ſincère & reconnoiſſant.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

Twick'-am. Juin 2. 172.

VOus donnez en même tems des preuves de votre équité & de votre affection pour moi dans les conjectures & les ſuppoſitions que vous faites au ſujet des raiſons poſſibles de mon ſilence, chacune de ces raiſons ſe trouvant véritable. Pour ce qui eſt de mon oubli, rélativement à vous ou aux vôtres, je vous aſſure que les converſations tumultueuſes de la ville ne ſervent qu'à m'en rappeller d'autres, meilleures & plus tranquilles, que je voudrois avoir dans quelque coin du Monde avec des hommes tels que vous. Qu'aucun accès de défiance ne vous faſſe penſer de moi autrement quand le Ciel ſera couvert de nuages, que quand il fera un beau Soleil. Que les jeunes Dames ſoient perſuadées que je ne fais rien de nouveau dans mon jardin, ſans ſouhaiter d'y voir l'empreinte de leurs pas. J'ai mis la derniére main à mes ouvrages de ce genre, en finiſſant heureuſement l'allée ſouterraine & la grotte; j'y ai trouvé une ſource de l'eau du monde la plus claire, dont le doux murmure ſe fait entendre dans la grotte jour & nuit. De la Thamiſe, on voit au bout de mon ar-

arcade une eſpéce de Temple ouvert, uniquement compoſé de mineraux & de coquillages ; & de-là, à travers une allée d'arbres, on voit les Barques ſe mouvoir ſur l'eau. Dès qu'on ferme les portes de la grotte, elle devient à l'inſtant même une chambre obſcure, ſur les parois de laquelle ſe peignent la Thamiſe & tous les objets d'alentour, dont la plupart forment un tableau mouvant. Quand la grotte eſt éclairée artificiellement, elle offre aux yeux un autre prodige. Tout l'endroit eſt incruſté de coquillages entre-mêlés de morceaux de miroir de figure angulaire ; & dans le plat-fond il y a une étoile de la même matiére, à laquelle, ſi l'on ſuſpend au milieu une lampe d'albâtre de figure orbiculaire, mille & mille rayons ſont auſſitôt réfléchis de toutes parts. Cette grotte a communication outre cela avec le Jardin, par une allée ſombre, pavée de petits cailloux, ce qui s'accorde parfaitement avec le murmure continuel du ruiſſeau. Il ne manque à la perfection de ce lieu, qu'une bonne Statue avec une Inſcription, dans le goût de celle dont vous ſavez que je ſuis ſi amoureux :

Hujus Nympha loci, ſacri cuſtodia fontis,
Dormio, dum blandæ ſentio murmur aquæ ;
Parce meum, quiſquis tangis cava marmora, ſomnum
Rumpere ; ſive bibas, ſive lavere, tace.

Nymphe de la grotte, je garde cette ſource ſacrée, & je m'endors au murmure de ces eaux. Soit que tu en boives, ou que tu veuilles t'y laver, ne trouble point mon ſommeil.

Cette deſcription vous paroîtra peut-être fort Poétique, mais je vous la garantis conforme aux régles de la plus exacte vérité (*a*). Je ſerois charmé que vous fuſſiez ici pour pouvoir témoigner combien, & l'endroit lui-même, & l'image que je viens d'en tracer, ont peu d'obligation à l'art.

Je ſuis &c.

LETTRE. XV.

Sept. 13. 1725.

J'Aurois honte d'accuſer la réception de votre obligeante Lettre deux mois entiers après la date de celle-ci, ſi je n'avois pas plus honte encore de dire un menſonge, ou d'alléguer une fauſſe excuſe, que je regarde comme plus criminelle qu'un menſonge, en ce qu'ayant recours à la vraiſemblance, elle oſe allier le menſonge à la

(*a*) Il avoit beaucoup agrandi & embelli cette grotte, peu de tems avant ſa mort. En l'incruſtant de quantité de mineraux rares & précieux, il en avoit fait une des plus charmantes retraites qu'il y ait ſur la Terre. Cet endroit, unique en ſon eſpéce, lui a fourni le ſujet d'un Poème ſingulier, quoique charmant.

la vérité. Votre Lettre a été toujours dans la poche de l'habit que je porte; c'eſt ce qui m'a fourni de fréquentes occaſions de la lire, ce que j'ai fait juſqu'à quarante fois. Ces lectures réitérées m'ont fait ſentir que je n'avois pas aſſez réfléchi ſur pluſieurs autres Lettres que j'ai reçues de vous : car il en eſt des Productions excellentes, comme de la véritable Amitié: un examen, mille fois répété, ne ſert qu'à y découvrir de nouvelles beautés

J'ai eu un accès de fiévre, court, mais violent. J'en attendois un ſecond, qui, heureuſement pour moi, n'eſt point venu; ainſi je compte que c'eſt une affaire faite.

Il eſt tems que vous reveniez en ville, pour que nous nous entr'aidions à ſupporter la rigueur de l'Hiver prochain. L'Eté fait de la Terre un ſéjour céleſte, puiſqu'on peut s'y promener dans des Boſquets & des Jardins; mais la triſte Saiſon qui approche, nous force à ſubir un ſort pareil à celui de nos premiers Parens, chaſſés du Paradis, & nous réduit à chercher du ſecours pour nous aider dans nos travaux, à nous renfermer dans des maiſons bien clôſes, & à vivre en ſociété dans des villes.

J'eſpére d'apprendre que la goûte vous a quitté depuis longtems, & que

vous vivez content dans le ſein de votre aimable famille, regardant d'un œil de mépris les vains projets de l'ambition, & rempliſſant toutes les fonctions d'un ancien Patriarche, en fait de charité & d'hoſpitalité. Je ne dirai point à Madame B * ce que je m'imagine qu'elle fait; car, ſi je ne me trompe, ſon Syſtême eſt, que celui-là ſeul que la choſe concerne directement, doit en être inſtruit; & elle ne refuſera pas de convenir, qu'elle ſe croit aſſez ſupérieure aux belles Dames, pour ne ſe plus ſoucier de briller devant des hommes.

Vos Filles pourroient peut être penſer un peu différemment, & leur Mére ne ſauroit guéres ſe diſpenſer de les excuſer, par cela même qu'elle eſt Mére. Au-reſte, bien loin que de pareilles penſées nuiſent à leurs dévotions, elles ne peuvent au-contraire qu'y ajoûter un nouveau degré de vivacité; car il eſt naturel qu'elles demandent dans leurs priéres, d'avoir quelque jour, & d'élever, à l'exemple de leurs Parens, dans des ſentimens de ſageſſe & de piété, une famille aimable. En un mot, je me figure que vous êtes tous à vôtre aiſe & contens, préciſément comme je vous ſouhaite. Que s'il me reſte encore quelque vœu à former après cela,

c'eſt

c'eſt de vous voir tous reünis avec moi.

Un Homme de bien eſt immédiatement au deſſous des Anges en dignité & en prix. *Minuiſti eum paullo minus ab Angelis.* Cette idée vous rend plus cher à mes yeux, & me fait ſentir vivement le beſoin que j'ai de votre compagnie & de votre exemple. Revenez en ville au-plutôt, & pour tout de bon: déchargez de deſſus vous le fardeau de la Terre qui vous accable, comme une de ces Montagnes ſous leſquelles, à ce que diſent les Poëtes, ces terribles Géans (Enfans de la Terre) ſont enſevelis; laiſſez la Terre aux Fils de la Terre, votre converſation eſt dans les Cieux. Celui qui vient de vous faire ce court ſermon, ſe l'applique à lui-même, & unira, pour dire *Amen*, ſa Voix à la vôtre. Adieu.

(a) Mr Blount mourut à Londres l'année ſuivante, 1726.

LETTRES
DE
MR. ROBERT DIGBY,
ET DE
MR. POPE.

Depuis l'An 1717 *juſqu'à* 1724.

LETTRE I.
A MR. ROBERT DIGBY.

Juin. 2 1717. JE me ſerois donné le plaiſir de vous écrire plutôt, ſi je n'avois pas été attaqué de la même maladie que vous avez eue: auſſi ai-je bien réſolu d'avoir recours aux mêmes (*a*) Médecins qui vous ont tiré d'affaire. Ce ſont d'auſſi graves Perſonnages qu'il y en ait dans toute la Faculté, & qui (ſuivant la coutume des Anciens) portent leurs médicamens avec eux. Mais nos Modernes ſont de ſi impitoyables railleurs, qu'ils n'épargneroient pas la gra-

(*a*) Des Aneſſes, dont il prenoit le lait.

gravité même. Qu'ils rient donc, nous ne changerons point d'avis pour cela: & s'ils regardent nos Médecins comme leurs Anes, nous les regarderons comme les Anes de nos Médecins.

Je ſuis charmé que vous vous portiez aſſez bien, pour me permettre de badiner ſur votre guériſon. Mon inquiétude, en apprenant le riſque que vous couriez, a été ſi grande, que je ne ſaurois pardonner au Dr Evans de vous en avoir inſtruit. Je vous proteſte que ſi vous, & quelques autres en très-petit nombre, quittiez le Monde, je ne donnerois pas ſix ſous pour y reſter.

Un autre article, ſavoir, ſi vous aurez de l'embonpoint ou non, ne m'embarraſſe pas tant à beaucoup près. Le Sort ſemble avoir décidé que la plupart des Gens d'eſprit & de probité ſeroient maigres, ainſi je ſuis diſpoſé à croire que le même Decret aura lieu à votre égard. Que ſi vous vouliez que la choſe fût autrement, conſolez-vous par la penſée que votre buſte en aura meilleur air.

Adieu, me voici ſur le point de vous oublier. Il n'y a qu'un moment que mon ame n'étoit occupée que de vous. Elle va l'être à préſent toute entiére d'Agamemnon & de Briſéis. Je n'aurai (avec la permiſſion de tous mes Amis)

Amis) durant deux mois conſécutifs, d'autre Maître qu'Achille. Ma grande ambition actuellement eſt de faire main-baſſe ſur les Grecs & ſur les Troyens; & je ne puis vous exprimer de combien bon cœur je ſouhaite la mort de tous les Héros d'Homére, l'un après l'autre. Le Seigneur me préſerve au jour de la bataille qui approche! J'implore le ſecours de vos priéres, & je ſuis, &c.

LETTRE II.

Londres, Mars 31. 1718.

POur vous convaincre du peu de ſoin que je prends d'entretenir correſpondance avec des perſonnes d'un mérite diſtingué, rappellez-vous la date de votre derniére Lettre, qui eſt déjà ſi vieille, qu'un autre auroit honte d'avouer que vous lui avez écrit. Si donc vous vous ſentez jamais animé à mon égard de cet eſprit, que je vous crois auſſi familier qu'une fiévre quotidienne, je veux dire l'eſprit de bonté, je vous prie de n'y point mettre de bornes, par la crainte de m'obliger à plus d'exactitude que mon inclination naturelle n'eſt diſpoſée à accorder. J'oſe vous faire confidence, Monſieur, non ſeulement de mes folies

quand

quand j'écris, mais auſſi de ma négligence quand je n'écris pas, & compte ſur un double pardon de votre part.

Si la choſe étoit en mon pouvoir, je remplioris le reſte de cette Lettre de tant d'eſprit & de gayeté, que vous ne ſauriez vous empêcher de m'admirer & d'éclater de rire. Mais j'ai renoncé au talent de briller; car, outre qu'il en coute de la peine, j'ai appris par expérience, que les Lecturs ne donnent pas plus d'attention à ce qu'on écrit, que s'ils écoutoient un Sermon. Il n'y a que le Théatre qui ſoit le ſéjour des applaudiſſemens. Là on bat des mains à l'honneur du Roi George & du Gouvernement. Cette loyauté eſt louable ſans doute; mais pour ce qui eſt de toutes les autres vertus, elles ſont abſolument hors de mode. L'Humilité frappe à la porte d'un air ſi bas, qu'il n'y a point de laquais qui ne la lui ferme au nez, pour l'ouvrir un inſtant après à l'Inſolence & à l'Orgueil.

Mylady Scudamore, qui eſt devenue une franche Païſane parmi vous, ſe conduit de la maniére du monde la plus étrange. Elle prétend ouvrir les yeux pour voir le Soleil, & dormir ſous prétexte qu'il eſt nuit: elle boit ſon thé à neuf heures du matin, & on la ſoupçonne d'avoir déja fait ſa priére

re

re auparavant; elle parle, ſans aucune honte, de bons Livres, & n'a pas vu le *Non-juror* de Cibber. J'ai été bien aiſe de trouver l'autre jour un Libelle ſur ſa toilette, ce qui me donne lieu d'eſpérer, que quelque goût pour la Médiſance tient la place parmi vous de tous les autres vices.

Quoi qu'il en ſoit, je fais de bon cœur des vœux pour votre contentement; mais comme il ne m'eſt pas poſſible de déſirer la deſtruction des joyes de cette ville, tout ce qui me reſte à vous ſoubaiter, eſt que vous nous faſſiez un myſtére de votre bonheur, afin que l'idée d'une félicité ſupérieure infiniment à celle des plus heureux d'entre nous, ne les faſſe pas mourir d'envie.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE III.

DE MR. DIGBY.

J'Ai lu & relu votre Lettre avec un très-grand plaiſir. En parcourant la deſcription que vous faites de la ville, il m'a ſemblé que vous deviez être retenu dans ce ſéjour par quelque Puiſſance Magique: car ſi cela n'étoit pas, vous fuiriez ſans doute loin de ces horribles Monſtres qu'on nomme Luxure, Rapine, & Diſſimulation. Nous ſommes ici à la campagne dans un tout autre Monde, entourés de bénédictions & de plaiſirs, ſans aucune occaſion d'exercer nos facultés iraſcibles. A-la-vérité nous ne ſaurions nous vanter d'être extrêmement polis; mais en revanche nous goûtons les agrémens de cette ancienne ſimplicité, qui, en ne gênant point, permet qu'on ſoit de bonne humeur. Les Modes de la ville ne nous affectent pas davantage qu'une curioſité de Savoyard, qu'on a envie de voir une fois, & dont après cela on ne ſe ſoucie guéres. Coleshill, Avril 17. 1718.

Ce que vous appellez Inſolence & Orgueil, nous paroît, à la diſtance où nous

nous ſommes de vous, ne pouvoir convenir à des hommes, qui après tout ne différent des autres que par un peu d'éclat extérieur; & comme nous ne vous envions point cet éclat, nous nous croyons plus heureux que vous qui en êtes éblouis. Vous avez beau nous repréſenter la Vertu ſi fort en haillons parmi vous autres, qu'elle même en a honte, & n'oſeroit ſe produire; nous n'en croyons rien: peu inſtruits du génie des Cours & des grandes Villes, nous concevons la Vertu comme une choſe ſi noble, que la ſplendeur l'accompagne néceſſairement; & nous ſommes auſſi diſpoſés à imaginer l'ordre des choſes renverſé, & la Lune ſans habitans, qu'à adopter le ſentiment contraire. Je vous avouerai cependant que la rapacité de certaines gens eſt un fait dont nous ſommes inſtruits par la lecture, & qui contribue à augmenter l'idée avantageuſe que nous avons de nous-mêmes. Nos roſes pourtant ne ſont point ſans épines. Dès que vous en aurez le tems, marquez-moi, je vous prie, quand paroîtra le Volume ſuivant de votre Homére.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE IV.

VOus me croirez bien rempli de moi-même, quand après un long silence (qui néanmoins, pour vous dire la vérité, a plutôt été employé à m'occuper de vous, qu'à vous oublier) je débute par vous entretenir de mes propres Ouvrages. Il en est de l'action de finir un Ouvrage, comme de celle de terminer une séance du Parlement: on pense toujours que ce sera bientôt, & il se trouve que c'est fort tard. Il y a bien des incidens auxquels on ne s'attendoit pas, qui empêchent qu'on ne mette une affaire qui doit être publique, dans tout son jour, & il m'en est arrivé précisement de même. J'ai formé, comme les grands Ministres, une entreprise trop étendue pour un seul homme; & animé du sincére desir de faire plus qu'on n'attendoit de moi, j'ai fait moins que je ne devois. Mai 1. 1720.

M'étant proposé de publier quatre Indices différens d'Homére, j'ai été obligé, faute de tems, de n'en faire paroître que deux, dont l'idée vous plaîroit beaucoup, si elle avoit été exécutée comme je l'aurois voulu. J'ai été obligé pareillement de laisser dans mon pupi-

pupitre les canevas de deux Eſſais, l'un ſur la Théologie & la Morale d'Homére, & un autre ſur l'Art Oratoire d'Homére & de Virgile. Ainſi ces canevas doivent attendre quelque autre édition, ou périr: &, (de maniére ou d'autre, n'importe quelle) *dabit Deus his quoque finem.* Je penſe à vous chaque jour, je vous aſſure; & cela ſans le ſecours de vos Sœurs que j'entretiens quelquefois de vous pour leur faire ma cour, aucun ſujet, à ce qu'il me ſemble, ne leur étant plus agréable. Le ſouvenir de Mylord Digby doit être toujours cher à ceux qui le connoiſſent lui ou ſes enfans. Il ſuffit que votre famille ſoit bien connue de tout le monde, pour que tous les fils aînés ne demandent point de ſurvivre à leurs Péres.

A propos de tendreſſe filiale, il y a une Femme d'un âge fort avancé, qui vous honore véritablement, & qui blâme conſtamment ſon fils de ne vous pas écrire auſſi ſouvent qu'il le devroit.

Je ſouhaite ardemment (mais que ſignifient mes ſouhaits, puiſque Mylady Scudamore & vos Sœurs en font auſſi?) que vous fuſſiez avec nous, pour comparer le beau contraſte que cette Saiſon nous fournit de la ville & de la campagne. Toutes les idées que vous vous êtes jamais formées de l'Hiver; n'ap-

pro-

prochent pas de celles que Twickenham excite en nous à préſent. La Thamiſe réfléchit les rayons d'un beau Soleil, dans le tems que ſes bords ſont encore parés d'une charmante verdure; nos Jardins pouſſent leurs premiéres fleurs; nos Arbres, comme de nouvelles connoiſſances qui ſe trouvent heureuſement enſemble, étendent leurs bras pour ſe toucher, & s'approchent les uns des autres d'heure en heure; les Oiſeaux me témoignent par leurs chants, combien ils ſont reconnoiſſans de ce que je leur ai procuré d'agréables demeures. Mon Bâtiment s'éléve aſſez haut pour attirer l'œil & la curioſité de ceux qui paſſent le long de la Riviére. Un mêlange de magnificence & d'air de ruines, les engage à s'informer quel Palais a été détruit, & quel Temple on va conſtruire. Hélas! nos Tritons vulgaires ont peu de goût pour Vitruve, quelque plaiſir que les Dieux Poétiques de la Riviére puiſſent prendre à admirer dans le ſein de leurs ondes mes Portiques Toſcans, ou mes Colomnes de l'Ordre Ionique.

Mais (pour laiſſer-là ce ſtile pompeux) je vous dirai tout uniment, que je fais bâtir un bon appartement pour un Ami tel que vous, & un endroit où Mylady Scudamore pourra ſe rafraîchir une heure ou deux, quand elle

voudra me faire l'honneur de venir boire ſon propre cidre chez moi.

Dans l'inſtant que j'achéve d'écrire ces mots, on m'apprend la mort d'un de mes Amis. Si j'avois ſu cette nouvelle en mettant la main à la plume, je n'aurois pas eu le courage, ni la liberté d'eſprit néceſſaire pour plaiſanter. Bâtimens, jardins, écrits, plaiſirs, ouvrages, de quelque genre qu'ils puiſſent être, rien de tout cela ne ſauroit rendre un pauvre mortel heureux, ni contenter une ame immortelle.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

DE MR. DIGBY.

Mai 21. 1720.

VOtre Lettre, qui m'eſt parvenue il y a quelques jours, m'a tenu lieu de médecine, & me fait tant de bien que je ne ſaurois aſſez vous en remercier. J'étois malade de la penſée de ne vous avoir, depuis ſi longtems, donné aucun témoignage de l'affection que je vous dois, & que je reſſens conſtamment toutes les fois que je penſe à vous. Cette idée m'inquiétoit; mais en liſant tout ce que vous m'avez

vez écrit d'obligeant, j'ai été convain cu que je vous faiſois tort en m'imaginant vous pouvoir offenſer. De toutes les impreſſions que vous avez jamais faites ſur moi, cette derniére m'a cauſé la plus ſenſible joye; en ce qu'elle m'aſſure que votre amitié eſt à mon égard un bien inaliénable.

Le ſouvenir de Madame votre Mére met le comble à ma ſatisfaction. Je ſuis frappé de la conformité qu'il y a entre vos deux caractéres : dès que l'un & l'autre de vous obligent quelqu'un, vous ſentez une joye ſupérieure même à celle que produiſent vos bienfaits. De pareils ſentiments ne ſont abſolument plus à la mode, & je doute qu'on en trouve quelque exemple hors de votre maiſon. Cependant j'eſpére que vous ferez revivre d'anciennes vertus, depuis que vous avez rendu notre ſiécle amoureux d'Homére. Je vous ſouhaite de tout mon cœur, (à vous qui êtes auſſi bon Citoyen qu'excellent Poéte) le contentement de voir une réformation produite par vos Ouvrages. Je ne ſais ſi je dois vous féliciter d'avoir achevé Homére, puiſque les deux Eſſais dont vous me parlez, ne ſont pas finis; mais ſi vous comptez d'y mettre bientôt la derniére main, je m'en réjouis de bon cœur avec vous.

Ce que j'apperçois ici autour de moi, me donne quelques foibles idées des beautés de Twickenham. Nos arbres & nos prairies ſont déjà d'un beau verd; à chaque retour du Soleil nous voyons dans nos Jardins des fleurs nouvellement éclôſes, nos hayes d'aubepine répandent le plus doux parfum, & nous entendons le chant des Oiſeaux auſſi bien que vous. Cependant je ſens que tous ces objets me plaîroient devantage, ſi vous étiez ici. Comme ils m'ont manqué pendant que j'étoits à Twickenham avec vous, je comprens quelle augmentation de charmes ce lieu auroit à-préſent pour moi. Que vous êtes bon de m'y ſouhaiter, & que je ſuis malheureux de me trouver dans des circonſtances qui ne me permettent pas de profiter de votre invitation! Si je pars pour vous voir, il faut que je laiſſe mon Pére ſeul, & cette triſte penſée m'empêcheroit de goûter aucun plaiſir. La même raiſon m'empêchera de paſſer quelques heures fortunées avec vous dans le Bois de Mylord Bathurſt; & je crains bien de ne vous pas voir avant l'Hiver, à moins que Mylady Scudamore ne vienne à Sherburne; auquel cas je vous prierai de faire un tour en Dorſet-Shire, conformément à votre plan. Puiſſiez vous jouir long-

tems

tems de votre nouveau Portique favori. Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

DE MR. DIGBY.

IL n'y a tout au plus que trois ou quarte mois que j'ai quitté Londres, & durant cet intervalle le langage m'y paroît entiérement changé. Aucune revolution violente dans le Monde naturel ne cauſa jamais à un Philoſophe un étonnement auſſi grand, que ce changement en a produit en moi. J'eſpére que ceci calmera la fureur de l'Eſprit de parti, & introduira plus d'humanité qu'il n'y en a eu derniérement parmi les Citoyens. La Calomnie & les Médiſances ceſſeront dans ce nouvel Age d'or; & je me repais de la flatteuſe idée de trouver tout le monde de bonne humeur quand je reviendrai à Londres. On dit que tous les habitans de cette Ville ſont prodigieuſement riches à préſent; & que pour vous, vous avez eu la prudence de vous contenter d'une fortune plus médiocre; mais ſûre. Cela étant, je vous regarde comme plus riche que ceux que la *Mer du Sud* a comblé de biens immenſes. Je

Sherburne, Juill. 9. 1720.

ne puis donc vous ſouhaiter qu'une augmentation de ſanté; car des richeſſes & de la renommée, vous en avez aſſez. Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Juill. 28. 1720. L'Obligeant déſir que vous témoignez de ſavoir l'état de ma ſanté, auroit été ſatisfait plutôt, ſi une maladie, dont j'ai été attaqué, me l'avoit permis. Sans cela j'aurois marqué prendre plus de part, que je n'ai fait, à la joye de votre famille. J'en ai été informé par Mylady Scudamore, dont un échantillon de Lettre (elle ne rempliſſoit qu'un quart de page) m'a autant ravi, qu'une viſion béatifique de quelques inſtans pourroit ravir un Saint Hermite, car ce mot de Lettre contenoit (comme font auſſi de pareilles viſions) une promeſſe de mener une vie plus heureuſe dans les Boſquets Elyſiens de Cirenceſter, *où le Seigneur* (pour me ſervir d'une phraſe de Sermon) *veuille nous conduire tous.* Heureux ſi nous y arrivons, quoique par différens chemins! Plus heureux, ſi la ſanté, la paix, & une gayeté douce, s'y trouvent avec nous! Puiſſe le Nectar (liqueur qui contribue à l'immortalité

des

des dieux) que les Mortels appellent *Eau de Spa*, y couler à grands flots, tandis que couchés ſur un lit de fleurs, & couronnés de guirlandes, nous en boirons à longs traits.

A propos de guirlandes, je ne dois pas oublier les habits verts que votre ſœur nous a promis: je m'attens auſſi à vous voir vétu de la même couleur, avec un cor de Chaſſeur à votre côté & un chapeau vert, dont vous pourrez prendre le modéle dans la deſcription qu'Osborne a faite de celui du Roi JAQUES.

Quels termes, quels accens, quelles fleurs de Rhétorique, ou quel langage des Muſes, pourroient ſuffire à exprimer combien je vous eſtime, je vous honore, je vous aime, & je vous déſire tous; car je vous préfére non ſeulement à tous les Juifs, à tous les Agioteurs, à tous les Faiſeurs de Souſcriptions & de Projets, à tous les Directeurs, à tous les Gouverneurs, à tous les Tréſoriers *in ſæcula ſæculorum*, mais auſſi à tous les Grands de cette partie du Monde.

Détournez vos yeux & votre attention de ce période mercenaire; & quittez, animé d'un juſte mépris, ces fils de Mammon, pour ne vous occuper que des agrémens que procurent des Livres, des Jardins, & le Mariage: où

je vous laiſſe, pour m'en retourner (miſérable que je ſuis!) à mon Gruau & à Palladio. Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Sherburne, Juillet 30.

JE vous félicite, mon cher Monſieur, du retour de l'Age d'or; car il faut bien qu'il ſoit revenu, puiſque ce métail le plus précieux pleut ſur nous en ſi grande abondance. Je ſouhaite qu'un phénoméne auſſi étonnant ſoit accompagné de l'innocence des Mœurs qui conſtituoit proprement cet Age heureux. Il me ſemble que la choſe n'eſt pas ſans apparence; car quand les Muſes ſe plaiſent à la Cour, & que vous-même fréquentez un premier Miniſtre, je dois m'attendre à voir revivre les Beaux-Arts. Je ſais que vous avez deſſein de les remettre en honneur, & de les élever au deſſus de la Statue d'or qu'on adore à-préſent; & ſi vous n'en venez pas à bout, adieu toutes les eſpérances de ce genre. vous me paroiſſez craindre que cet étrange ſurcroît de richeſſes ne faſſe baiſſer le prix de la Beauté, de l'Eſprit, & de la Valeur. Si votre conjecture ſe trouve fondée, & que cette abondance (ſemblable à la fécondité du Nil) ne ſerve qu'à

qu'à produire des monſtres, celui qui a quelque panchant à la mélancholie, fera bien de ne pas venir à Londres pour s'y divertir. Que deviendront les Spectacles? qui voudra y aller, pendant que la Ville en offre de tous côtés en ſi grand nombre? Au-moins nous ne manquerons pas de ſujets pour de bonnes Satires, & de bonnes Comédies. Si nous n'en voyons bientôt paroître d'excellentes, de l'une & de l'autre de ces eſpéces, ce ſera un ſigne certain de ſtérilité de génie.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

DE MR. DIGBY.

JE trouve en mon cœur quelque diſpoſition à imiter le goût corrompu du Siécle où je vis. J'ignore cette généreuſe maniére de penſer des anciens Romanis, qui ſacrifioient tout ce qu'ils avoient de plus cher au bien de la République, & ſuis plus touché du malheur de mes Amis qui ont ſouffert dans la *Compagnie du Sud*, que de celui du Public qu'on dit ruiné. Mais j'eſpére que cette différence de ſentimens vient de ce que je ne vois pas ſi

Coleshill, Nov. 12. 1720.

diſtinctement cette ruine publique, que la perte qui a été aſſuyée par mes Amis. Je crains que vous ne ſoyez preſque le ſeul qui ayez admis la Maxime d'Héſiode, que *la moitié eſt plus que le tout.* Je ne ſais ſi je ne dois pas me réjouïr dans vos ſouffrances, puiſqu'elles m'ont fait voir que vous aviez des principes capables de produire quelque choſe de plus grand même qu'Homére. C'eſt avec un véritable plaiſir que j'ai lu l'endroit de votre Lettre où vous me développez ces principes généreux,

Quid voveat dulci nutricula majùs alumno?

Croyez-moi, Monſieur, le plus brillant Equipage ne vous feroit point paroître avec tant de ſplendeur à mes yeux. J'aime ces ſortes de réflexions philoſophiques, & je m'y livrerois volontiers, ſi je n'appréhendois de vous cauſer de l'ennui.

Je languis après le plaiſir de vous voir, vous, votre bonné Mére, & votre ſéjour champêtre; juſqu'à ce tems-là je ne dirai rien du Bois de Mylord Bathurſt, que j'ai vu en revenant ici. Immédiatement après Noël je me rendrai à Londres, où je ne trouverai pas Mylady Scudamore, qui a deſſein de paſſer tout l'Hiver à la Campagne. Comme ce deſſein ne m'accommode pas,

pas, je ſerois preſque tenté de m'en fâcher, ſi je pouvois juſtifier ma colére par quelque bonne raiſon. Malheur à celui qui eſt obligé d'écrire une plus longue Lettre que celle-ci avec une auſſi mauvaiſe plume: telle qu'elle eſt pourtant, il faut bien qu'elle me ſerve à aſſurer Madame votre Mére de mes reſpects.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

LE Docteur Arbuthnot eſt ſur ſon départ pour Bath, & s'y arrêtera une quinzaine de jours ou davantage: peut-être ſeriez-vous bien aiſe de le voir, ſoit que vous ayez beſoin de lui, ou non. Je le regarde comme un excellent Médecin pour tout homme qui eſt malade, & comme un meilleur Médecin encore pour ceux qui ſe portent bien. Madame Marie Digby devroit le conſulter pour s'amuſer, & même pour être auſſi active qu'elle peut le deſirer. Mais je crains qu'elle ne le fatigue trop à la promenade; car le Doyen Swift m'a dit la premiére fois que je vis le Docteur, „ il ſait tout faire hormis ſe promener". Son frére, qui eſt arrivé depuis peu en Angleterre, va

Sept. 1. 1722.

va auſſi à Bath ; & eſt un homme plus extraordinaire que lui, deſorte qu'il vaut bien la peine que vous alliez faire connoiſſance avec lui. L'eſprit de Philantropie, mort depuis ſi longtems dans le Monde, revit en lui: c'eſt un Philoſophe tout de feu: un Ami ſi ardent de la Juſtice, & qui ſe donne des mouvemens ſi violens en ſa faveur, qu'il communique la même agitation aux autres, & les entraîne dans ſon tourbillon Il a l'air d'un Aſtre tout embraſé, mais ſes influences ſont douces & bénignes au delà de toute expreſſion. S'il y a d'autres hommes diſpoſés à rendre ſervice à leurs Amis, je penſe qu'il eſt le ſeul qui puiſſe inſpirer de pareils ſentimens à des ennemis.

Comme toute la vie humaine eſt tempérée & mêlée d'acquiſitions & de pertes (quoique les derniéres ſoient plus certaines, & moins ſuſceptibles de reméde, que les premiéres ne ſont ſatisfaiſantes ou durables) dans le tems que je viens de faire connoiſſance avec un homme de mérite, j'ai perdu Mr. Stonor, qui étoit mon bon voiſin, & d'un caractére aimable & facile. Quand la mort nous enléve de pareils Amis, notre ſeule réſſource eſt d'aimer plus tendrement le petit nombre de ceux qui nous reſtent. Il n'y a aucune cir-

con-

conſtance ſi triſte dans la vie, dit Sénéque, ni propre à nous réconcilier avec l'idée de la mort, que la réflexion que nos Amis ſont évanouïs autour de nous l'un après l'autre. Eh! qui voudroit reſter ſeul debout, la ſeule Colomne du Palais de l'Amitié, autrefois ſi grand, ſi bien cimenté en apparence, & détruit néanmoins en ſi peu de tems?

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

JE compte aſſez ſur la bonté de toute votre famille, pour croire que vous ſerez tous bien aiſes d'apprendre mon arrivée à Twickenham: cependant vous ſerez par-là de-nouveau embarraſſés de moi à Sherburne, ou à Coleshill: car quelque affection que je puiſſe marquer pour l'une de vos Campagnes, il en eſt comme de l'amitié qu'on témoigne à quelqu'un de votre famille, & à laquelle tous les autres participent indirectement. Je vous prie de les aſſurer de mon plus tendre ſouvenir. Je leur ſouhaite tout le contentement qui leur manque, & la continuation de tout le bonheur qu'ils ont; & je compte que ce der-

nier ſouhait comprend bien plus de choſes que l'autre. Mylady Scudamore vous aura apparemment quitté avant que cette Lettre vous parvienne: ainſi je lui ſouhaite un bon voyage, dans l'eſpérance de l'aller voir un jour ſi elle vit auſſi bien que vous faites, quoique je doute beaucoup qu'elle puiſſe vivre auſſi tranquillement. Les cloches ſonneront ſûrement à ſon arrivée, & ſerviront à célébrer ſon jour de naiſſance, auſſi-bien que celui de Mlle. Scudamore; & tout le Clergé de la Campagne ne manquera pas de leur rendre ſes reſpects, en attendant, comme de bons Eccléſiaſtiques, qu'elle & la jeune Dame fourniſſent quelque autre occupation à leurs cloches & à eux. Outre tout cela, Mylady a pour voiſin d'un côté Mylord Coningsby, & de l'autre Mr. W.*. Cependant, pour l'amour d'elle, je tenterai l'avanture en tems & lieu.

Je ſupplie Mylord Digby de me croire pénétré de quelque choſe de plus que des ſentimens d'une reconnoiſſance ordinaire. Je ſuis, dans le ſens le plus rigoureux du terme, autant ſon Serviteur, que vous êtes ſon Fils, quoiqu'il eſt votre Pére.

Je ſouhaiterois de ſavoir comment mes compagnons de voyage ſont revenus de Clarendon, & prie Mr. Philips

lips de ſe ſouvenir de moi, & de dire à Mr. W* que je ſuis mort & enterré.

Je ſouhaite aux jeunes Dames, que je voudrois voir dépouillées de leurs noms, un meilleur nom à la place (même ce nom à chacune d'elles, qui leur plaîra le plus, pour l'amour de celui qui le porte)

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

L'Apologie que vous faites de votre négligence à m'écrire, eſt un reproche indirect de votre part. Je ſais que j'ai tort, & (ce qui en fait de connoiſſances eſt bien plus agréable) je ſais que vous voudrez bien me le pardonner: car rien au monde ne fait plus de plaiſir que d'avoir un Ami aſſez bon pour regarder nos fautes d'un œil d'indulgence, chaque coup d'œil de cette eſpéce étant une nouvelle preuve d'amitié. 1724.

Prédeſtiné à conſumer ma vie en intentions, & à être fort retenu en fait d'actions, je n'ai que trop beſoin de cette diſpoſition favorable, dont vous m'avez donné de ſi fréquentes preuves. Mais j'eſpére de meilleures choſes de moi-même, & ſuis bien réſolu

à

à vous rendre une visite cet Eté à Sherburne. On m'a dit que vous allez tous partir bientôt, & que votre Sœur Marte a écrit à Mylady Scudamore, qu'elle verroit le Bois de Mylord Bathurst en passant. Je ne puis vous exprimer combien je souhaite d'être son guide à travers cette Forêt enchantée. Je me considére comme le Magicien auquel la garde du lieu a été confiée, & sans la permission duquel aucun Mortel ne sauroit pénétrer dans les retraites sacrées de la Forêt. Je passerois des jours entiers, seulement à lui décrire les beautés avenir de ce charmant séjour: le Palais qui doit y être bati, les pavillons qu'on y ajoûtera, avec les colomnes qui leur serviront d'ornemens. Ce n'est pas tout: le Dieu de la Thamise & la Saverne (quand le noble Propriétaire fera des songes plus poétiques qu'à l'ordinaire) après avoir parcouru sous terre une étendue de douze ou quinze milles, uniront leurs flots argentés, & célébreront leur mariage à la vue du Soleil, au milieu d'un immense Amphithéatre, qui dans cent ans d'ici sera l'admiration de la Postérité. Mais en attendant que le tems, qui doit manifester ces merveilles, arrive, la Dame, dont je voudrois être le conducteur, verra le plus beau Bois qu'il y ait actuellement en Angleterre.

Les

Les objets qui charment cette partie du Monde que j'habite, ſont d'une nature entiérement différente. Toutes les Femmes de qualité fréquentent aſſidûment cette année le Camp qu'il y a dans Hyde-park, où toute la ville accourt pour admirer la galanterie & la magnificence des Officiers, &c. Les Dames Scythes, qui demeuroient dans des chariots de guerre, n'étoient pas plus étroitement attachées au bagage. Les Matrones, à l'exemple de celles de Sparte, accompagnent leurs fils au Camp, pour être témoins de leurs glorieux faits, & les filles déployent tous leurs charmes pour inſpirer une ardeur guerriére aux ſoldats. Le Thé & le Caffé tiennent lieu de la ſauce noire des Lacédémoniens. Chaque jour paroît un jour de victoire, le canon ſe faiſant entendre chaque matin au lever du Soleil, & le bruit en étant conſtamment ſuivi du ſon harmonieux d'un nombre infini d'Inſtrumens. Tout ce qui y manque, eſt la préſence perpétuelle de la Princeſſe pour repréſenter la *Mater Exercitus*. Le monde va tout autrement à Twickenham. J'ai ici une compagnie, dont les agrémens me font preſque oublier le reſte de la Terre. Cette compagnie m'a été amenée par un homme qui ſemble l'avoir formée ſur ſon modéle, & qui me défend d'avoir

voir des liaiſons avec d'autres contemporains que lui, & ceux qu'il m'a amenés ici. Celui dont je me plains, eſt l'Evêque de Rocheſter. Cependant (en vertu de ce qu'il a entendu dire de votre caractére moral & de celui de votre famille) il m'a permis de vous écrire trois ou quatre pages, & de vous dire que je ſuis & ſerai toujours, &c.

LETTRE XIII.

LA même raiſon qui vous a empêché de m'écrire, m'a fruſtré de l'agréable attente de vous voir en ville. Depuis que je me ſuis confiné ici volontairement avec ma Mére (dont je dois partager les peines, après tout le bien qu'elle m'a fait) il y a eu d'autant plus moyen pour moi de ſupporter votre abſence de Londres, qu'il ne m'auroit guéres été poſſible de vous y voir. C'eſt un triſte régal pour un Ami, que de le mener dans la chambre d'une Malade. A préſent néanmoins ma Mére (graces à Dieu) s'eſt remiſe d'une maniére étonnante, quoique pas aſſez pour oſer riſquer de ſortir de ſon appartement. Tout ce qu'elle peut faire, eſt de jouïr de la compagnie

pagnie de quelques Amis particuliers qui ont pitié de ſon âge & de ſes infirmités. J'oſe vous recommander la chambre que nous occupons, à cauſe que c'eſt la plus chaude de toute la maiſon. Nous, & le bon feu que nous ferons, éclairons également votre face. Il y a un Proverbe Perſan qui dit (très-bien ſuivant moi) „ Que la converſation d'un Ami illu„ mine les yeux". Cet éclat me paroît mille fois plus agréable que celui des feux dont vous faites une ſi charmante deſcription.

Puiſſiez-vous jouïr longtems du coin de votre feu dans un ſens métaphorique, c'eſt-à-dire, de tous ceux de votre famille dont la ſociété peut vous faire paſſer ſans ennui des mois entiers d'Hiver (plaiſir bien plus raiſonnable, & plus doux à un cœur honnête & bon, que toutes ces fêtes brillantes dans des appartemens ſuperbes & bien éclairés, d'une Aſſemblée, compoſée de têtes ſans cervelle, de cœurs rongés de quelque chagrin ſecret, & de faux viſages). C'eſt le ſouhait ſincére que je fais pour vous & les vôtres.

Vous dites que vous vous promettez beaucoup d'agrément dans les liaiſons que vous eſpérez de former avec quelques perſonnes de ma connoiſſance.

Je

Je penſe que c'eſt de Meſdames Howard & Blount que vous voulez parler. Leur air vous plaît, dites-vous; mais leurs cœurs vous plaîroient davantage encore, ſi vous pouviez y appercevoir les ſentimens d'eſtime & d'amitié dont ils ſont remplis pour vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

DE MR. DIGBY.

Sherburne, Août 14. 1723.

JE ſuis trop rempli de l'idée de plaiſirs que j'ai goûtés chez vous à la Campagne, pour ne pas ſonger à vous en remercier. Cette idée, avec tous ſes accompagnemens, étoit nouvelle pour moi, & ne s'effacera pas ſitôt de mon ſouvenir, étant fortement imprimée dans mon imagination. J'en rappelle ſouvent la mémoire, & ferai deſormis grand cas de cette faculté de mon ame, qui me tranſporte à votre Campagne, en dépit de la diſtance où j'en ſuis. Le charmamt ſéjour que vous y habitez, & qui eſt embelli encore par les agrémens que répand ſur les objets extérieurs un cœur honnête & bon, eſt cauſe que tous les ſou-

ſouhaits qui me reſtent à vous faire, ſe réduiſent à de la ſanté. Mes vœux à cet égard ſont ſi ſinceres, que je ſerois bien aiſe d'apprendre que votre bonne vieille Mére a été convaincue par le retour de votre ſanté, qu'elle auroit pu s'épargner toutes les craintes dont elle s'eſt vue agitée.

Je ſerai en peine juſqu'à ce que j'apprenne que vous avez reçu cette Lettre ; car la vôtre m'a donné un tel contentement, que je ſens une vive impatience que vous en ſoyez inſtruit. Si je mérite par quelque endroit cette affection avec lequelle vous m'écrivez, c'eſt par l'amour & l'eſtime dont je ſuis pénétré pour vous ; & je porte même la choſe ſi loin, que je perdrois une des plus grandes douceurs de ma vie, ſi jétois privé de la bonne opinion que vous avez de moi. C'eſt un grand ſujet de joye pour moi, d'être compté au nombre des gens de bien ; car quoique je ne m'embarraſſe pas autrement de l'opinion que la plupart des hommes euvent ſe former à mon égard, j'avoue pourtant que ce me ſeroit une véritable mortification ſi vous & quelques autres penſiez peu favorablement ſur mon ſujet,

Je n'ai aucun lieu de concevoir des ſoupçons ſur le chapitre de ma propre intégrité ; cependant ce m'eſt un motif

tif de plus pour la conſerver, que je ne ſaurois y renoncer, ſans renoncer en même tems à votre eſtime.

Des indiſpoſitions continuelles m'ont, depuis quelques années, rendu tellement méconnoiſſable, que je crains quelqu fois de ne point paroître aſſez aux yeux de mes meilleurs Amis ce que je ſuis réellement. L'état de maladie eſt un cruel état; il fait un tort infini aux zéle le plus généreux, puiſqu'il en étouffe la chaleur, & ne permet point qu'elle éclate en action. Mais j'eſpére que ce ſujet de plainte va bientôt ceſſer. J'ai d'autres eſpérances, qui me plaiſent beaucoup auſſi; quoique moins fondées. Elles conſiſtent dans l'attente que vous viendrez faire un tour ici avec Mylord Bathurſt; mais je ne me hazarderai pas à faire quelque raiſonnement ſur la probabilité de ceci, à cauſe que je ne prétens pas perdre l'occaſion de croire une choſe qui me fait plaiſir. Il m'eſt bien triſte de me trouver ſi loin de vous, & de ce Seigneur, que j'aime de tout mon cœur. Il eſt un de ceux qui m'a le plus ſoulagé dans mes maux, par la maniére dont il y a pris part. Je le conſidére quelquefois ſous d'autres points de vue, qui excitent en moi des ſentimens d'admiration; & ce qu'il y a de remarquable

ble, c'eſt que votre idée ſe réveille toujours dans mon ame avec la ſienne, comme ſi elles étoient inſéparables. Je me livre, comme vous le conjecturez très-bien, dans les Boſquets du Chevalier Raleigh, à bien des rêveries philoſophiques, auxquelles vous avez grande part. En général, vous y êtes avec moi, & comme un bon Génie vous m'aidez par votre préſence à penſer noblement. Il faut que je reconnoiſſe préſentement ce bon ſervice, que vous m'avez rendu ſi fréquemment ſans le ſavoir; faute de quoi j'aurois à me reprocher mon ingratitude, & je perdrois le droit de méditer dans quelque belle & ſombre allée. Me ſeroit-il permis de vous demander touchant l'*Odyſſée*, en quel endroit Ulyſſe ſe trouve actuellement, & s'il vous a amuſé ſur la route? Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre ſanté, de celle de Madame Pope, & de tout ce qui vous appartient.

Les plantes de votre Jardin croiſſent-elles bien, & les arbres? Où en ſont le brocoli & la fenouillette? Les pivots ſont-ils en fleurs? Le grand appartement eſt il en ordre? Quelles parties de plaiſir avez vous faites, ſoit dans la Grotte, ſoit ſur la Thamiſe? Je ſerois bien aiſe de ſavoir comment toutes vos heures ſe paſſent, tout ce

que

que vous dites, & tout ce que vous faites. J'aurois bien d' autres queſtions encore à vous faire: mais, heureuſemant pour vous, mon papier eſt rempli. Mon Frére Edouart, mon Pére, & tout ce qui s'appelle Digby, juſqu'à ma Sœur incluſivement, vous font mille complimens.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

Octob. 10. J'Ai été ſur le point d'entreprendre un bien plus long voyage que celui des Bermudes, & même de *partir pour une Region dont aucun Voyageur ne revint jamais.*

Il y a ſix ou ſept jours qu je me mis en chemin avec une fiévre qui me mena au grand galop — mais vous m'avez à-préſent ici, & c'eſt tout ce que j'en dirai : depuis ce tems une eſpéce de demi-paralyſie m'a retenu quinze jours au logis, comme ſi le Sort vouloit dire, après la maladie dangereuſe que j'ai eſſuyé, „ Tu n'i-„ ras point dans l'autre Monde, ni „ en aucun endroit qui ſoit agréable „ dans celui-ci". Vous n'aurez aucune peine à deviner quel de tous ces en-

endroits eſt celui que je chéris le plus.

J'adopte vos ſentimens, & je voudrois partager vos plaiſirs & votre compagnie. Vous n'êtes tous qu'un cœur & qu'une ame, comme on l'a dit des premiers Chrétiens. Vous formez en petit le Royaume des Juſtes ſur la Terre: aucun Eſprit malin ne vient troubler votre joye, & vous n'êtes entourés que d'Amis éprouvés & fidéles, qui ont vu de méchans hommes & de mauvais jours, & en qui l'amour qu'ils avoient pour la Vertu, a été augmenté par l'horreur qu'ils ont eu occaſion de concevoir pour le Vice. Comment ſe peut-il que, de votre propre mouvement, vous paroiſſiez avoir réſolu de venir paſſer la fin de l'année à Londres? Le Régne de la Raiſon eſt doux & tranquille à Hamlacy; & vous venez vous ranger, de gayeté de cœur, ſous l'Empire des Soucis rongeans & de la Folie militante! J'en appelle à la troiſiéme Dame de votre famille, que je regarde comme la moins dominée par des préjugés; j'en appelle à elle, ſi vous n'êtes pas tous de meilleures gens, meilleure compagnie, & plus heureux dans l'endroit où vous êtes. J'exige qu'elle marque ſon ſentiment de ſa propre main dans votre premiére Lettre, je parle de Mademoiſelle Scuda-

more (*a*). Je ſuis perſuadé que ſi elle vouloit ou oſoit dire ſon avis, & employer cette juſteſſe de raiſonnement dont Dieu l'a douée, pour vous convertir, les argumens dont elle feroit uſage, vous donneroient un peu de honte, & vous ôteroient l'envie de venir en ville. Je ne ſuis pas ſans eſpérance, que ſi elle empêche un Membre du Parlement & une Dame de qualité de ſe laiſſer aller aux attraits du Monde pendant un Hiver, je ne puiſſe, une autre année, employer des argumens aſſez puiſſans pour vous amener tous avec moi aux Bermudes (*b*), le ſéjour de la Félicité temporelle, & la nouvelle Jéruſalem des Juſtes. Ne me parlez pas de la mauvaiſe ſaiſon de l'année: toute ſaiſon eſt bonne pour de bonnes gens: c'eſt le meilleur tems de l'année pour un Peintre, les feuilles n'étant jamais ſi diverſement colorées; la vue s'étend plus loin à travers les boſquets par deſſus les vallées, & les ſommets des arbres n'empêchent plus par leurs branches entrelaſſées, qu'on n'apperçoive la voû-

(*a*) Dans la ſuite Ducheſſe de Beaufort, mais fort jeune alors.

(*b*) Vers ce tems le Doyen Berkley conçut le projet de former un Etabliſſement dans les Bermudes pour la Propagation de la Foi Chrétienne, & l'Introduction des Sciences en Amérique.

voûte des Cieux : la roſée du matin ſéme des perles ſur les épines, & couvre de diamans le manteau verdoyant de la Terre ; la gelée purifie l'Air : que voudriez vous de plus ? la Lune brille avec plus d'éclat durant ces froides nuits, ſinon pour des Amans, du-moins pour des Aſtronômes.

N'avez-vous pas des Téleſcopes à réflexion (*a*), pour aggrandir les taches de cette Planéte, ſans qu'on ait lieu de vous en faire un ſujet de reproche ? Contentez-vous de ces taches-là, & ne venez point dans un endroit où vos yeux ſeroient de pareils Téleſcopes, comme les yeux des autres le ſont auſſi rélativement à leurs voiſins. Vous au-moins demeurez (car ce que je viens de dire n'a rapport qu'aux Dames : & de quels autres yeux pourrois-je parler que des leurs ?) demeurez, dis-je, à une diſtance honnête d'un ſéjour où le vrai & le faux, auſſi bien que le juſte & l'injuſte, ſont perpétuellement confondus. Si après tout vous mépriſez mes bons conſeils, & que vous veuilliez venir à Londres,

(*a*) Ces Inſtrumens venoient tout nouvellement d'être perfectionnés.

vous m'y trouverez occupé à faire ce que je ne devrois pas, à vivre dans un endroit où il ne faudroit pas que je fuſſe, & auſſi mondain, auſſi oiſif, en un mot, auſſi Anti-Bermudaniſte que quelque homme qu'il y ait ſur la Terre. Mille aſſurances de reſpect à vos Dames.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

Août 12. J'Ai erré durant plus d'un mois dans Buckinghamshire & dans Oxfordshire, de Campagne en Campagne, retournant toujours à celle de Mylord Cobham avec un nouveau degré de contentement. Je me ferois une eſpéce de ſcrupule de voir la Campagne de Mylady Scudamore, avant que Mylord B*. y ait mis la derniére main; & alors je m'attends à quelque choſe de ſemblable aux Eaux de Riskins réunies avec les Bois d'Oakley, ce qui (ſans flatterie) égaleroit ce qu'il y a de meilleur ſur la Terre. Car pour ce qui eſt des Jardins de Babylone bâtis en l'air, du Paradis de Cyrus, & des Sharawaggis de la Chine, j'avoue n'en avoir aucune idée, mais je ſuis perſua-

ſuadé que Mylord B*. a les plans du monde les plus exacts. Je me repréſente votre Sœur Marie aſſiſe, ou plutôt accoudée ſur le gazon, après avoir trop danſé & trop chanté, par complaiſance pour Sa Grandeur. Je connois ſi fort votre amour pour l'aiſe, que, ſans le ferment que met en vous Mylord B*, vous ſeriez en danger d'être trop repoſé pour pouvoir goûter les douceurs du repos, & trop indifférent ſur les objets de la Vie pour mériter le titre de Philoſophe. Une des maximes de ce Seigneur, eſt, *qu'une abſtinence totale de tout excès & de toute affaire, eſt auſſi peu philoſophie, qu'un entier aſſoupiſſement des ſens eſt repos.* Mais après tout, ſuivez votre naturel, &, quelque calme & contemplatif que vous puiſſiez être, je vous réponds que vous trouverez de quoi exercer ces talens, quand vous viendrez en ville cet Hiver. Pour échapper aux traits de la Folie, qui en décoche ici de tous côtés, il n'y auroit d'autre reſſource pour vous que d'être malade, & le reméde eſt pire que le mal. Je vous annonce tout ce qui peut vous arriver de plus fâcheux; car pour ce qui eſt du vice, vous n'avez rien à craindre de ſa part. La Folie d'ailleurs a ſes agrémens, & (dans

un certain ſens) eſt le ſel de la Terre: quelques grains mis ſur la langue ſont excellens, mais une bouchée entiére auroit un déteſtable goût.

En voilà aſſez ſur nos amuſemens de l'Hiver prochain. Je porte bien plus d'envie à votre condition à-préſent, que je ne le ſerai alors; car s'il y a ſur Terre une image du Paradis, elle ſe trouve dans la parfaite union qui régne parmi ceux qui compoſent votre Famille. Je voudrois que l'envie que je porte à votre état, fût bien connue de vous tous, cette connoiſſance marquant plus diſtinctement que ne peuvent faire tous les complimens de l'Univers, combien je vous approuve & vous eſtime. Mylord Digby a en moi un Serviteur qui lui eſt ſincérement dévoué, ou qui le ſeroit, s'ils s'offroit quelque occaſion de le lui prouver par des effets.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XVII.

NOus voici parvenus au tems de ſouhaiter l'heureuſe fin d'une année, & l'heureux commencement d'une autre : le double ſouhait qu'on peut vous faire à cet égard, eſt déja exaucé, en continuant ſimplement à mener la vie que vous avez menée juſqu'ici. Pour ce qui eſt des bonnes œuvres, ce ſont des choſes que je n'oſerois nommer, ni à ceux qui en font, ni à ceux qui n'en font pas ; les premiers ſont modeſtes : & les autres trop vains, pour ſouffrir qu'on faſſe mention de choſes qui ont paſſé de mode depuis longtems, ou qui ont trop un air de ſingularité, pour donner quelque réputation dans le Siécle où nous ſommes. Cependant il ſeroit à ſouhaiter qu'on jettât, de tems en tems, un coup d'œil ſur les bonnes œuvres, comme on fait ſur des habits qu'on portoit il y a cent ans. Qui ſait s'ils ne reviendront pas en mode ? Les vertugadins ne revivent ils pas dans les jupes de baleine, qui (telles que la charité) *couvrent une multitude de péchés ?* Déc. 28. 1724.

On m'a dit qu'à Coleshill quelques anciennes pratiques de Dévotion ſubſiſtent encore : que la Bénéficence Chrétienne , très - compatible avec les Pâtés de Noël , & dont il eſt fréquemment fait mention dans de vieux Sermonaires & dans des Almanacs , s'y perpétue : que nourir ceux qui ont faim , & donner l'aumône aux Pauvres , ſont des actions qu'on regarde comme eſſentielles à un ménage bien réglé. Le lieu où de ſi étranges coutumes s'obſervent , n'eſt pourtant qu'à quatre - vingts milles de Londres ; & ce qui achéve de rendre tout ceci incroyable , c'eſt que les habitans de ce lieu ſont auſſi ſatisfaits en priant Dieu , & en mangeant du bœuf rôti , que d'autres peuvent l'être en ſe plongeant dans la débauche. Ici en ville , les hommes , les femmes , & les enfans , ſont bien plus habiles que vous autres là - bas. La Charité commence non ſeulement par ceux de la maiſon , mais s'y termine auſſi. Au lieu des quatre Vertus Cardinales , nous avons quatre Vertus de Cour : la Ruſe nous tient lieu de Prudence , la Rapine de Juſtice , l'Ambition de Force , & la Luxure de Tempérance. Quelque idée que vous puiſ-

puiſſiez vous former dans ce ſéjour d'ignorance où vous vivez, & où vous n'êtes frappé que d'images de repos, de religion, & de gayeté, le cas eſt tel que je vous l'ai dit dans les endroits où l'on ſait ſon monde, & où l'on ne connoît point d'affaire plus importante, que d'acquérir du crédit & de la gloire.

Je voudrois que le Ciel ouvrît les yeux des hommes, & leur fît appercevoir quel de ces deux partis mérite la préférence. Si c'eſt nous qui devrions renoncer à l'eſprit de faction, au jeu, au ſot orgueil, &c. pour vivre comme vous; ou bien, ſi vous devriez laiſſer-là vos priéres, vos aumônes, vos lectures, & vos innocentes recréations, pour vivre comme nous? Plût à Dieu que ce ſujet fût auſſi clair aux yeux de tout le monde, qu'à ceux de votre, &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

MON CHER MONSIEUR,

Avril 21. 1726. MOn inclination me porte puiſſamment à vous écrire, quoiqu'il me ſoit impoſſible d'exprimer par ce moyen, auſſi peu que par mes paroles, combien je ſuis touché de votre (*a*) douleur, Mon amitié pour vous n'eſt pas moins tendre, que ſi je tenois à vous par les liens du ſang: & c'eſt cette extrême ſenſibilité même qui me met hors d'état de vous conſoler. Je ſuis frappé de la grandeur de la perte que je viens d'eſſuyer. Cette même vertu, qui eſt ſi propre à nous ſoutenir au milieu des plus fâcheux accidens de la vie, pourvu qu'elle ſoit préſente, ne ſert qu'à aggraver notre affliction, dès qu'elle diſparoît à notre vue, & qu'elle ceſſe d'être propoſée à notre imitation: car l'amitié & le commerce des Gens de bien ne nous rendent pas ſeulement plus heureux, mais auſſi meilleurs. Leur mort achéve l'ouvra-

(*a*) Mr. Digby mourut l'an 1726, & a été enterré dans l'Egliſe de Sherburne en Dorſeshire, où l'on voit une Epitaphe que Mr. Pope a compoſée à ſon honneur.

vrage de leur félicité avant celui de la nôtre ; apparemment parce que nous ne ſommes pas encore parvenus à ce degré de perfection, qui mérite une récompenſe immédiate. Votre cher Frére & mon cher Ami étoit certainement parvenu à ce degré, puiſque Dieu l'a retiré à lui. La Providence prête les hommes vertueux à un Monde qui en a tant beſoin, & ne les rappelle que quand ſon amour pour eux ne permet plus qu'il les laiſſe dans une vallée de larmes. Que mon ame ſoit avec les ames de ceux qui ont eu des intentions pures, & qui ont fait de bonnes actions! Si cette priére eſt exaucée, je ne doute pas que je ne me trouve un jour avec lui. Conſervons ſa mémoire de la maniére qui lui ſeroit la plus agréable, en imaginant ce que ſa conduite auroit été dans tous les événemens dont nous avons été les témoins aprés ſa mort, & en faiſant dans chaque cas ce que nous devons naturellement penſer qu'il auroit fait : nous l'aurons ainſi toujours devant les yeux; ſon image ſera gravée dans nos ames; &, ce qui vaut mieux encore, ſes mœurs auront une heureuſe & puiſſante influence ſur les nôtres. Quand nous le reverrons, nous lui reſſemblerons davantage, & n'aurons plus de ſeparation à redouter. Je n'a-

joûterai plus qu'un ſeul mot, qui concerne ce qui reſte de vous & de moi, puiſqu'une partie ſi précieuſe de nous-mêmes nous eſt enlevée : c'eſt de vous prier d'accepter comme un héritage qui vous revient, la place que votre Frére occupoit dans mon cœur, qui (tant qu'il l'a pu remplir d'eſpérances, de ſouhaits & de ſentimens d'affection) a été ſincérement à lui, & ſera (j'en atteſte la douleur même que ſa perte me cauſe) fidélement à vous, auſſi longtems que je chérirai ſa mémoire, c'eſt-à-dire, que je vivrai.

LET-

LETTRES

DU

DR. ATTERBURY,

EVEQUE DE ROCHESTER,

ET DE

MR. POPE

Depuis l'An 1716. *juſqu'à* 1723.

LETTRE I.

L'EVEQUE DE ROCHESTER

A MR. POPE.

JE vous renvoye votre (*a*) Préface, que j'ai lue & relue avec plaiſir. La modeſtie & le bon-ſens qui y régnent, ne peuvent que plaire à tous ceux qui la verront: & comme il ne s'y trouve rien d'offenſant, je ne vois pas pourquoi vous balanceriez un inſtant à la faire imprimer — pourvu néan- Déc. 1716.

(*a*) La Préface générale, qui ſe trouve à la tête des Poéſies de Mr. Pope, imprimée pour la prémiére fois en 1717, c'eſt-à-dire, un an après la date de cette Lettre.

néanmoins que vous n'y ayez rien avancé, dont vous puiſſiez courir risque de vous dédire dans la ſuite, ce dont vous êt s vous-même le meilleur & l'unique Juge. C'eſt-là ſincérement mon opinion, que je vous donne, parce que vous me la demandez; & que je ne donnerois pas, quoique demandée, à un homme pour qui je n'aurois pas l'eſtime que j'ai pour vous, étant parfaitement convaincu qu'il ne me convient nullement de me mêler de ces ſortes d'affaires. Mais je ne puis vous rien refuſer, ſurtout puiſque vous avez ſouvent eu la bonté d'écouter patiemment ce que j'ai dit contre la Rime, & en faveur des Vers non rimés. J'ai été peut-être en cela peu diſcret, mais ſûrement deſintéreſſé, étant également incapable de compoſer quelque choſe dans l'un & dans l'autre genre, & par conſéquent n'ayant été déterminé que par ce qui m'a paru le plus conforme à la Raiſon. Pardonnez-moi cette erreur, ſi c'en eſt une: erreur qui m'a tenu compagnie durant trente ans, & dont j'aurois par cela même beaucoup de peine à me ſéparer. Dans d'autres ſujets, qui ont rapport à la fineſſe & à l'élégance du ſtile, nous ferons rarement d'avis différent, ou ſi cela m'arrive, j'aurai la prudence de n'en rien dire. Je

ſuis

ſuis autant que dois l'être, c'eſt à-dire, autant qu'il eſt poſſible,

Votre, &c.

LETTRE II.

L'EVEQUE DE ROCHESTER A MR. POPE.

J'Eſpérois vous trouver l'autre ſoir chez Mylord Bathurſt, & y arrivai peu de minutes après que vous étiez parti. J'apportai avec moi *Gorboduc* (*a*), & comme le Dr. Arbuthnot me dit qu'il devoit vous voir, je remis le Livre entre ſes mains. Je penſe qu'avant de s'en aller il l'a donné à Mylord Bathurſt, ainſi c'eſt à ce dernier que vous pourrez le demander. Si donc Gorboduc ne vous parvient pas, ce ne ſera point ma faute, j'ai fait ce qui dépendoit de moi. Je ne ſuis point fâché que votre (*b*) *Alcandre*

Févr. 18. 1717.

(*a*) Tragédie, compoſée ſous le Régne d'EDOUARD VI. (& inconteſtablement de beaucoup la meilleure production de ce ſiécle) par Sackvil, dans la ſuite Comte de Dorſet, & Tréſorier de la Reine ELISABETH. Elle étoit devenue fort rare, mais a été réimprimée en dernier lieu par R. Dodsley en Pall-mall.

(*b*) Poëme héroïque compoſé il y a 15. ans.

dre ait été dévoré par les flammes; ſi j'avois ſu vos intentions, j'aurois intercédé pour la premiére page, que j'aurois miſe, avec votre permiſſion, parmi mes curioſités.

Soyez perſuadé que je vous verrai avec un extrême plaiſir à Bromley, & que vous ne pouvez rien me demander à quoi je ne diſe auſſitôt *oui*. Je vous ſouhaite de la ſanté & toute ſorte de bonheur : heureux ſi je pouvois contribuer à vous faire obtenir une portion conſidérable de l'un & de l'autre de ces biens! Je ſerai toute ma vie,

Votre, &c.

LETTRE III.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER A MR. POPE.

Bromley, Nov. 8. 1717.

JE n'ai rien à vous dire ſur le triſte ſujet dont les Papiers publics m'ont inſtruit, que ce que vous vous êtes déjà dit à vous-même. Quand vous aurez payé le tribut de tendreſſe que vous devez à la mémoire d'un Pére, je ne doute pas que vous ne vous occupiez entiérement des moyens de faire ſervir cet accident à votre propre bonheur

heur. Il ne tient à-préſent qu'à vous de ſuivre la maniére de penſer & de vivre qui vous plaît le plus Permettez-moi, en cas que vous ne trouviez pas que je me preſſe un peu trop, de vous féliciter à cette occaſion, & de vous aſſurer qu'il n'y a homme au monde qui vous ſouhaite plus de bien, ou qui ſeroit plus charmé de contribuer à votre ſatisfaction.

Je vous renvoye votre *Milton*, que j'ai, après l'avoir collationé avec ſoin, trouvé revu & augmenté en divers endroits, comme le titre de ma troiſiéme édition prétend qu'il l'eſt. La premiére fois que je vous verrai, je vous montrerai les différens paſſages altérés & ajoûtés par l'Auteur, outre ceux dont vous me faites mention.

Je vous proteſte que la derniére lecture que je viens de faire du *Paradis Perdu* a excité en moi un tel degré, je ne dis pas de plaiſir, mais d'admiration & d'étonnement, que la ſublimité d'Homére & la majeſté de Virgile ne m'inſpirent plus le reſpect qu'ils ont fait juſqu'ici. Je vous défie, avec toute votre partialité, de me montrer dans le premier de ces Auteurs quelque choſe de comparable à l'Allégorie du Péché & de la Mort, ſoit pour la grandeur & la juſteſſe de l'invention, ſoit pour la vivacité & la beauté des traits.

Ce

Ce que j'ai pris pour une ſaillie de Barrow, commence à me paroître une vérité ſérieuſe, que j'entreprends de défendre envers & contre tous,

Hæc quicunque legit, tantum ceciniſſe putabit
Mæonidem ranas, Virgilium culices.

Mais je vous en dirai davantage ſur cet article, lorſque nous nous reverrons. Quand je quittai la ville, le Dr. de Binckingham continuoit à être ſi mal, qu'il y auroit eu de l'indiſcrétion à vouloir lui parler de quelque affaire; ayez la bonté, je vous prie, de me faire ſavoir comment il ſe porte. J'aurai par-là de vos nouvelles en même tems, ce qui ſera une double ſatisfaction pour votre, &c.

LETTRE IV.

MYLORD,

Nov. 20. 717. JE vous ſuis infiniment obligé de la part que vous prenez à la perte que j'ai faite de mon Pére, & du déſir que vous exprimez que je tourne cet accident à mon avantage. Je ſais que l'amitié de Votre Grandeur envers moi eſt ſi étendue, que le vœu qu'elle a bien voulu faire, ne ſe rapporte pas uniquement à mon bonheur temporel. Je

vais

vais donc par reconnoiſſance lui ouvrir mon cœur. J'ai perdu, il eſt vrai, un Pére, & je ne puis être dédommagé de cette perte par rien d'équivalent ſur la Terre. Mais il n'étoit pas le ſeul lien qui m'attachoit au Monde. Graces à Dieu il m'en reſte encore un autre (& puiſſe-t-il me reſter longtems) du même genre : *Genetrix eſt mihi* — & permettez-moi de dire avec Euryalus,

Nequeam lachrymas perferre parentis.

Un Caſuiſte rigide appelleroit cela un lien de chair, mais ſûrement c'en eſt un très-vertueux ; au-moins je ſuis beaucoup plus certain que c'eſt un devoir de la Nature d'avoir le ſoin le plus tendre d'une Mére, que je ne le ſuis de la vérité de quelque point de Spéculation que ce puiſſe être.

Ignaram hujus quodcunque pericli.
Hanc ego, nunc, linquam ?

Si j'allois la quitter (dans le ſens du ſouhait que vous formez pour moi) cette ſéparation ſeroit plus douloureuſe pour elle qu'aucune autre ; & pour ce qui me regarde, je ne ſais pas plus que le pauvre Euryalus, quel ſeroit le ſuccès d'une pareille avanture (car c'en eſt une, & nullement petite, quoi qu'en puiſſe dire la Théologie la plus poſi-

poſitive). Il n'y a que Dieu qui ſache ſi le changement tourneroit à mon avantage ſpirituel: ce que je ſais, c'eſt que j'ai des intentions auſſi droites dans la Religion que je profeſſe actuellement, qu'il m'eſt poſſible d'en avoir dans quelque autre que ce ſoit. Un homme qui penſe de cette façon, peut-il juſtifier un changement, même dans la ſuppoſition qu'il tient les deux Religions pour également bonnes? Il ſeroit peut-être aſſez facile à un tel homme de ſe *joindre* à un Corps de Chrétiens, mais il me ſemble qu'il y auroit pour lui plus de difficulté à renoncer à l'autre

Votre Grandeur m'a conſeillé autrefois de lire les meilleurs Livres de Controverſe ſur les Articlrs qui ſéparent les deux Egliſes. Vous dirai-je un ſecret? J'ai fait la choſe à l'âge de quatorze ans (car j'aimois la lecture, & mon Pére n'avoit pas d'autres Livres). Je parcourus donc tous les Ecrits, faits de part & d'autre ſous le Régne de JAQUES II. Je m'échauffai la tête, & le réſultat fut que je me trouvai Catholique & Proteſtant, tour à tour, ſuivant le Livre que je venois de lire (*a*). Je crains que tous les

(*a*) C'eſt ici un admirable portrait de ces Lecteurs, qui entrent dans le labyrinthe des contro-

ver-

les Chercheurs ne ſoient dans le même cas ; & quand ils s'arrêtent, ils ſont moins convertis que confondus. Vous voyez le peu de gloire qu'il y auroit à gagner par ma converſion. Et après tout, je m'imagine que Votre Grandeur & moi ſommes tous deux de la même Religion, pourvu que nous nous entendions bien, & que tous les Chrétiens raiſonnables appartiendroient à notre claſſe, pourvu qu'ils ſe parlaſſent à cœur ouvert chaque jour, & qu'ils n'euſſent rien à faire enſemble qu'à ſervir Dieu, & à vivre en paix avec leurs Prochains.

Pour ce qui eſt du côté *temporel* de la queſtion, je n'ai rien à dire; car il n'y a point de doute, que la voye que vous m'invitez à ſuivre, ne méne aux Richeſſes & aux Honneurs Mais quand je pourrois me mettre dans l'eſprit (ce que vous me paroiſſez avoir la politeſſe de croire) que j'ai quelques talens pour la vie active, je manque de ſanté ; & il n'eſt pas moins vrai d'un autre côté, qne j'ai encore moins d'inclination pour cela (s'il eſt poſſible) que d'habileté. La contemplation a tourné pour moi en habitude; j'ai commen-

verſes de Religion, ſans poſſéder les vrais *principes*, qui ſont l'unique fil qu'ils doivent ſuivre pour en ſortir.

mencé ma vie par où la plupart des autres finiſſent la leur, c'eſt-à-dire, par du dégout pour ce que tout le monde appelle Ambition. Je ne ſais pas bien pourquoi on l'appelle ainſi; car il m'a toujours paru que c'étoit plutôt *s'arrêter* que *monter*. Voici en peu de mots mes ſentimens, tant en fait de Politique que de Religion. En Politique je ne ſonge qu'a mener une vie tranquille ſous le Gouvernement auquel je me trouve ſoumis; & rélativement à la Religion, je m'étudie à conſerver la paix de ma conſcience dans l'Egliſe à laquelle j'appartieus. J'eſpére que toutes les Egliſes & tous les Gouvernemens ſont de Dieu, dès que l'adminiſtration en eſt bonne; & là où elle ne l'eſt point, je laiſſe à la bonté de Dieu le ſoin d'y apporter les changemens néceſſaires. Que s'il juge à propos de faire de pareils changemens, il y employera ſûrement des inſtrumens plus puiſſans que je ne ſuis. On me feroit tort de me croire Catholique: car je blâme hautement les uſurpations temporelles de l'autorité des Papes, & déteſte l'injuſte pouvoir qu'ils s'arrogent ſur les Princes & ſur leurs Etats. Je ſuis Catholique dans le ſens précis du mot Si j'étois né ſous le Gouvernement d'un Monarque abſolu, je ne me révolterois point con-

contre ſon pouvoir ; mais, graces à Dieu, je ne me ſuis pas trouvé dans cette dure néceſſité. Je ſuis pénétré du ſentiment de l'excellence de la Conſtitution du Gouvernement Britannique. En un mot, les choſes que j'ai toujours ſouhaité de voir, ne ſont pas un Catholique-Romain ou un Catholique François, ou un Catholique Eſpagnol, mais un vrai Catholique : & pas un Roi de Whigs, ou un Roi de Torys, mais un Roi d'Angleterre. Dieu veuille que ce dernier titre convienne au Monarque qui occupe actuellement le Trône, & à tous ſes Succeſſeurs : vous voyez, Mylord, que je finis comme un Prédicateur : c'eſt un *ſermo ad Clerum*, pas *ad Populum*. J'ai l'honneur d'être, &c,

LETTRE V.

J'Eſpére que vous avez déjà reçu depuis quelque tems le ſouphre, & les deux volumes de Mr. Gay, comme des marques (très-légéres à-la-vérité) que je m'intéreſſe à votre ſanté & à vos plaiſirs. Je ne dirai rien de ce que je vous envoye à-préſent pour vous amuſer, pour ne prévenir en rien le jugement que vous m'avez promis d'en por- Sept. 23. 1720.

là décida que *la moitié* étoit *plus que le tout.*

Le ſort de ces victimes d'une folle avidité ne vous rappelle-t il pas deux paſſages, l'un du Livre de Job, & l'autre du Pſalmiſte ?

Ils ſortiront de la VILLE *en ſe lamentant, & on les ſifflera de leur* PLACE.

Ils ont acheve de ſonger leur ſonge, & s'éveillant ils n'ont rien trouvé dans leurs mains.

L'univerſelle pauvreté, qui eſt la conſéquence de l'avarice univerſelle, & qui ſe fera le plus ſentir à la partie la plus innocente & la plus induſtrieuſe du Genre Humain, eſt quelque choſe de déplorable. Le Déluge univerſel de la *Mer du Sud* (bien différent en cela de l'ancien Déluge) a tout noyé; excepté un petit nombre d'hommes *injuſtes.* Ce n'eſt une eſpéce de conſolation, que je ne ſois pas un d'eux, quand j'aurois dû ſurvivre à la deſtruction générale, & éblouir tous mes pauvres concitoyens de l'éclat de mes richeſſes. Je ſuis charmé d'une penſée du Dr. Arbuthnot, qui a dit, *Que le* Gouvernement *& la* Compagnie du Sud *ont ſimplement ſerré l'argent du Peuple devenu Lunatique, (* ce qui eſt très-juſte *) & ſont dans l'intention de lui en reſtituer une partie, à meſure qu'il commencera à ſe rapprocher du bon-ſens.*

La derniére partie de votre Lettre ma fait tant d'honneur, & me marque tant d'amitié, qu'elle a excité en moi des ſentimens de fierté & de joye, quoique beaucoup plus de ces derniers que des premiers. Car je ſais certainement, & je ſens dans le fond de mon cœur qui vous reſpecte véritablement, que vous pourriez être un peu trop prévenu en ma faveur : mais je ne trouve rien qui puiſſe me faire révoquer votre amitié en doute. En un mot, la meilleure raiſon que je ſache rendre de ma joye, eſt que vous continuez à m'aimer. Si par hazard j'allois m'enorgueillir d'une diſtinction ſi flatteuſe, je vous prierois vous-même de vou oir me guérir; car je vous reconnois pour un Médecin capable non ſeulement de *raccommoder*, mais auſſi d'*ameliorer*. Je ſuis avec la plus ſincére eſtime, & la plus parfaite reconnoiſſance

Votre, &c.

LET-

LETTRE VI.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER.

CE n'eſt que Lundi au ſoir que j'ai reçu les *Contes Arabes*, & les volumes de Mr. Gay, avec votre Lettre, dont je vous ſuis très-obligé. Je ſuis revenu Samedi paſſé de Weſtminſter, & ai eu depuis ce tems-là une attaque de goutte aux mains & aux pieds, deſorte qu'il ne m'a pas été poſſible de vous écrire. C'eſt ici la premiére Lettre que ma main s'eſt trouvée tellement quellement en état de tracer: auſſi ſera-t-elle tracée *vacillantibus literis*, comme Cicéron dit de quelqu'un qui venoit de relever de maladie. Ce que je vous ai dit au ſujet du Monument, étoit deſtiné ſimplement à vous réveiller, & point à vous donner quelque allarme. Je m'expliquerai plus clairement ſur cet article, la premiére fois que j'aurai le plaiſir de vous voir. Je compte que vous ſerez au Doyenné vers la fin d'Octobre, qui eſt le tems où j'ai deſſein de m'y rendre pour y paſſer l'Hiver. Que penſez vous de cette Inſcription Latine, qui dit en peu de mots tout ce qu'on peut dire

de Dryden, & cependant pas plus qu'il ne mérite ?

JOHANNI DRIDENO,
Cui Poëſis Anglicana
Vim ſuam ac Veneres debet;
Et ſi qua impoſterum augebitur laude,
Eſt adhuc debitura:
Honoris ergo P. &c.

Pour vous montrer que je n'ai pas moins de zéle que vous en cette occaſion, je vous envoye auſſi quelques Vers Anglois. Si vous perſiſtez dans le deſſein de ne mettre que le nom de Dryden au bas de ſon Buſte —— ces vers ne pourroient-ils pas être gravés immédiatement au-deſſus de ſon nom ?

Sheffield a érigé ce Monument du aux cendres de Dryden: il a fixé ici ſon Nom, & là ſon Buſte couronné de lauriers. Tout ce que la Muſe pourroit exprimer de plus dans le marbre, eſt ſu deja; la louange ne ſerviroit qu'à le rendre moins grand à nos yeux.

Ou bien ——

Il n'en faut pas davantage; là où régue un merite reconnu, la louange & le blâme ſont également inutiles.

Regardez ceci comme une preuve, ſinon de mes talens en Poéſie, du moins de mon zéle pour la mémoire d'un grand Poéte. Liſez ces vers une fois,

fois, & puis je vous pardonne de n'y plus ſonger durant tout le reſte de votre vie.

Venons à préſent à vos *Contes Arabes*. Ayant été preſque toujours malade depuis que je les ai reçus, j'en ai lu autant que j'en lirai de ma vie. J'avoue que je ne les goûte pas: ils me paroiſſent ſi étranges, &, quoiqu'il-ſoit juſte d'avoir égard aux mœurs de l'Orient, ſi abſurdes (au-moins pour mon intelligence ſeptentrionale) que je n'ai pas même la patience néceſſaire pour les parcourir. Je les compare à ces Peintures grotesques qu'on voit ſur quelques Ecrans des Indes, & dont le premier éclat plaît & ſurprend d'abord; mais dès qu'on les conſidére de près & attentivement, on les trouve ſi extravagans & ſi monſtrueux, qu'on ne tarde guéres à tourner les yeux d'un autre côté.

Ces Contes peuvent offrir à l'ame quelques nouvelles images, mais il me ſemble qu'on en paye trop cher l'acquiſition: car lire d'un bout à l'autre ces deux volumes, les goûtant auſſi peu que je fais, ſeroit une terrible pénitence; & il y auroit du danger, d'un autre côté, à les lire avec plaiſir. Je ne croirai jamais qu'ils vous ont plû, à moins que vous ne produiſiez vous-même quelque choſe de plus mauvais,

ce qui ſûrement n'arrivera jamais. Je ne connois nullement *Petit de la Croix*, Auteur *(a)* prétendu de ces Contes; mais ayant remarqué qu'ils ſont remplis de deſcriptions d'habits, d'ameublemens, &c. je ne ſaurois m'empêcher de les regarder comme la production de l'imagination de quelque Femme; & ce me ſeroit un vrai ſupplice d'être obligé de les lire tous avec attention.

Je ſuis fâché d'avoir été ſi bon Prophéte par rapport à la *Compagnie du Sud*, mais uniquement pour autant que la choſe vous concerne, car en général j'ai toujours été, & ſuis encore d'opinion, que ſi ce Syſtême avoit jetté

(a) Non pas le *prétendu Auteur*, mais le Traducteur réel d'un Manuſcrit Arabe, qui eſt dans la Bibliothéque du Roi de France. Ce qui a été traduit en dix petits volumes, n'eſt à peu près que la dixiéme partie de l'Original. Les Peuples de l'Orient ont toujours aimé ce genre de compoſition, qui renferme une excellente Morale; non pas dans une hiſtoire tracée d'après la vie & les mœurs des Hommes, mais d'après ce que les Superſtitions Orientales offroient comme telles aux yeux de la multitude: auſſi ont-ils eu de tout tems un génie particulier pour cela. Mais la politique de quelques-uns des derniers Monarques Orientaux a fait un tort extrême à ces ſortes de Productions, en y encourageant indifféremment tout le monde. Leur but en cela étoit d'amuſer leurs Sujets, & de les empêcher de s'informer des Affaires d'Etat. Ce Recueil eſt un mêlange ſi étonnant d'extravagance & de bonſens, qu'on ſeroit tenté de croire que celui qui

a

jetté de profondes racines, & fût parvenu à un état floriſſant, il auroit détruit notre Conſtitution Trois ou quatre cens millions étoient un poids ſi prodigieux, qu'il auroit fait pancher le baſſin où il ſe ſeroit trouvé, ſans que l'autre baſſin de la Balance pût jamais revenir au point de l'équilibre. — Mais il faut parler avec reſpect des Morts, c'eſt pourquoi nous pouvons appliquer à la *Compagnie du Sud* ce que Mr. Dryden a dit quelque part, *paix ſoit à ſes manes.*

Qu'il me ſoit permis d'ajoûter une réflexion, pour vous conſoler dans votre malheur. Si vous aviez gagné de grandes ſommes, conſidérez que votre

a recueilli le tout, a pris indifféremment tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main. La liaiſon qu'il a inventée pour les joindre enſemble, l'a fait tomber quelquefois dans de telles abſurdités, qu'il n'eſt plus poſſible après cela qu'on ſoit ſurpris de rien. On ſuppoſe que les Contes ſe font à un des Rois de Pérſe de l'ancienne Race avant Mahomet, & cependant la Scéne de quelques-uns d'eux eſt dans la Cour de *Harown Alraſchid* le XXVI. Caliphe, & le V. de la Race des *Abbaſſides.* Ces Contes-là ſont les meilleurs de tous, & cela eſt très-naturel, ce Monarque ayant été très-magnifique, & grand Protecteur des Belles-Lettres; deſorte que des gens de génie devoient en quelque façon cet honneur à ſa mémoire. Mais l'Evéque parle de *Petit de la Croix.* Mr. Galland a traduit les *Contes Arabes.* Le nom de l'autre ſe trouve à la tête du Recueil intitulé *Contes Perſans*, dont je n'ai rien à dire.

votre ſuperflu auroit été la ruine de pluſieurs familles, qui manquent actuellement du néceſſaire : penſée bien propre à faire regarder d'un œil d'indignation des richeſſes acquiſes par de pareils moyens, pour peu qu'on ait d'humanité. Adieu, je ſuis, & ſerai toujours

Votre, &c.

LETTRE VII.
DE L'EVEQUE DE ROCHESTER.

Mars. 1721. LE retour de votre ſanté me fait autant de plaiſir qu'à vous-même ; car outre la part que je prends à tout ce qui peut vous arriver d'heureux, je ſuis charmé de l'idée, qu'ayant perdu votre ſanté ailleurs, vous l'ayez recouvrée ici. Puiſſe cette maiſon ne vous jamais traiter plus mal, ni vous n'avoir jamais moins raiſon de l'aimer ;

Je vous remercie de l'envoi de vos (*a*) vers, dont je vous dirai avec plus de franchiſe peut-être que de jugement ; que j'en approuverois quelques-uns s'ils étoient d'un autre que de vous ; mais

(*a*) Epitaphe de Mr. Harcourt.

(*b*) De Huët, Evêque d'Auranches. Le Manuſcrit en queſtion fut trouvé après ſa mort. Cet Ecri-

mais que comme vous en êtes l'Auteur, j'en approuve à peine un ſeul. Non que les quatre premiers vers ne ſoient bons, & ne donnaſſent, s'ils étoient ſuivis de quatre autres auſſi bons, de la réputation à un Ecrivain moins fameux que vous, mais on s'attend de votre part à quelque choſe de plus parfait, & qu'on doive admirer davantage à proportion qu'on le lit plus ſouvent. Quand vous ne faites que ſurpaſſer ſimplement d'autres Auteurs, vous reſtez beaucoup au deſſous de vous-même. Votre malheur eſt d'écrire ſans antagoniſte, & d'être tenté par-là de vous négliger plus que vous ne feriez ſans cela.

Je n'ai pu m'empêcher de vous dire un peu au long mon avis ſur votre Epitaphe, quoique j'aye une choſe importante à propoſer aujourd'hui dans la *Chambre Haute*, ce qui m'oblige à quelque recueillement. Mon papier eſt auſſi mauvais que le vôtre, mais je n'en ai pas d'autre à la main. Je vous ſouhaite de bon cœur une longue continuation de ſanté, & ſuis, &c.

J'ai envoyé au Dr. Arbuthnot (*b*) le Manuſcrit Latin que je ne pouvois

Ecrivain étoit un médiocre raiſonneur. Il avoit compoſé un vaſte recueil de conjectures extravagantes, qu'il appella une *Démonſtration*. Il y a dans cet

trouver quand vous m'avez quitté; & ſuis ſi piqué contre l'Auteur, tant à cauſe de ſon deſſein, que de la maniére dont il l'a exécuté, que j'aurois peine à le dire. Le principal Acteur de cette Farce Philoſophique eſt un *Gallo-Ligur*, comme il l'appelle —. J'ignore ce que ce mot ſignifie en Anglois ou en François — mais tout ce qu'il avance eſt ſi futile & ſi ridiculement ſophiſtique, que je ne ſaurois m'empêcher de lui appliquer ce paſſage de Virgile.

Vane Ligur, fruſtraque animis elate ſuperbis
Nequicquum patrias tentaſti lubricus artes —

Pour vous dire la vérité, je hais un Livre écrit gravement, & dans toutes les formes de l'Art d'argumenter, qui cependant ne prouve & ne dit rien. Quel but odieux, que celui de vouloir exciter en nous des ſentimens de défiance par rapport à nos propres facultés, & de nous faire douter ſi les marques du Vrai & du Faux peuvent être diſcernées dans quelque cas que ce ſoit! Si ce point merveilleux pouvoit être demontré (ce qui eſt une contradiction dans les termes) nous ſerions dans

cet Ouvrage beaucoup de lecture, que ſes Amis ont bien voulu appeller ſavoir. Sa *Demonſtration Evangelique* (qui au-reſte eſt en beau Latin) n'ayant pas

dans la ſituation du monde la plus triſte; & je ſerois bien aiſe de troquer, dés demain, ma raiſon pour l'inſtinct d'un Chien.

LETTRE VIII.

LE CHANCELIER HARCOURT:

A MR. POPE.

JE me ſoupçonne moi-même de commettre une ſorte d'injuſtice en vous priant de revoir encore une fois l'incluſe. C'eſt votre amitié qui m'enhardit à être importun. Je vous avoue que ma tendreſſe me rend exceſſivement délicat ſur tout ce qui concerne un ſi triſte ſujet. Il y a eu auſſi pluſieurs changemens de faits, à différentes repriſes, à l'Epitaphe Latine, avant que je l'aye approuvée. Déc. 6. 1728.

Dès qu'une fois votre Epitaphe ſera gravée ſur le marbre, il faudra qu'elle reſte telle qu'elle eſt. Comme ce ſera un Monument éternel de votre amitié, vous n'épargnerez ſûrement aucune peine pour le rendre digne de vous

pas réuſſi, il compoſa un *Traité de la Foibleſſe de l'Entendement Humain*: pauvre ſyſtême de Scepticiſme, & proprement un extrait de *Sextus Empiricus*.

En général la Piéce n'offre pas à l'eſprit un ſens aſſez clair pour une Epitaphe, dont la nature veut qu'elle ſoit entendue dans le tems même qu'on la lit. Je vous aurai une obligation particuliére des ſoins que vous voudrez bien prendre, à vos heures de loiſir, pour rendre la Piéce auſſi bonne qu'il vous ſera poſſible. N'aurai-je pas le plaiſir de vous voir quelque matin de la ſemaine prochaine?

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER

A MR. POPE.

Sept. 27. 1721. ME voici confiné dans ma chambre à coucher, où je m'amuſe à écrire, me faiſant rarement tranſporter dans ma ſale à manger, à-moins qu'il n'y ait du monde que je ne ſaurois me diſpenſer de voir, ce qui arrive aſſez rarement à-préſent, dont je ne ſuis rien moins que fâché. Telle eſt ma ſituation durant les beaux jours de l'an-

(a) Cette Piéce eſt une Epitaphe ſatyrique.
(b) Le ſens de cette Epitaphe eſt.: *Il m'eſt donné*

l'année : à quoi dois-je m'attendre, quand

INVERSUM CONTRISTAT AQUARIUS ANNUM?

„ *Si ces choſes ſe font au bois verd, que* „ *ſera-t-il fait au bois ſec?* Ne trouvez pas mauvais que j'employe en cette occaſion ce paſſage de l'Ecriture: c'eſt dans un ſens très-ſerieux que j'en fais l'application. Le coup-d'œil que je jette de loin ſur le Doyenné où je dois paſſer l'Hiver, ſeroit bien triſte, s'il n'étoit pas égayé par l'eſpérance de vous voir plus ſouvent, quoique je craigne bien que vous ne trouviez pas grand plaiſir à m'y voir. En voilà aſſez ſur le mauvais état de ma ſanté, dont j'aurois moins parlé, ſi votre obligeante Lettre n'étoit pas remplie de témoignages de l'intérêt que vous y prenez.

Je n'ai pas eu la force d'accompagner Mr. Prior juſqu'à ſon tombeau, ſans quoi je l'aurois fait, pour montrer à ſes Amis que j'ai oublié & pardonné ce qu'il a écrit contre moi (*a*)

Il a été enterré, comme il le ſouhaitoit, aux pieds de Spencer, & j'aurai ſoin de tenir la parole que je lui ai donnée, particuliérement par rapport à (*b*) l'Epitaphe qu'il avoit com-

né de mourir, à toi il eſt donné de vivre. Hélas! un inſtant va rendre ton ſort pareil au mien. Admire l'impartialité des arrêts du Sort.

poſée pour lui-même. Dans le tems que nous étions encore en bons termes, je lui promis que cette Epitaphe ne paroîtroit pas ſur ſon tombeau auſſi longtems que je ſerois Doyen de Weſtminſter.

Je ſuis charmé que vous jouïſſez de tant de plaiſir, & (ce qui eſt une condition néceſſaire pour cela) de tant de ſanté chez Mylord Bathurſt. Puiſſiez-vous conſerver ces deux avantages juſqu'à ce que je vous voye! Puiſſe Mylord avoir autant de ſatisfaction en batiſſant la Maiſon dans le Bois, & en l'habitant quand elle ſera bâtie, que vous en avez eue en la deſſinant! Je ne ſaurois faire en ſa faveur de vœu qui comprenne plus de bonheur, & cependant je ſuis ſûr que je lui en ſouhaite autant qu'il s'en ſouhaite à lui-même.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE X.

DU MEME.

QUoique j'écrive celle-ci le Dimanche au ſoir, pour vous marquer que j'ai reçu votre Lettre ce matin, je prévois néanmoins qu'elle ne vous parviendra pas avant Mécredi matin. Et avant que le Soleil ſe couche ce jour-là, j'eſpére de gagner mon Quartier d'hiver au Doyenné. J'eſpére, dis-je. Ce mot ſemble renfermer quelque déſir, & Dieu ſait qu'il n'en eſt rien. Car je ne m'éloigne jamais de cet endroit ſans régret, quoique j'y aye preſque toujours ma propre compagnie, que Cowley appelle la plus mauvaiſe compagnie du monde. Ce qui eſt bien pis encore, j'y vois quelques-uns des *Arrii* ou *Seboſi* de mon voiſinage: caractéres que Cicéron dépeint ſi bien dans une de ſes Epitres, & dont il blâme l'impertinente civilité, qui troubloit toute la douceur qu'il comptoit de goûter dans ſa retraite. Puiſque j'ai nommé ces Meſſieurs, & que le Livre eſt à portée, j'en marquerai cette Epitre, qui doit être charmante ſi ma mémoire ne m'abuſe.

Bromley, Octob. 15. 1721.

Je

Je ſuis ſurpris que Mylord Bathurſt & vous, vous ſoyez ſéparés ſitôt Je ſais qu'il a été malade de chagrin à l'occaſion de certaines choſes qui ſe ſont paſſées en dernier lieu. Mais cette maladie ne durera que juſqu'au commencement de Novembre : quelques Lettres de ſes Amis de Londres, & une indigeſtion de ſolitude, lui rendront la ſanté vers ce tems là. Je vous déclare que je pourrois paſſer ici tout l'Hyver, content de n'apprendre d'autres nouvelles que celles du Journal de Londres, ou de quelque autre Feuille volante de même alloi, ſi le devoir de ma Charge n'exigeoit pas abſolument ma préſence à Weſtminster, où j'eſpére que le Prophéte voudra de tems en tems ſe ſouvenir qu'il a un lit & un chandelier. En un mot je déſire fort de vous voir, & compte que vous viendrez en ville, ſinon un jour, du-moins une heure avant le tems que vous aviez fixé, afin de me donner plutôt cette ſatisfaction. Je ſuis à-préſent, graces à Dieu, auſſibien que j'aye été en ma vie, excepté que j'ai de la peine à marcher ſans bequilles. Et je voudrois volontiers faire un accord avec la goûte, qu'elle ne me traitât, ni mieux, ni plus mal qu'elle ne fait actuellement: mais c'eſt-là un vain eſpoir, & j'attends une nou-

nouvelle attaque avant Noël. Que je vous voye donc tandis que je ſuis en état de vous goûter, avant que les jours (& les nuits) viennent, dont je dirai (bien malgré moi) je n'y prends point de plaiſir.

Je vous apporterai votre petit Volume de Paſtorales, pour que vous ne perdiez pas l'envie de me prêter des Livres, en me voyant ſi ponctuel à vous les rendre. Shakeſpéar lui tiendra compagnie, & ſera remis entre vos mains auſſi net qu'il en eſt ſorti, quoique vous ayez fait par ci par-là quelques changemens au texte: j'ai eu plus de reſpect pour l'Auteur & pour l'Imprimeur, & ai laiſſé le tout comme je l'ai trouvé. Cependant je vous remercie du plaiſir que vous m'avez donné, en me procurant l'occaſion de le lire encore une fois avant ma mort.

Je m'imagine que ce ſera la derniére lecture que j'en ferai, ayant bien d'autres occupations, dont aucune cependant ne me fera manquer aux devoirs de cette amitié avec laquelle je veux être juſqu'à la fin de ma vie, &c.

PS. J'ai recu hier les œuvres d'Addiſon, & il me paroît tout-à-fait étrange que le Livre ſoit dédié par un (a) Mort

(a) Mr. Addiſon.

Mort à un (*a* Mort; & pareillement, que le nouveau (*b*) Protecteur auquel Tickell a dédié ſes Vers, ſoit mort auſſi avant qu'ils ayent été publiés. Si j'avois été à la place de l'Editeur, j'aurois craint pour moi, dans l'idée que tous ceux qui auroient quelque part à cet Ouvrage, devoient mourir avant qu'il parût. Vous voyez que quand je m'entretiens avec vous, je ne finis qu'au bas de la derniére page, lorſqu'il ne s'y trouve plus que la place qu'il faut pour écrire Adieu.

LETTRE XI.

MYLORD,

Févr. 8. 1721-22. IL y a ſi longtems que je n'ai eu le plaiſir de paſſer une heure avec Votre Grandeur, que je commencerois à me regarder comme n'étant plus *Amicus omnium horarum*, ſi je n'étois convaincu que vous penſez très-ſouvent à moi. J'ai paſſé ce jour même, idéalement, pluſieurs heures avec vous dans mon Jardin à Twitnam, où je ſouhaite & eſpére de vous voir un jour d'une façon plus réelle. Quand je me rendis derniérement en ville, comptant d'aller

(*a*) Mr. Craggs.
(*b*) Mylord Warwick.

ler au Doyenné, j'appris que Votre Grandeur étoit partie la veille pour Bromley, & qu'elle eſt reſtée juiqu'après mon retour ici. Je vous ſouhaite ſincerement tout ce que vous pouvez vous ſouhaiter à vous-même, ou à vos Amis, & à votre famille. Ce me ſeroit le plus grand des plaiſirs; ſi je me trouvois à portée de vous dire ceci de bouche, & de goûter les agrémens de votre converſation, qui me charment plus que je ne puis dire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

DE EVEQUE DE ROCHESTER.

PErmettez-moi, mon cher Monſieur, de troubler votre tranquillité, pour vous demander une copie exacte de ces vers ſur Mr. Addiſon (*a*): marquez-moi auſſi ce que je dois faire quand on m'en demandera quelque copie, & comptez que vous ſerez obéi exactement; car j'ai eſſuyé de nouvelles ſollicitations de la part d'un autre Seigneur, auquel j'ai fait

Fevr. 26. 172.-22.

(*a*) Une copie imparfaite de ces Vers a été répandue dans le Monde, au grand étonnement de l'Auteur, qui n'a jamais voulu en donner une plus exacte.

fait la même réponſe qu'auparavant. Jamais petite Piéce de votre compoſition n'a été recherchée avec tant d'ardeur : elle a plû, ſans exception, à tous ceux qui l'on entendu lire. Puiſque vous connoiſſez à-préſent votre fort, j'eſpére que vous ne refuſerez pas de faire valoir votre talent. Pour ce qui me regarde, je ſerois bien aiſe de vous voir finir quelque choſe en ce genre. Je vous en ai dit mon avis juſqu'à deux fois, & je vous le donne préſentement par écrit, afin de vous prouver que je penſe la choſe de ſens raſſis. J'ignore quelle impreſſion ceci fera ſur vous, mais j'aime à profiter de l'occaſion de marquer l'intérêt que mon amitié prend à votre reputation. Puiſſe cette réputation augmenter de jour en jour, & embraſſer tous les genres d'Ecrits auxquels vous voudrez employer votre plume ! Ce n'eſt pas que je ne ſois un peu intéreſſé à la choſe, puiſqu'on ſaura que j'ai eu des liaiſons avec un homme capable d'exceller de tant de maniéres différentes; qui a fait tant d'honneur à ſa Patrie & à ſa Langue ; & qui cependant a bien voulu lire quelquefois ce qui avoit été écrit par ſon très-humble Serviteur.

LET-

LETTER. XIII.

JAi été fruſtré dans mon attente (beaucoup plus que ceux qui ſe ſervent quelquefois de cette phraſe) en ne vous trouvant point au Doyenné, où j'ai paſſé ſeul deux nuits. Je prends véritablement part aux ſoins continuels que vous êtes obligé de vous donner, & ſouhaite que tout vous réuſſiſſe dans votre famille, & dans celle que je regarde comme vous appartenant auſſi, je veux dire le Monde entier : car vous m'avez toujours paru un des vrais Amis du Genre Humain, & ſon Protecteur autant que la choſe a été en votre pouvoir. Quoique vous ne ſoyez y plus obligé à-préſent de vous donner journellement tant de mouvemens pour les intérêts du Public, vous ne reſtez point dans l'inaction pour cela : c'eſt ainſi que le Soleil en Hiver, daus le tems qu'il ſemble ſe retirer du Monde, réſerve une féconde chaleur pour une meilleure ſaiſon. Ame qui vive ne vous ſouhaite plus de repos, plus de tranquillité que moi, qui ſais que vous en connoiſſez parfaitement le prix : mais je ne vous ſouhaite point pour

Mars. 14. 1721 - 22.

cela

cela un ſeul degré moins d'activité pour contribuer à l'avancement du Bien public.

Je vous prie d'avoir la bonté (& c'eſt principalement dans cette vue que je prends la liberté de vous écrire) de me faire ſavoir d'abord votre arrivée à Londres, pour que je vienne vous y rendre une viſiite de quelques jours ; car juſqu'ici je n'ai fait que loger chez vous. J'ai n'ai à préſent aucune choſe temporelle qui m'appelle en ville (article trés-ſatisfaiſant pour moi) mais la meilleure raiſon du monde, ſavoir le déſir de voir un Ami. Auſſi longtems, Mylord, que vous voudrez bien me déſigner par ce titre (& je compte que vous le ferez, parce que j'aurai bien ſoin de ne me jamais rendre indigne de cet honneur) je m'eſtimerai très-heureux, en dépit de la *Mer du Sud* ; de la Poéſie, du Papisme, & de la Pauvreté.

Je ne ſaurois vous exprimer combien je crains qu'on ne vous faſſe encore eſſuyer quelques tracaſſeries. Je ſouhaite de tout mon cœur, *Quod ſupereſt ut tibi vivas* — afin que vous m'enſeigniez à en faire autant, à moi, qui ſans aucun obſtacle qui m'empéche d'agir & de vivre d'une maniére conforme au bon-ſens, ne laiſſe pas d'a-

gir

gir & de vivre comme un grand Seigneur.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER.

VEnez hardiment chez moi me rendre viſite, ou loger chez moi, ou en qualité d'Ami, & vous ſerez le très-bien venu: & cela ira deſormais en augmentant de jour en jour; car, pour vous dire la vérité, je vous aime comme je m'aime moi même, c'eſt à dire, jamais davantage, que quand nous nous trouvons deux desœuvrés. Je me ſuis vu ſouvent engagé dans bien des affaires: mais Dieu, qui connoit mon cœur, ſait que je ne les ai jamais aimées, & actuellement je les aime moins que jamais, étant moins ſéduit par la tentation d'agir avec quelque eſpérance de ſuccès. Si je ſuis bon à quelque choſe, c'eſt *in angulo cum libelo*; & cependant une grande partie de mon tems a été employée, & peut-être doit l'être encore, tout, autrement. mars. 16. 1721-22.

Car

Car je ne veux jamais, tant que je conſerverai un peu de ſanté, manquer à quelqu'une des obligations qui me ſont impoſées, quelque peu de fruit que je puiſſe m'en promettre.

Cependant le Public judicieux ſemble prendre plaiſir à s'imaginer que j'aime les affaires, & que j'aſpire à des choſes que je regarde avec le dernier mépris. Qu'il penſe ce qu'il voudra, je me trouverai par là en liberté d'agir comme je voudrai, & d'employer mon tems de la maniére qui me ſera la plus agréable. Ce n'eſt ſûrement pas ainſi que je l'employe à-préſent; car je ſuis ici ſans Livres; & quand j'en aurois, la lecture ne m'en amuſeroit pas, mon ame étant plongée dans une profonde mélancholie *(a)*. Il n'y a que Dieu ſeul qui ſache combien de tems cela durera, & je me ſoumets avec réſignation à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner.

(a) La derniére maladie de ſa Femme.

LETTRE XV.

MYLORD

JE ſuis ſenſiblement touché de tout ce que vos Lettres renferment d'obligeant pour moi. Comment ſe peut-il que je ſois pendant mon abſence un des objets de vos penſées, qui naturellement ne devroient être occupées que de choſes qui vous touchent de plus près, ou qui regardent les intérêts les plus importans de la Société ? Votre extrême bonté pour moi eſt cauſe de cette eſpéce d'infidélité. Mars 19 1721 - 2.

Votre ſouvenir du ſéjour de Twitenham me fournit une nouvelle preuve de l'affection que vous me portez. J'eſpére que la belle ſaiſon vous remettra ſur pied, pour que vous puiſſiez vous promener dans mon jardin, où je vous ménerai au haut d'un mont, dont vous n'aurez pas plutôt gagné le ſommet, que vous verrez toute la gloire de mon petit Royaume. Si vous approuvez mes travaux, je ſerai en danger de m'en enorgueillir, comme Nébucadnezzar des choſes que j'ai faites, & d'être condamné à converſer, non avec les Bêtes des Champs,

mais avec les Oiſeaux du Boſquet, ce qui ne ſera pas un fort ſévére châtiment. Car je mépriſe cordialement les voyes du Monde, & la plupart des Grands qui l'habitent.

Que je conſerve mon innocence, & que d'autres aient en partage la Grandeur!

La ſituation eſt ici fort agréable, & les vues aſſez champêtres, pour égayer ceux qui aiment le plus la retraite. Un air pur, des boſquets ſolitaires, & une diéte auſtére, ſuffiſent pour que vous vous preniez vous-même (ſinon en dignité) puiſque vous occupez un rang plus éminent dans le Monde, du moins en tempérance pour un des Péres du Déſert.

Puiſque vous m'avez permis de vous parler toujours avec franchiſe, je vous dirai qu'il n'y a aucun mal que votre caroſſe ne ſoit pas ici. Si vous voulez aller voir Mylord C* ou quelque autre, j'ai une autre voiture, outre le petit chariot où vous avez dit que j'étois comme Homére dans une coque de noix. Que ſi vous voulez être abſolument *incognitó*, comptez qu'ame qui vive ne ſaura que vous êtes chez moi Je ſuis avec une ſoumiſſion plus parfaite, & même plus volontaire que celle de vos propres Fils ſpirituels,

Votre, &c.

LET-

LETTRE XVI.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER

AU milieu du plus grand loiſir, je n'ai, ni le tems, ni la moindre envie de vous écrire. Toutes mes idées ne roulent que ſur la mort, que je me repréſente comme prochaine. Quelquefois elle me paroît aſſez éloignée, & ce coup d'œil, quoque démenti par la Raiſon, ne laiſſe pas de me faire plaiſir pendant quelques inſtans — cependant pas aſſez pour que mon ame puiſſe détourner ſon attention ſur quelque autre objet. Anſi ne ſoyez point ſurpris que je n'aye pas répondu à votre obligeante Lettre Je n'y répondrai peut-être que trop tôt, en acceptant votre invitation amicale. Si je viens, je n'aurai beſoin de rien; car je ne verrai perſonne que vous, votre Mére, & les domeſtiques. Des viſites rendues à des Miniſtres d'Etat, m'ont toujours paru (& me paroiſſent plus que jamais) des choſes inſipides. Que ceux qui eſpérent ou qui ſouhaitent de parvenir par leur moyen, leur rendent cet hommage; pour moi je ſuis libre. Quand j'aurai beſoin d'eux, je paſſerai à leur porte; & Avril. 6. 1722.

quand ils auront beſoin de moi, je compte bien qu'ils paſſeront à la mienne. Mais probablement ils me mépriſeront ſi fort, & je leur ferai ſi peu la cour, que nous ne courons aucun riſque de nous rencontrer.

Quand je viens vous voir, mon deſſein eſt de n'être qu'avec vous; un Préſident du Conſeil, ou l'Ordre de la Jarretiére, ne feront alors pas plus d'impreſſion ſur moi, que l'ouie d'une Cornemuſe, ou la vue d'un Jeu de marionettes. Il y a déjà du tems que j'ai dit à la Grandeur —. *Tuas tibi res habeto, egomet curabo meas.* Le tems approche où nous ſerons tous de niveau; & j'ai bien réſolu, pour ma part, d'anticiper ſur ce tems, & d'être dès à-préſent de niveau avec eux; car on l'eſt toujours, dès qu'on ne les cherche point, & qu'on n'a pas beſoin d'eux. Qu'ils ayent moins d'orgueil & plus de vertu, & je leur ferai alors la cour autant que qui que ce ſoit au monde: mais tant qu'ils n'auront pas pris la ferme réſolution de ſe diſtinguer par autre choſe que par un extérieur impoſant, je me ſuis bien promis (& m'imagine n'avoir pas tort) d'être auſſi fier qu'eux. Mais ma fierté ſera d'une plus noble eſpéce, & ſera moins de mal que la leur.

LET-

J'ignore ce qui m'a engagé dans cette ſuite de réflexions — Quand je me ſuis mis à écrire, je voulois ſimplement vous demander excuſe de ce que je n'écrivois pas, & vous dire que le tems de mon délogement approchoit de plus en plus Auſſi ſuis-je occupé à faire les préparatifs néceſſaires pour cela; car dans cet inſtant même je fais bâtir une voûte dans l'Abbaïe, pour moi & pour les miens. Je dois être enterré dans l'Abbaïe à cauſe de la relation que j'ai avec ce lieu; mais ce ſera à la porte occidentale, auſſi loin des Rois qu'il ſe pourra. Je ferai demain un tour en ville, pour voir ſi l'ouvrage avance, & reviendrai coucher ici. Je vous aurois épargné cette Lettre, ſi vous aviez dû en payer le port; mais on m'a aſſuré qu'elle ne vous couteroit rien, le privilége, en vertu duquel nos Lettres étoient autrefois franches de port, nous ayant été rendu.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER.

Bromley, May, 25. 1727

J'Ai eu bien de la peine à me rendre ici hier au ſoir, l'eau étant ſi agitée, que les Bateliers n'oſérent pas riſquer le trajet. Le premier objet que j'ai vu ce matin en ouvrant les yeux, étoit votre Lettre, dont l'amitié & la franchiſe me plaiſent également. Qu'il n'y ait plus deſormais de complimens entre nous, & comptez ſur moi comme ſur votre fidéle Ami, en tout ce qui dépendra de moi; car je vous aime ſincérement, & voudrois pouvoir contribuer à votre bonheur. Je remercie, & vous & Madame votre Mére, de votre gracieux accueil, qui a fait ſur moi une impreſſion qui ne s'effacera pas ſitôt.

Mylord *. m'a terriblement preſſé de l'aller voir à *, & m'a dit d'une maniére qui tient une eſpéce de milieu entre l'affection & le reſſentiment, que ce n'étoit qu'à quelques milles au-delà de Twitenham.

Il ne me reſte que peu de tems à vivre, & bien des choſes à faire. Une partie de ce peu de tems ſera outre cela

cela rendue inutile par mes indiſpoſitions; ainſi ce qui m'en reſte ne doit pas êtrè employé en vains complimens. Vous ſavez la deviſe de mon Cadran Solaire, *Vivite, ait, fugio.* Je profiterai du conſeil le plus qu'il me ſera poſſible, & retrancherai tous les amuſemens frivoles. Il y a des gens qui veulent me donner cet Hiver une occupation qui ne me plaît pas: s'ils perſiſtent dans leur projet, il faut que je m'appiſique à l'ouvrage qu'ils me deſtinent, du mieux que je pourrai. Mais après tout, cela ne m'empêchera pas de m'occuper auſſi d'une autre façon, qui ne leur ſera point agréable. Par ce moyen, je puis eſpérer qu'ils me laiſſeront enfin vivre en repos pour moi même, & pour le petit (le très-petit) nombre d'Amis que j'ai; car c'eſt là mon unique but; quoique bien des perſonnes, qui ne connoiſſent ni mes vues, ni mes intentions, s'imaginent que j'ai un tout autre caractére. Je ne ſais pas ce qui m'a fait entrer dans ce détail concernant moi-même. Je voulois parler de tout autre choſe.

Vous remarquez bien, ſans que je le diſe, que ma main droite n'eſt point malade; ſans cela elle m'auroit déjà obligé à finir. Et cependant je n'ai pas fait encore; car il me ſemble que vers la fin de votre Lettre, vous me témoi-

moignez ſouhaiter quelque choſe de ma part. De grace, expliquez-vous plus clairement, & ſoyez perſuadé que vous n'avez point d'Ami au monde qui vous aime & qui vous eſtime davantage, & qui ſoit plus diſpoſé à vous ſervir.

Pendant que j'ai été occupé à vous écrire, la douleur & une belle grive ont fait leurs efforts pour s'attirer mon attention, mais toutes deux inutilement; & j'irois encore mon train, ſi la crainte de commencer une nouvelle page, ne me retenoit. Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

DU MEME.

Juin 15. 1722.

QUand nous nous ſéparons, c'eſt ordinairement vous qui écrivez le premier. Ce ſera à préſent moi qui prendrai les devans, pour m'informer comment vous êtes arrivé chez vous, & comment vous vous portez, & ſi vous avez rencontré Mylord *, & ſi vous lui avez fait les reproches obligeans dont je vous avois chargé pour lui? Vous l'aurez apparemment oublié, puiſque ni vous ni lui ne m'avez rien marqué à cet égard.

J'ai

J'ai tous mon ſaoul de ces Gens de qualité; car je les connois, & ai eu ſouvent des affaires à regler avec eux. Ils regardent comme un de leurs priviléges diſtinctifs, de n'être ponctuels en aucune choſe, de quelque importance qu'elle ſoit; & de ne prendre abſolument rien ſur eux mêmes pour mettre d'autres à leur aïſe. Cette conduite de Mylord me révolte; mais à quoi bon? & quel changement puis je y apporter?

Je ſuis fort crurieux de voir le Manuſcrit original de Milton: aidez-moi, je vous prie, à ſatisfaire ma curioſité.

J'eſpére que vous n'avez pas entiérement oublié ce qui a été dit dans le caroſſe au ſujet de *Samſon Agoniſtes*. Sans vouloir vous préſcrire le tems, je demande que vous donniez quelques heures de votre loiſir à revoir & à polir cette Piéce. Si, après l'avoir relue (ce que je vous prie de faire) vous trouvez comme moi qu'elle eſt écrite dans le vrai goût des Anciens, en ce cas elle mérite que vous y mettiez la main, & pourroit avec peu de peine devenir le modéle d'une parfaite Tragédie —— en ſe ſouvenant néanmoins que c'eſt une hiſtoire tirée de la Bible: difficulté qu'il n'eſt point permis de perdre de vue dans le ſiécle où nous vivons. Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

Juil. 27. J'Ai été auſſi conſtamment à Twitenham que Votre Grandeur à Bromley, depuis qu'elle a vu Mylord Bathurſt. Au tems des funerailles du Duc de Marlborough, j'ai deſſein de me rendre au Doyenné, pour y moraliſer un ſoir avec vous ſur la vanité de la Gloire humaine. ——

La Lettre de la Ducheſſe (*a*) me touche de près, vous le ſavez bien, vous pour qui je n'ai jamais eu rien de caché. Je ne pretens point donner dans la flatterie; & comme c'eſt-là une réſolution honnête, j'oſe eſpérer que Votre Grandeur voudra bien m'aider à la tenir. Je demande donc quelle repréſente à Madame la Ducheſſe, que pour ce qui regarde la crainte qu'elle paroît avoir (que la mémoire du Duc, n'ayant pas beſoin de louanges qui ne lui appartiennent pas, on ne porte préjudice à ſa gloire) elle peut être perſuadée que je ſuis dans les mêmes ſentimens. Ajoûtez-y, je vous ſupplie, que mon avis eſt, comme je le lui ai déjà dit, qu'une Inſcription dans le goût antique, ſimple, pom-

(*a*) La Ducheſſe de Buckingham.

pompeuſe, cependant modeſte, ſera la moins commune, & par cela même la plus digne de lui. Par ce moyen j'aurai conſervé l'honneur du Duc, & le mien auſſi; qui eſt ſi ſacré à mes yeux, que je n'y renoncerois pas en conſideration de quelque petit (ou ce que des Gens de qualité appellent grand) honneur, que des Hommes de ce rang peuvent conférer à quelqu'un du mien; & dont ils outrent ordinairement la valeur, quoique jamais tant, que lorſqu'ils s'imaginent que nous ſommes dans l'obligation de dire quelque menſonge en leur faveur.

Je vous rends mille graces, Mylord, des conſeils que Votre Grandeur me donne ſur ce qui devroit proprement occuper une Créature raiſonnable J'en ſens toute la bonté, quoique je n'aye pas la force d'en profiter autant que je le devrois, Ces Vers Latins m'ont tellement charmé, que je me ſuis imaginé d'abord qu'ils étoient de vous, juſqu'à ce que vous avez nommé Horace, & alors je me ſuis rappellé les *diſjecti membra Poëtæ.* Je n'oſe pas m'attribuer les ſentimens au point où votre politeſſe veut bien m'en faire honneur, apparement pour me rappeller combien il me conviendroit de les avoir. Je dois, avant tout, préparer mon ame par une connoiſſance plus approfondie

même des bons Auteurs prophanes, particulierement de ceux d'entr'eux qui ont écrit ſur la Morale, &c. avant que je ſois digne de goûter cet excellent & ſublime Ouvrage. En cela, comme en toute autre choſe, je ne chercherai, ni ne puis trouver de meilleur guide que vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE XX.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER.

Juill. 30. 22. J'Ai écrit à la Ducheſſe (*a*) préciſément comme vous l'avez voulu, & ai renvoyé le reſte de ce que j'avois à lui dire à notre premiére entrevue en ville. Je mes ſuis d'autant plus volontiers acquitté de cette commiſſion, que mes idées s'accordent en ceci parfaitement avec les vôtres. Elle y acquieſcera, à ce que j'eſpére: que ſi elle penſoit à cet égard autrement que nous, ſon bon-ſens (ſur lequel je compte) la fera dans la ſuite bien revenir à notre avis.

Je

(*a*) La Ducheſſe de Buckingham.

Je pars demain pour le Doyenné, où je m'arrêterai apparemment juſqu'à ce que j'aye dit, *que la poudre retourne en poudre*, & que j'aye achevé cette derniére (*a*) Scéne de la Vanité des Grandeurs du Monde.

Je m'ennuyerai beaucoup-là dans la Saiſon où nous ſommes; & je me dirai plus d'une fois à moi-même en attendant les obſéques,

O Rus quando ego te aſpiciam, quandoque licebit
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ.

En ce cas je penſerai entendre l'eſprit du mort, m'adreſſant ces paroles,

At tu ſacratæ ne parce malignus arenæ
Oſſibus & capiti inhumato
Particulam dare ———
Quanquam feſtinas, non eſt mora longa; licebit.
Injecto ter pulvere, curras.

Il y a quelque part dans Hamlet une réponſe à cette eſpéce de requête, dont vous pourrez vous ſouvenir, & que je ne me rappelle qu'imparfaitement. *Pauvre Eſprit, tu ſeras ſatisfait!* —— ou quelque choſe de pareil. Quoi qu'il en ſoit, ne manquez pas de venir, & que la compagnie des vivans me dédommage de l'ennui que m'aura cauſé celle des morts.

(*a*) Les funerailles du Duc de Marlborough, auxquelles l'Evêque officia comme Doyen de Weſtminſter, en Août 1722.

Je ſais que vous ſerez fort aiſe d'apprendre que je me porte bien. Il en ſeroit toujours de meme, ſi je pouvois toujours être ici ——

Sed me
Imperioſa trahit Proſerpina: Vive, valeque.

Le déſir de vous voir eſt la premiére idée qui s'offre à mon ame le matin, & c'eſt ce même déſir qui termine ma journée, quoique nous ſoyons ſéparés l'un de l'autre par une diſtance de vingt milles.

Te veniente die, te decedente requiro.

LETTRE XXI.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER.

MONCHER MONSIEUR,

La Tour, Avril 10. 1723.

JE vous remercie de toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, tant avant qu'après mes malheurs. Ils ſeront bientôt à leur comble, & nous ſépareront l'un de l'autre pour toujours. Mais dans quelque endroit du monde que je ſois, je me ſouviendrai toujours de la ſincérité de votre affection envers moi; & ſerai perſuadé,

dé, que ni les accidens de la vie, ni la diſtance des tems & des lieux, ne produiront ſur vous le moindre changement à cet égard. J'en dis autant de moi-même, qui vous ai aimé & eſtimé depuis l'inſtant que je vous ai connu: je conſerverai les mêmes ſentimens, dans le tems que je me trouverai dans l'impoſſibilité de vous en faire parvenir les aſſurances, ce qui ſera bientôt. Mille amitiés au Dr. Arbuthnot, que vous êtes prié de remercier de ce qu'il m'a envoyé. Cela m'eſt venu fort à point (ſi l'on peut employer une pareille phraſe dans un cas qui eſt déjà décidé.) Dites-lui que ma Défenſe ſera telle, que mes Amis n'auront pas lieu de rougir, ni mes Ennemis de chanter triomphe, quoique ſûrs de la victoire. J'aurai beſoin de ſon avis en bien des choſes, avant mon départ; mais je doute qu'on me permette de voir quelque autre que ceux auxquels il faudra que je parle néceſſairement, pour mettre ordre à mes affaires particuliéres. Si cela eſt, Dieu vous béniſſe l'un & l'autre, & qu'aucune portion de la mauvaiſe fortune qui m'accompagne, ne pourſuive jamais aucun de vous! Ne me ſeroit il pas permis, quand on m'interrogera, d'en appeller à vous touchant la maniére dont j'ai paſſé mon tems au Doyenné? Je n'y tramois ſûrement pas

des

des complots. Je prendrai garde cependant. Que d'heures nous avons passées en parlant de ſujets plus agréables! & pour conſerver cette bonne coutume, je finirai cette Lettre par trois beaux vers de (*a*) Milton, qui ne ſont, comme vous le ſentirez d'abord, que trop applicables à votre, &c.

LETTRE XXII.

REPONSE.

Avril 20. 1723.

IL ne m'eſt pas poſſible d'exprimer ce que je penſe, & ce que je ſens. Je dirai ſimplement, que tout ce que j'ai ſenti depuis quelque tems, a rapport à vous, & que je penſerai encore longtems à vous dans la ſuite. Une choſe contribuoit à me conſoler un peu, qui étoit l'intention (heureux ſi je pouvois l'exécuter!) de vous accompagner dans votre voyage. J'avois déjà obtenu le conſentement de celle qui pouvoit ſeule me retenir par un lien, plus tendre à-la vérité, mais pas plus fort que celui de l'Amitié. Mais je

(*a*) Le ſens de ces vers eſt : *La Nature lui fit verſer quelques larmes, qu'il eſſuya bientôt. Le Monde entier ſe preſentoit devant lui ; il y pouvoit choiſir un lieu pour s'établir, & la Providence étoit ſon guide.*

je crains bien qu'il ne me reſte aucune voye pour vous dire cette grande vérité, que je me ſouviens de vous; que je vous aime; que je ſuis pénétré d'eſtime pour vous; & que je me ſouviens avec une vive reconnoiſſance de toutes les marques d'affection que vous m'avez données.

Mais après tout, vous connoiſſez mes ſentimens à votre égard. C'eſt donc le Public que j'en prétens inſtruire; & ni vos ennemis. ni la puiſſance des Rois, ne ſauront m'en empêcher. Je dirai dans les lieux, où les ſouhaits même d'un Ami n'oſeroient ſe faire entendre, combien je vous honore & vous chéris: je ne garderai point le ſilence devant ceux qui vous haïſſent, & je ferai entendre votre éloge à eux & à leurs fils.

Vous me rendez juſtice, Mylord, en jugeant que votre défenſe, & votre réputation qui en dépend, m'intéreſſent infiniment: je ſuis convaincu, comme vous, qu'aucun de vos Amis n'aura à rougir pour vous. Ayez ſoin que la Poſterité ſoit bien informée: malgré la malice de vos ennemis, les moyens de conſerver votre gloire ſont entre vos mains. Ne ſe pouroit-il pas que la Providence vous a deſtiné à entreprendre quelque grand & utile ouvrage, & vous appelle à l'exécuter

par

par ce triſte moyen ? Vous pourrez rendre des ſervices plus réels au Public même à-préſent, que dans les Postes que vous avez ſi honorablement remplis. Rappellez-vous le ſouvenir de Cicéron, de Bacon, & de Clarendon (*a*). Les années que vous ſeriez le plus tenté de leur envier, ne ſont-elles pas les derniéres de leur vie, & en même tems celles qu'ils ont paſſées dans la diſgrace ? Je ſuis extrêmement ſenſible au vœu que vous faites, qu'aucune portion de vos malheurs ne s'attache à moi. Dieu ſait que de jour en jour je regarde d'un œil plus indifférent ma Terre natale (en proye à la fureur de l'Eſprit de parti) & que conſidérant un Ami exilé comme déjà mort, je me ſens très diſpoſé à le ſuivre dans un ſéjour dont la route eſt ſombre, mais qui excite pourtant en moi la douce eſpérance de m'y retrouver avec vous.

Je vous proteſte qu'il n'y a perſonne au monde, parmi les Vivans ni parmi les Morts, à qui je penſerai plus ſouvent qu'à vous. Je vous enviſagerai comme dans un état mitoyen, dans lequel

(*a*) Clarendon compoſa à-la vérité ſes meilleurs Ouvrages durant ſon exil ; mais les meilleures Productions de Bacon ont été écrites avant ſa diſgrace ; & les meilleures de Ciceron, après qu'il fut revenu de ſon exil.

lequel vous recevrez de ma part tous les ſouhaits, toutes les aſſurances d'un fidéle attachement, qui conviennent aux Vivans, &, d'un autre côté, tout le reſpect & toute la tendre ſenſiblité qu'on peut éprouver pour ceux que la Mort nous a enlevés. Je compterai toujours fermement ſur votre conſtante amitié, ſur votre bon ſouvenir, & ſur vos bons offices, quand même je ne devrois jamais en voir, ni en entendre les effets. C'eſt ainſi que les Intelligences bienfaiſantes prient pour nous, & s'employent conſtamment en notre faveur, quoique nous n'ayons pas le bonheur de les voir, ni de les entendre.

Toutes les fois que je ſouhaiterai de vous écrire, j'en inférerai que vous avez la même intention à mon égard; & chaque fois que je ſonge à vous, je croirai que vous ſongez à moi. Je n'oublierai jamais (ni même ne me ſouviendrai jamais foiblement) des délices que j'ai goûtées dans votre commerce, des diſtinctions flatteuſes que vous m'avez accordées, & des conſeils excellens que vous m'avez donnés. Vous me manquerez également pour la converſation & pour l'étude. Nous avons paſſé agréablement tant d'heures dans un goût différent, qu'il y aura bien peu de ſituations où

je

je vous regretterai. Et peut-être que ce ne ſera pas dans cette Vie ſeule que j'aurai occaſion de reconnoître l'amitie de l'Evêque de Rocheſter,

Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

AU MEME

JE vous écris encore une fois, comme je l'ai promis; & je crains bien que cette fois ne ſoit la derniére. Le rideau ſera bintôt tiré entre mon Ami & moi, & il ne me reſtera qu'à vous ſouhaiter une longue bonne-nuit. puiſſiez-vnus jouïr dans cette Vie d'un état de repos, qui tienne de ce ſommeil dont l'ame jouït, à ce que prétendent quelques Théologiens, après ſa ſéparation d'avec le corps : ſommeil qui fait entiérement oublier ce Monde qu'on a quitté, & qui meurt pour celui qu'on va trouver. Si vous conſervez quelque mémoire du paſſé, qu'elle vous repréſente ſeulement ce qui vous a été le plus agréable ; quelquefois en ſonge le ſouvenir d'un Ami abſent, ou celui d'une converſation charmante. Mais après tout, j'eſpére

que

que vous penſerez moins au paſſé qu'à l'avenir, le premier de ces périodes vous ayant procuré moins de contentement, que le dernier ne fera ſuivant toutes les apparences. N'enviez point au Monde le fruit de vos études, qui ne peut que tendre au bien du Genre-Humain, dont vous n'avez pas ſujet de vous plaindre, ſurtout ſi ſous les mots de Genre-Humain vous comprenez la Poſtérité. Et à quoi pourriez-vous mieux employer le tems de votre vie? Qu'eſt-ce que chaque année de la vie d'un Homme ſage, ſinon la cenſure du paſſé? Ceux qui font le moins de ſéjour ſur la Terre, vivent aſſez pour pouvoir ſe convaincre de cette vérité. L'Adoleſcent mépriſe l'Enfant, l'Homme-fait mépriſe à ſon tour l'Adoleſcent; le Philoſophe mépriſe l'un & autre de ces derniers, & le Chrétien les mépriſe tous les trois. Vous pouvez commencer à-préſent à conſidérer que votre âge viril a trop tenu de l'enfance, ainſi prenez vos précautions pour que le même reproche ne vous convienne dans un âge plus avancée. Les jouëts de votre enfance ne ſont guéres plus indignes de vous, que ces autres jouëts de l'âge mûr, ou même de la vieilleſſe, je veux dire les hochets de l'Ambition, & les boutteilles de ſavon de l'Avarice.

A-

A-préſent que votre petite Société eſt diſperſée, & que vous êtes devenu Citoyen du Monde en général, vos talens ne doivent plus être conſacrés à un Parti, ou à un petit nombre, mais à tout le Genre-Humain. Votre génie doit s'élever au-deſſus de ce brouillard dans lequel le voiſinage de la Terre l'avoit tenu plongé ſi longtems : l'occupation & la glorie de votre ſituation préſente, ſont de briller d'un éclat qui s'éléve juſqu'aux Cieux. Souvenez-vous que c'a été durant des périodes de diſgrace, que les flambeaux de l'Antiquité ont été les plus lumineux; & qu'ils ont eu le plus de ſplendeur, quand ils ſe ſont trouvés dans quelque retraite, en exil, ou prêts à mourir. De pareilles idées doivent ſoutenir des cœurs véritablement grands, tel que le vôtre. Des Ames généreuſes auroient peine à-la-vérité à ſe dépouiller de tout reſſentiment, mais il faut qu'elles triomphent de tout déſir de vengeance. De meilleurs principes que ceux que la vengeance inſpire, & des principes plus nobles que ceux du res-

(*a*) L'Evêque de Rocheſter alla en exil le mois ſuivant, & y reſta juſqu'à la fin de ſa vie, étant mort à Paris le quinzieme de Février de l'an 1722.

(*b*) Nonobſtant cela, *Mr.* Pope a été convaincu avant la mort de l'*Evêque*, que, durant ſon banniſſement, ce prélat s'étoit embarqué dans les

reſſentiment, auront infailliblement une puiſſante influence ſur des hommes qui ont l'eſprit aſſez juſte, & le cœur aſſez bien placé pour préférer le Tout à quelque partie du Genre-Humain, ſurtout à une partie auſſi peu conſidérable que l'eſt notre propre individu.

Je vous aſſure, Mylord, que je vous conſidére comme un Eſprit parti pour une autre Vie (*a*), & qui ſe trouve déjà ſur les frontiéres de l'Immortalité. Ainſi vos paſſions ſont d'un genre ſublime & épuré, & vous ne connoiſſez plus aucune petite vue d'interêt ou d'ambition (*b*). Il n'y a rien qui mérite que vous regardiez en arriére; ainſi dirigez votre vue en avant, & faites (la choſe eſt en votre pouvoir) que le monde regarde après vous. Prenez garde pourtant que ce ne ſoit pas un regard de pitié, mais d'eſtime & d'admiration.

Je ſuis avec une parfaite ſincéritité, & en prenant tout l'intérêt imaginable à votre réputation & à votre bonheur,

Votre, &c.

LET-

les intrigues du Prétendant. Cependant, en prenant pour la derniére fois congé de Mr. Pope, il lui avoit dit qu'il ſouſcriroit à ſa propre condamnation, s'il paroiſſoit jamais que pendant ſon exil il ſe fût mêlé des affaires de cette famille.

LETTRE XXIV.

DE L'EVEQUE DE ROCHESEER.

Paris Nov. 13. 1731.

Vous ferez ſurpris de trouver mon nom imprimé, mais il n'y a pas eu moyen de faire autrement. Les Morts & les vivans, mes Amis & mes Ennemis, mes Compatriotes & les Etrangers, m'ont obligé à rompre un ſilence, qui à la longue auroit fait tort à la réputation d'une (*a*) Hiſtoire, qui m'a toujours paru (& tout le monde en a porté le même jugement) très-excellente. J'ai publié l'Ouvrage ici, dans l'eſpérance qu'il pourroit être réimprimé en Angleterre, malgré les deux mots effrayans qui ſe trouvent à la fin (*b*). Que cela arrive ou non, il eſt juſte de vous en procurer la lecture, qui vous ſera ſûrement agréable, quand même l'Ouvrage n'auroit d'autre mérite que d'être de ma façon. Tel qu'il eſt, *extremum hoc munus morientis habeto;* car c'eſt ainſi que vous aurez apparemment lieu d'en

(*a*) Du Compte Clarendon.

(*b*) Le nom de l'Evêque, qui ſe trouve dans l'Apologie qu'il a faite de l'Evêque Smalridge, du Dr. Aldrich, & de ſa propre conduite, contre

d'enviſager ce préſent, puiſque dans quelques mois je commencerai à courir ma ſoixante & dixiéme année; après laquelle ceux-là mêmes qui ſe portent bien & qui ſont heureux, ne ſauroient guéres compter ſur la vie; & s'ils ſont ſages, ils n'en ſeront pas fort amoureux. En quelque tems que j'entreprenne le plus long des voyages, vous perdrez un Ami qui vous aime & vous honore infiniment, ſi dans la ſituation où je me trouve, ma mort peut s'appeller une perte pour mes Amis. Je m'attendois à recevoir de vos nouvelles par Mr. Morice, & ſuis ſurpris de n'avoir rien appris de vous par ſon canal; mais il m'a avoué qu'il avoit manqué de vous informer à tems des meſures qu'il avoit priſes. Vous avez bien eu raiſon de garder le ſilence ſur un ſujet, à l'égard duquel j'avois plus promis que je n'étois en état de tenir. J'ai commis une faute aſſez ordinaire à ceux qui tombent dans la diſgrace; en m'attribuant plus d'influence que je n'en avois réellement. Je confeſſe mon erreur, que vous avez démêlée, avant même que j'en euſſe le

tre les Réflexions ſcandaleuſes d'Oldmixon, rélativement à la publication de l'Hiſtoire de Mylord Clarendon. Paris 1731. in 4. Réimprimée depuis en Angleterre.

le moindre ſoupçon; mais en voilà aſſez ſur cet article.

Que fait-on en Angleterre à l'honneur des Belles-Lettres? & ſur-tout, que faites-vous? *Ipſe quid audes? Quæ circumvolitas agilis Thyma?* Continuez-vous à travailler aux ſujets moraux, dont vous aviez fait choix il y a environ ſeize mois? Verrai je cet Ouvrage achevé avant de mourir, & vous-même jouïrez-vous pendant votre vie de la réputation qui vous en reviendra; ou bien aimez-vous mieux transmettre les témoignages de votre amitié, comme les legs d'un Teſtament, pour être lus & poſſédés uniquement par ceux qui vous ſurvivront? Si je n'étois pas plus éloigné de vous que je ne l'ai été autrefois, je me flatterois de voir le Manuſcrit avant que vous y euſſiez mis la derniére main Mais hélas! Il y a, & il y aura probablement toujours, une grande étendue de terre & de mer entre nous. Quels de tous les Livres qui ont été publiés depuis quelque tems dans vos Contrées, croyez-vous qui me feroient plaiſir? Indiquez-les-moi: je ne penſe pas que le Catalogue en ſoit fort grand. Il faut qu'ils ſoient bien bons, pour que j'y donne une partie du peu de tems qui me reſte. Moi, qui perdois autrefois des années entiéres, je ménage à preſent mes heu-

heures, dont je ſens tout le prix. Dans la Lotterie de la Vie, nos derniéres minutes, ſemblables aux Billets qui reſtent encore à tirer, hauſſent en valeur. Ces Minutes, conſidérées en elles-mêmes, valent peut-être moins que celles qui les ont précédées, mais nous devons en faire plus de cas. C'eſt ainſi que j'en agis, mon cher Ami, & cependant je ſuis perſuadé que les plus précieux inſtans de ma vie ſont bien employés en liſant ce que vous écrivez. Mais c'eſt-là une ſatisfaction que je ne puis guéres me promettre, ainſi je dois avoir recours à des lectures moins agréables. Adieu, adieu, mon cher Monſieur: pardonnez-moi les engagemens que j'ai pris avec un de ceux que vous avez mis au nombre des Héros de la *Dunciade*. Je me ſuis trouvé dans la néceſſité d'accepter ſa propoſition, ou de faire tort à ma réputation en la refuſant.

Mes complimens à Madame votre Mére; faites parvenir une de ces Feuilles volantes au Doyen Swift, ſi vous en avez l'occaſion, & croyez que la choſe en vaut la peine. Mon Pays, vu d'ici, offre à mes yeux un étrange ſpectacle: j'ignore comme il paroît aux votres, qui êtes au milieu de la ſcéne, & même un des Acteurs; dites le-moi, je vous prie. Vous pou-

vez écrire en toute ſûreté à Mr. Morice par le canal de celui qui vous remettra celle-ci, & qui ſera de retour ici avant Noël. Parlez-moi à cœur ouvert, afin que je ſache ce qui ſeroit préférable pour moi, de revenir, ou de dire comme le Chymiſte, qui venoit d'apprendre dans ſa bouteille comment tout alloit en Eſpagne, *remettez le bouchon.*

Après tout, j'aime ma Patrie, & je dois l'aimer avec tous ſes défauts; j'aime juſqu'à cette partie de la Conſtitution qui m'a bleſſé injuſtement, & qui par-là s'eſt bleſſée elle-même. Mon dernier vœu ſera le même que celui du Pére Paul, *Eſto perpetua*; & ſi je meurs loin de ma Terre natale, je dirai avec le Péloponnéſien mourant décrit dans Virgile,

Sternitur,
& dulces moriens reminiſcitur Argos.

Suis-je encore vivant dans la mémoire de mes Amis, comme ils le ſont certainement dans la mienne? J'ai lu un bon nombre des petites Piéces qui ont été écrites pour & encore moi, & ſuis bien content que la Preſſe ne ſoit point gênée à cet égard, quoique le but de cette liberté ne ſoit certainement pas de m'obliger.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XXV.

DE L'EVEQUE DE ROCHESTER

Sur la mort de ſa Fille.

JE ne ſuis pas encore aſſez maître de moi-même, après le dernier coup qui m'a été porté, pour vous ouvrir mon cœur, & c'eſt cependant ce que je ne ſaurois m'empêcher de faire toutes les fois que je vous écris. L'objet que j'ai perdu, & que je ne puis jamais recouvrer, m'occupe uniquement à-préſent. Je n'ignore pas que je devrois à cauſe de cela même appeller la diſtraction à mon ſecours, mais juſqu'à ce moment la choſe ne m'a pas été poſſible. En donnant un libre eſſor à mes penſées, & en leur permettant de conſumer leurs forces, j'eſpére les domter dans quelque tems: Montpellier. Nov. 20. 1719.

Multis fortunæ vulneribus perculſus, huic
Vni me imparem ſenſi, & pene ſuccubui.

C'eſt foibleſſe, je l'avoue, & nullement ſageſſe que ceci: auſſi n'eſt-ce que dans le ſein d'un Ami que je dépoſe cette eſpéce de ſecret. Auſſi tôt que mon ame ſera devenue plus raiſonnable & plus calme, je tâcherai de

profiter de votre conſeil, & m'appliquerai à quelque travail utile & important, pourvu que je vive aſſez longtems pour compoſer quelque choſe qui vaille la peine d'être lu, & tranſmis à la Poſtérité. En attendant je ſerai ravi d'apprendre que vous continuez la tâche que vous vous étiez impoſée, ſans en être détourné par d'auſſi triſtes obſtacles que ceux que j'ai rencontrés en mon chemin. Votre ame n'eſt pas encore affoiblie par l'âge & par les malheurs, vos connoiſſances & votre jug ment ſont dans toute leur force : employez-les à écrire des choſes qui inſtruiſent vos contemporains & nos neveux, & qui, ſi les applaudiſſemens de ces deux claſſes d'hommes ne ſont pas préciſément les mêmes, excitent au moins l'envie des premiers, & s'aſſurent l'admiration des autres. Ne proſtituez pas votre loiſir précieux & vos grands talens à de petits hommes, & à de petits ſujets ; mais choiſiſſez une matiére à tous égards digne de vous, & traitez-la à votre façon, c'eſt-à-dire, d'un maniére que perſonne ne peut égaler ni imiter. Pour ce qui eſt de mes talens (ſi l'on peut dire que j'en aye jamais eu) ne ſont plus ce qu'ils étoient autrefois ; & pourtant je ne veux pas les enfouïr encore :

Geli-

Gelidus tardante ſenecta
Sanguis habet, frigentque effœto in corpore vires.

Je ſerois ingrat envers ce lieu, ſi je n'avouois pas que j'ai plus gagné, en fait de goût, dans la partie méridionale de la France, que je n'avois fait à Paris, quoique j'aye ſujet de me louer de cette ville ſur l'article en queſtion.

Le déſir de voir une perſonne que j'aimois tendrement, m'a obligé à prendre la poſte pour Montpellier, d'où, après un triſte & inutile ſéjour de deux mois, je ſuis parti pour Toulouſe. Après y être arrivé, j'aurois encore été abuſé dans mon attente, ſi la perſonne que je cherchois, n'avoit pas eu le courage de ſe riſquer, pendant une nuit entiére, ſur la Garonne, pour me venir voir: choſe qu'elle ſouhaitoit plus qu'aucune autre au Monde, avant de mourir On me l'amena donc entre ſept & huit heures du matin, & elle ne vécut que vingt & quatre heures après ſon arrivée. Ce tems ne fut perdu de part ni d'autre. Nous le paſſâmes d'une maniére qui nous donna une véritable ſatisfaction. Elle conſerva toute la préſence d'eſprit imaginable juſqu'à ſon dernier ſoupir, & me donna dans ce peu d'heures de plus grandes marques de reſpect & d'amour,

qu'elle n'avoit fait durant tout le tems de ſa vie, quoiqu'elle n'eût jamais manqué à aucun de ces deux égards. Je ne puis me rappeller ſans le plus grand attendriſſement, avec quelle piété & quelle douceur, immédiatement avant de rendre l'ame, elle bénit Dieu de ce qu'il avoit permis que nous nous viſſions encore une fois avant de nous ſéparer pour toujours. Quelques inſtans après elle plaça ſa tête ſur ſon oreiller comme pour dormir,

Placidique ibi demum morte quievit.

Jugez, Monſieur, de ce que j'ai ſenti dans ce moment, & de ce que je continue à ſentir encore, & épargnez-m'en la cruelle deſcription. A mon âge, accablé d'infirmités, entouré d'étrangers, qui m'aidera à ſoutenir un poids auſſi accablant? Dans cet abandon il me reſte néanmoins le ſecours intérieur de la Raiſon, & ſurtout de la Religion. J'eſpére que celui qui m'a fait ſubir cette terrible épreuve, (ſûrement pour de bonnes & de ſages raiſons) ne permettra point que j'y ſuccombe, après m'avoir fortifié dans bien d'autres occaſions, qui à-la-verité ne demandoient pas un ſi grand degré de fermeté.

Vous

Vous voyez comme je ſuis prêt à revenir à un ſujet, que j'avois déjà quitté une fois dans cette Lettre. Je recommettrois probablement la même faute, ſi je continuois à écrire: ainſi je m'arrêterai tout court ici, & avec toute la ſincérité, l'affection, & l'eſtime poſſibles, vous dirai adieu, juſqu'à ce que nous nous rencontrions dans ce Monde, s'il plaît à celui qui en eſt le Souverain, ou ailleurs dans un autre.

Je ſuis, &c.

LETTRES
DE
MR. GAY,
ET DE
MR. POPE.

Depuis l'An 1712 *juſqu'à* 1732.

LETTRE I.

Binfield, Nov. 13. 1712.

VOus m'avez écrit une fort obligeante Lettre il y a quelques mois, dans laquelle vous me diſiez que vous étiez ſur le point d'aller faire un tour en Dévonshire. C'eſt ce qui m'a empêché de vous répondre, & depuis ce tems je me ſuis informé pluſieurs fois de vous, ſans aucune ſatisfaction, c'eſt-à-dire, ſans apprendre l'état de votre ſanté, ou quelque choſe qui vous regarde. J'ai paſſé deux mois en Suſſex, & ne me ſuis nullement bien porté depuis mon retour. J'ai écrit à Lintot dans l'eſpérance d'entendre quelque choſe de vous, mais

mais je n'ai point eu de réponſe ſur cet article. Notre Ami, Mr. Cromwell, a auſſi gardé le ſilence toute cette année; je crains qu'il n'ait été choqué de quelques unes des libertés (a) que je me ſuis données, & auxquelles je me ſuis cru obligé par ma qualité d'Ami. Il ne m'en a rien marqué néanmoins: peut-être s'en eſt-il ouvert à vous; & ſi je vous connois bien, vous êtes homme à cimenter des amitiés, & nullement à les deſunir. J'aime réellement Mr. Cromwell, & vous ne doutez pas de ma ſincére affection envers vous Je vous en donnerois de bonnes preuves, ſi j'avois du crédit dans le Monde, ou quelque pouvoir ſur ceux qui en ont Vous auriez bien tort, ſi par modeſtie, ou par des ſoupçons mal fondés touchant la juſtice que tout le monde doit rendre à votre mérite, vous penſiez que votre converſation & vos Lettres ne me ſont pas toujours infiniment agréables. Il n'y a point d'homme ſur la Terre qui aime davantage un bon naturel ou l'ingénuïté que moi, & j'ai

(a) Il paroit par les Lettres à Mr. Cromwell, que Mr. Pope avoit accoutumé de le railler ſur ſa pedanterie en fait de Critique. C'eſt ainſi que notre Auteur perdit deux de ſes plus anciens Amis, Cromvell & Wycherley, par ſon zéle imprudent à corriger les mauvaiſes Poéſies de l'un, & à rectifier les travers du goût de l'autre.

trop vu de ces deux qualités en vous pour n'être pas avec une ſincére amitié

Votre, &c.

LETTRE II.

Dec. 12. 1721. J'Ai eu le bonheur depuis un mois d'apprendre plus de choſes qui m'ont fait plaiſir, que dans preſque tout le reſte de ma vie. Mais rien (je vous proteſte) ne m'a donné une plus véritable ſatisfaction, que la nouvelle que vous me donnez touchant vous-même: & vous ne vous trompez nullement, quand vous me félicitez ſur votre propre ſuccès. Je puis vous aſſurer que nonobſtant tous les inconvéniens & tous les desavantages attachés à ce qu'on appelle ordinairement *Res anguſta domi*, le plus grand de ces desavantages & des ces inconvéniens m'a toujours paru être inhabileté à donner aux gens de mérite l'unique preuve du cas qu'on fait d'eux en leur rendant quelque ſervice réel. Car, après tout, pour peu que nous vouluſſions réflechir, l'amour de nous-mêmes ſuffiroit pour nous rendre Philoſophes, & pour nous convaincre *quantuli indiget natura!* nos beſoins directs

rects ſont aiſément ſoulagés: c'eſt l'apparat de la vie humaine qui coute tant. Ce qu'un eſclave du luxe met en chevaux & en laquais, un homme qui a des entrailles, voudroit le donner à ſes Amis ou aux Pauvres.

Je vous verrai cet Hiver avec bien plus de plaiſir que je ne l'ai pu l'Hiver paſſé; & je vous demande une partie auſſi conſidérable de votre tems, que le ſervice de la (*a*) Ducheſſe vous permettra d'en accorder à un Ami qui vous aime autant que je fais. Je dois auſſi vous rappeller que ce n'eſt pas ſeulement de cette Dame que vous êtes Sécretaire, mais encore de neuf autres Dames pour leſquelles il eſt bien juſte que vous écriviez de tems en tems. Leur commerce pourroit peut-être vous fatiguer à la longue: mais traitez-les comme ſi ce n'étoient que de ſimples mortelles, & contentez-vous de paſſer de tems en tems quelques heures ou une nuit avec elles.

Ie ſuis, &c.

(*a*) La Ducheſſe de Monmouth, dont il venoit d'être fait Sécretaire.

LETTRE III.

Août. 23. 1713. DAns l'inſtant que j'ai reçu votre Lettre, j'avois pris la plume pour vous écrire, tout honteux d'avoir différé ſi longtems. J'ai quelque peine néanmoins à me repentir de ma négligence, puiſqu'elle me fait connoître combien peu vous inſiſtez ſur tout ce qui s'appelle cérémonie, & combien la part que j'ai à votre ſouvenir eſt plus grande que je ne mérite. J'ai paſſé preſque une ſemaine entiére à Londres, où je compte de reſter juſqu'à ce que je devienne, par le ſecours de Mr. Jervas, *Elegans Formarum Spectator.* Je commence à découvrir des beautés qui ont été inviſibles à mes yeux juſqu'à préſent Chaque coin d'un œil, ou contour d'un nez ou d'une oreille, la moindre nuance de lumiére ou d'ombre ſur une joue ou dans une foſſette, me raviſſent en admiration. Cet Amant qui, dans une de nos Comédies, trouve le bout de l'oreille de ſa Maîtreſſe ſi charmant, ne me paroît plus du tout ridicule: la laideur même, qui ne manque guéres d'être accompagnée de quelque agrément, a auſſi ſes dangers pour moi.

Jugez

Jugez combien je me trouve mal à mon aiſe, quand chaque jour les Ouvrages des autres me paroiſſent plus excellens, & les miens plus mauvais. J'ai jetté-là trois Drs. Swift, dont le moins parfait flattoit autrefois ma vanité, deux Ladys Bridgewater, une Ducheſſe de Montague, outre une demi-douzaine de Comtes & un Chevalier de la Jarretiére. J'ai fait une Madone auſſi vieille que ſa Mére Ste. Anne. Vous avouerai je que j'ai même, en quelque ſorte, diſputé le prix de la Peinture à St. Luc? Un Ange de lumiére, dit-on, a achevé ſa Piéce, & je ne ſaurois pas dire tout-à-fait la même choſe de la mienne, tant elle eſt horriblement griffonnée.

Cependant je me conſole par la réflexion chrétienne, que je n'ai pas violé le Commandement, qui défend de faire des Images de quelque choſe qui eſt dans les Cieux, ou ſur la Terre, ou dans les Eaux deſſous la Terre. Auſſi perſonne n'adorera-t-il mes Tableaux, à-moins qu'on ne les expoſât quelque jour à la vénération de ces Peuples Indiens, qui rendent un hommage religieux à de certaines Idoles, uniquement à cauſe de leur laideur.

Je ſuis beaucoup réjouï & rafraîchi des nouvelles du ſuccès de l'Eventail

tail (*a*), qui charmera les Belles auſſi longtems que cette eſpéce de jouët ſera en uſage. Ce n'eſt pas tout: les deux Sexes peuvent s'en amuſer en Angleterre, comme ils ſont à la Chine: où, comme vous ſavez, un Mandarin employe un éventail à ſe rafraîchir après un débat, & un Miniſtre-d'Etat à chacher ſon viſage dans le tems qu'il dit quelque menſonge gravement.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Sept. 23. 1714.

JE félicite ma Terre natale de votre retour (*b*), j'en félicite vos Amis, je m'en félicite juſqu'à trois fois moi-même; ſoit que vous reveniez comblé de gloire, favori de la Cour, chéri des Grands, & rempli d'agréables eſpérances; ou plongé dans la mélancholie, frappé de l'idée des revers de la Fortune, & inquiet pour l'avenir; que vous reveniez *Whig* triom-

(*a*) Poéme de Mr. Gay, intitulé l'*Eventail*.

(*b*) Au commencement de cette année Mr. Gay alla à Hanovre avec le Comte de Clarendon, qui fit ce voyage par ordre de la Reine ANNE. A ſa mort ils revinrent en Angleterre, & ce fut à cette occaſion que Mr. Pope écrivit cette Lettre à ſon Ami.

triomphant, ou *Tory* découragé, vous êtes également bien venu, & également cher à mes yeux. Si vous êtes heureux, je prendrai part à votre bonheur; & ſi le malheur vous en veut, il y aura toujours une bonne place pour vous dans mon cœur, & une retraite à Bienfield pour les plus mauvais tems à votre ſervice. Si vous êtes *Tory*, ou que vous paſſiez pour tel dans l'eſprit de quelques gens, je ſais qu'il ne peut y en avoir d'autre cauſe que votre reconnoiſſance envers des perſonnes qui vous ont marqué de l'affection, & dont les ſentimens politiques n'ont contribué en rien à vos liaiſons avec eux Si vous êtes *Whig*, ce que j'aime mieux, & que je regarde comme plus conforme à vos principes & aux miens (car étant tous deux Poétes nous avons un panchant naturel pour la Liberté) je ſais que vous ſerez un homme de bien, & nullement enclin à faire du mal. En général, vous êtes incapable d'être d'un des deux Partis au point de ne devenir bon à rien. Ainſi, encore une fois, quelque choſe que vous ſoyez, ou dans quelque état que vous puiſſiez vous trouver, je vous tiens pour le très-bien venu.

Deux de vos anciens Amis ſe plaignent de n'avoir point reçu de vos nouvelles depuis la mort de la Reine.

Je

Je leur ai dit qu'il n'y a homme au monde que j'aime davantage que Mr Gay, & cependant je ne lui ai pas écrit une ſeule fois pendant tout ſon voyage. Cet argument m'a paru être une preuve convaincante, qu'on peut être véritablement Ami de quelqu'un ſans le lui dire tous les mois. Mais ils ont allégué des raiſons à eux-mêmes en votre faveur ; comme des hommes qui s'eſtiment véritablement l'un l'autre, ne manqueront guéres d'en trouver pour avoir le double plaiſir de ſe contenter eux-mêmes en juſtifiant leurs Amis. L'état des Affaires Publiques a répandu en dernier lieu un trouble général parmi nous, en excitant les plus vives eſpérances : moi-même, qui ſuis trop philoſophe pour me former des idées flatteuſes de quelque Régne que ce ſoit, je me ſuis laiſſé aller au torrent. Durant vos voyages, je ne ſavois de quel côté vous décocher une Lettre, que je n'aurois pu, quand même je vous aurois ſuivi des yeux dans vos allées & vos venues, que tirer ſur vous à la volée: ajoûtez à cela cinquante vers qu'Homére m'avoit ordonné de compoſer par jour, ſans compter les notes. Mais ma tâche eſt remplie à-préſent : réjouiſſez-vous-en avec moi, & venez me témoigner la part que vous prenez à ma

ſatis-

ſatisfaction. Depuis votre départ, le Dr. Parnel'e & moi avons été inſéparables. Nous ſommes actuellement à Bath, où (ſi vous n'avez pas quelque autre engagement plus agréable) votre venue nous fera la plus grand plaiſir du monde. Ne vous embarraſſez point de ce qu'il en pourra couter, Homére nourrira ſes enfans. Un mot de réponſe, s'il vous plaît, par la premiére Poſte. Le pauvre Parnelle eſt fort mal.

Ne trouvez pas mauvais que j'ajoûte ici un avis. Ecrivez quelque choſe à la louange du Roi, ou du Prince, ou de la Princeſſe. Sur quelque pied que vous ſoyez avec la Cour, cela ne peut jamais faire de mal — Je ne ſais où finir cettte Lettre, ayant encore mille choſes à vous dire. Mais j'aime mieux vous les dire de bouche.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE V.

JE ſuis charmé de voir par une Lettre que vous avez écrite à Mr. Forteſcué, que vous en avez reçu une de moi: gardez-la bien, je vous prie; car comme je ne l'ai jamais écrite, ce ſera une des plus grandes raretés du monde.

Mon ſilence eſt l'effet de plus d'une cauſe. On m'a aſſuré que vous deviez arriver ici dans peu; j'ai erré de lieu en lieu la plus grande partie de l'Eté; & la mort de mon Pére vient de me plonger depuis quelques ſemaines dans une mortelle affliction.

Je n'entrerai pas dans le détail de mes chagrins, pour deux raiſons; par ce que je ſuis réellement affligé, & qu'ainſi il n'eſt pas néceſſaire que je le paroiſſe; & parce que ce ne ſont point les chagrins d'un autre, mais les miens. Je vous dirai cependant (vous croyant aſſez mon Ami pour cela) qu'il eſt mort ſans la moindre frayeur, & après une maladie de deux minutes, en un mot, avec la même douceur & la même tranquilité qu'il a toujours eues en vivant:

Sic mihi contingat vivere, ſicque mori.

Je

Je ne ſuis pas en humeur de dire des choſes gayes, ni ne veux affecter non plus de les éviter. Je ne ſaurois amuſer ni Mr. Pulteney ni vous, comme vous avez fait Mylord Burlington & moi par votre Lettre à Mr. Lowndes (*a*); je ſuis ſeulement fâché que vous n'ayez pas de plus grand ſujet de plainte contre Mr. Lowndes, & ſouhaiterois que vous payaſſiez quelques centaines de livres ſterling pour l'impôt qu'on léve ſur les Terres. Quant à moi, je n'ai rien à démêler avec cet impôt; deſorte que nous devons l'un & l'autre le remercier, (comme de vrais Patriotes) de tout le bien qu'il a fait à la Nation & au Gouvernement, ſans qu'il nous en coute un ſou. Il ne faut pas que j'oublie d'accuſer la reception de votre Lettre écrite d'Aix: vous y diſiez qu'il ne fait pas bon écrire quand on prend les eaux; & j'ai remarqué depuis que vous penſez comme moi, qu'il n'eſt pas bon non plus d'écrire quand on ne les prend pas. Mais je m'imagine que ce qui ne s'accorde pas avec les eaux, n'eſt pas d'écrire, mais de penſer: écrivez donc, & pour n'en être point incommodé, que

(*a*) Un poéme intitulé, *A mon ingénieux & digne Ami G. Lowndes, Ecuyer, Auteur du celebre Traité in Folio, intitulé*, LE BILL CONCERNANT L'IMPÔT SUR LES TERRES.

que ce ſoit à la façon de nos confréres les Poétes modernes.

La Ducheſſe, Mylord Warwich, Mylord Stanhope, Mme. Bellenden, Mme. Lepell, & je ne ſais combien d'autres, ont eu de vos Lettres. Nous comptons, le Dr. Arbuthnot & moi, d'être auſſi traités en Amis Je vous prierois de préſenter mes ſervices à Mr. Pulteney, mais il eſt mal en Cour; & je vous chargerois de bien des complimens pour Mme. Pulteney, ſi elle ne s'étoit pas ſi fort déclarée pour les *Whigs*. Mylord Burlington m'a dit qu'elle avoit effacé toutes les Dames Françoiſes, comme elle avoit déjà fait les Dames Angloiſes. J'en ſuis fâché, a cauſe du tort que cela fera à notre Sainte Religion, ſi des Dames Hérétiques éclipſent ces Beautés Orthodoxes, dont les yeux ſont notre derniére reſſource, pour convertir & vous & vos pareils.

Votre &c.

Je vous félicite de la naiſſance du jeune Prince, dont vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre. Car ne vous ayant jamais rien promis, il ne vous a auſſi jamais manqué de parole.

LET-

LETTRE VI.

DE MR. GAY,

A MR. F—.

LEs ſeules nouvelles que vous puiſſiez attendre de moi ici, ſont des nouvelles du Ciel ; car je ſuis entiérement hors du monde, & il n'y a presque rien qui puiſſe parvenir juſqu'à moi, excepté le bruit du tonnerre, que vous aurez ſans-doute entendu auſſi. Nous liſons dans d'anciens Auteurs, que la foudre a renverſé de hautes tours juſqu'aux fondémens, tandis que d'humbles vallées n'ont reçu aucun dommage : le ſeul préſervatif contre ce terrible météore eſt le laurier, qui garantiroit néanmoins aſſez mal la cervelle de nos Auteurs modernes. Mais pour vous prouver que cette prétendue régle des Anciens ſouffre des exceptions, je dois vous dire que la plus haute & la plus extravagante collection de tours qu'il y ait dans l'Univers n'a rien ſouffert, dans le tems qu'une meule d'orge qui étoit tous près, a été réduite en cendres : plût à Dieu que l'action de la foudre s'en

fût

fût tenue-là! Au pied de la meule étoient assis, à l'ombre d'un hêtre, deux Amans aussi fidéles qu'on en puisse trouver dans aucun Roman. Jean Howet étoit un garçon quarré, qui pouvoit avoir vingt & cinq ans. Sara Drew devoit plutôt être appellée jolie que belle, & étoit environ du même âge. Ils avoient constamment été occupés ensemble aux différens travaux de l'année; c'étoit lui qui amenoit à sa Maîtresse, le matin & le soir, les vaches qu'elle devoit traire: à la derniére Foire il lui avoit acheté du tafetas verd pour son chapeau de paille, & la devise gravée sur sa bague d'argent, étoit de son invention. Leur amour étoit le sujet de la conversation de tout le voisinage; & les mauvaises langues n'ont jamais osé dire qu'ils avoient d'autres vues que d'unir leur sort par un légitime mariage. Il venoit d'obtenir le même matin le consentement des parens de sa Belle & ils ne devoient plus attendre que jusqu'à la semaine prochaine pour être heureux. Peut-être que durant les intervalles de repos qu'ils entre-mêloient à leur travail, ils s'entretenoient actuellement de leurs habits de nôces: ce qu'il y a de certain, c'est que Jean essayoit de quelles fleurs champêtres il pourroit faire un bouquet qui conviendroit

le mieux avec ſon teint pour le jour du mariage. Au-milieu de cette douce & innocente occupation (c'étoit le dernier Juillet entre deux, & trois heures après midi) le Ciel commença à ſe couvrir d'un noir nuage, dont il partit bientôt de ſi violens coups de tonnerre, & de ſi teribles éclairs, que tous les Laboureurs ſe ſauvérent pour chercher quelque abri. Sara s'évanouit de frayeur ſur un tas d'orge. Jean, qui ne la quittoit jamais, ſe tenoit près d'elle, & l'avoit entourée de deux ou trois tas pour la garantir de l'orage. Un inſtant après on entendit un coup affreux: chacun de ceux qui s'étoient ſauvés, cria à ſon voiſin s'il n'avoit pas été frappé de la foudre: aucune réponſe ne venant de l'endroit où nos Amans étoient couchés, ils s'avancérent vers la meule d'orge, qu'ils trouverent fumante, & les deux Amans ſans vie. Jean avoit une main autour du cou de Sara, & tenoit l'autre comme s'il avoit voulu la garantir du tonnerre. Ce fut dans cette tendre attitude qu'ils paſſérent en un inſtant de la vie à la mort. La paupiére de l'œil gauche de Sara étoit tant ſoit peu brûlée, & l'on apperçut une tache noire ſur ſon ſein: ſon Amant étoit tout noir. Leurs compagnons leur rendirent le triſte devoir de les trans-

porter en ville, où ils furent enterrés le lendemain dans le Cimetiére de Stanton-Harcourt. Mylord Harcourt, par égard pour la priére que Mr. Pope & moi lui en avons faite, a donné ordre qu'on plaçât ſur eux une Pierre, à condition que nous en fournirions l'épitaphe. C'eſt ce que nous avons fait: mais comme Mylord ſoutient que la Piéce eſt trop ſublime pour les habitans de la Campagne, Mr. Pope s'eſt engagé à en compoſer une dans un goût plus ſimple, & plus à la portée de tout le monde (*a*).

Je ſuis &c.

(*a*) Voici la traduction de cette Epitaphe. *Ci-giſent* JEAN HOWET & MARIE CREW, *Jeune homme adroit & Fille ſage de cette Paroiſſe, qui travaillant à la moiſſon (avec pluſieurs autres) furent tués de la Foudre dans un inſtant, le dernier jour de Juillet 1718. Ne t'imagine pas que la mort ſoudaine de deux Amans ſi fideles ſoit un jugement rigoureux de la Providence. Il n'appartient qu'à des Victimes pures d'être conſumées par un feu celeſte. Aime la vertu, & garde-toi bien d'être effrayé d'un trépas ſubit. Quand Dieu fait deſcendre au tombeau l'Innocence, il eſt également juſte, en quelque tems qu'il prononce cet arrêt. La même miſericorde ôte la vie ou la conſerve.*

LET-

LETTRE VII.

MON CHER GAY.

JE vous remercie de votre ſouvenir. Quant à moi, je viendrois peut-être à bout de m'oublier moi même, ſi votre idée ne ſe trouvoit pas étroitement unie à la mienne. Je crains bien de ne voir, ni vous, ni le Soleil (votre Pére) avant que vous alliez à Bath; mais à-préſent je voudrois le voir, & vous entendre. Je vous prie de rappeler à Mr. Congréve qu'il y a de ce côté-ci du Monde un homme qui l'aime bien, & qu'il y a d'autres perſonnes dans l'Univers que Mr. Gay & Madame la Ducheſſe. Il y a des Dames dans Richmond, & aux environs, qui font un cas infini de lui & de vous; & la ſincérité, au-moins d'une d'elles, ſavoir Mme. Howard, ne ſauroit être révoquée en doute. Sept. 1722.

Je vous prie d'avoir une conſulte avec le Dr. Arbuthnot & le Dr. Chene, pour déterminer, combien il ſera permis à votre hedaine de s'étendre encore, en reſtant en-deçà du volume des leurs. Dites au Dr. Arbuthnot,

que les Pâtés de pigeons même ſont ſuſpects à nos Gouverneurs ; car ceux qu'on a envoyés à l'Evêque de Rochester, ont été ouverts par des mains prophanes à la Tour. C'eſt la premiére fois que des Pigeons morts ont été ſoupçonnes de ſervir à des correſpondances. Sérieuſement, vous, Mr. Congréve, & le Docteur, ſerez touchés de l'inquiétude & de la ſurpriſe que j'ai dû éprouver en apprenant la nouvelle de l'empriſonnement d'un homme que j'ai tant lieu d'aimer. Il faut que je ſois bien malheureux : à peine quelqu'un eſt-il devenu l'objet de mon affection & de mon eſtime, qu'il meurt comme Mr. Craggs, ou qu'il eſt mis en priſon comme l'Evêque. Dieu veuille exaucer les vœux que je forme en ſa faveur, le faire paroître auſſi innocent que je me le repréſente, & rendre les idées de ſes ennemis ſur ſon ſujét conformes aux miennes. Si vous penſez que je ne devrois pas m'expliquer ſi clairement par écrit, dites la choſe de bouche à Mr. Congréve, ou bien au Docteur.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE VIII.

VOtre obligeante Lettre m'a fait un plaiſir infini J'y aurois répondu plutôt, ſi je n'avois pas été trompé (& je ne ſuis pas le ſeul à qui ce malheur ſoit arrivé) pour avoir prêté l'oreille à des Dames qui m'ont dit que Mylady Burlington & vous deviez revenir inceſſamment de Tunbridge, & que Mylord étoit parti pour vous ramener. Le monde ne nous fournit que trop d'exemples du malheur dont vous vous plaignez: celui dont vous parlez, ne me touche pas moins que vous: je voudrois que ceux qu'on appelle les Grands, euſſent les mêmes notions; mais ce ſont réellement les plus petits Etres qu'il y ait ſur la Terre: au reſte ſouverainement desintéreſſés, puiſqu'ils négligent le plus grand de leurs intérêts, qui eſt d'engager d'honnêtes gens à vouloir bien être de leurs Amis. Juill. 13. 1722.

Je n'a i pas vu une ſeule fois celui dont vous paroiſſez mécontent. Je m'imaginois que, conformément au précepte de l'Apôtre, il n'étoit *qu'une même chair* avec ſa femme.

Mille assurances de respect à Mylord Burlington, dont les excellentes qualités me sont connues depuis longtems, & l'élévent à mes yeux au-dessus de tous ceux de son rang

Je n'ai pas oublié vos complimens à Mylord Bolingbroke : j'aurai bientôt occasion de m'acquitter plus amplement de votre commission, ce Seigneur devant revenir de France le mois prochain. Mme. Howard a écrit quelque chose dans une Lettre dont elle dit qu'elle se repent. Je n'ai jamais connu de naturel plus doux & plus aimable que le sien ; & l'on diroit qu'elle n'a jamais fréquenté aucune Dame de Cour, & ne peut avoir été élevée que parmi des Agneaux & des Tourterelles.

Vers la fin de cette semaine, Mr. Forteſcue viendra passer quelques jours avec moi. Nous boirons à votre santé, & dirons plus d'une fois, *Que n'est-il ici !*

Je suis, &c.

LET-

LETTRE XL

Vous me demandez comment je me porte, & je ſuis dans la triſte néceſſité de vous répondre, *jamais plus mal.* Tous les remédes que j'ai aſſayés ſont inutiles, & peu s'en faut que je ne renonce entiérement à en prendre à l'avenir. Je ſouhaite que votre ſanté ſe trouve bientôt parfaitement rétablie par l'uſage des Eaux, & le ſouhaite avec ce degré d'ardeur qui caractériſe les véritables Amis. Je ſuis toujours charmé d'avoir de vos nouvelles par vous-même ou par quelque autre, quoique la premiére de ces voyes me ſoit de beaucoup la plus agréable; toujours charmé de vous voir, & tellement occupé de vous, que je ne parle preſque d'aute choſe à tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître. Faites-en de-même à mon égard envers ceux que vous voyez journellement. Dites ce que vous croirez juſte à mes Amis; & s'il ſe trouve quelqu'un aſſez prevenu contre moi pour ne pas vouloir être de ce nombre, je ſouhaite que le tems lui apprenne qu'il ne m'a point connu: quoique, pour dire le vrai, ce ſoit une aſſez pauvre reſ- Sept. 11. 1722.

ſource que le tems, pour un homme qui ne ſauroit compter ſur une ſemaine entière de ſanté. Il y a déjà quinze jours que j'attens le Dr. Arbuthnot de retour en ville, ſans quoi je lui aurois écrit. Si, en ne m'écrivant jamais, il paroît m'oublier, je conſidére que les mêmes apparences ont lieu à mon égard, & cependant je ne penſe pas qu'il ait au monde un Ami plus ſincére que moi: j'infére delà qu'il m'aime auſſi. Je ſuis de lui, de Mr. Congréve, & de vous le très-humble, &c.

LETTRE X.

JE vous proteſte que dans la mélancholie profonde où me plonge l'attente coninuelle de la mort de ma Mére, rien n'a plus contribué à augmenter mon affliction, que l'impoſſibilité où je me ſuis trouvé de la quitter pour vous aller voir. J'eſpére que vous aurez échappé au danger pour revivre, ce qui ne peut avoir lieu par rapport à elle, qui, en vivant encore, ne fait que mourir plus lentement. Encore ſuis-je dans la crainte que Dieu ne m'accordera pas même cette eſpéce de grace; car, depuis deux jours, les plus dangereux ſymptômes ſont revenus,

nus, & à-moins de quelque changement ſoudain dans peu de jours, pour ne pas dire dans quelques heures, je le perds ſans retour. Au plus fort de la triſteſſe que me cauſe une pareille ſituation, rien ne peut ſoulager tant ſoit peu ma douleur, que l'eſpérance (puiſſe-t-elle aller en augumentant) de votre rétabliſſement. Je ſens, avec un redoublement de peine, mon cher Gay, que je ſuis hors d'état de vous payer une partie de la dette que j'ai contractée dans une occaſion ſemblable, quand vous m'avez tenu compagnie ici durant ma derniére grande maladie. Dieu veuille que votre ſanté ſe fortifie autant que celle de ma Mére doit s'affoiblir, elle ſera ferme alors —— Puiſſiez-vous paſſer les années qui vous reſtent encore, avec un agrément & une tranquillité, qui ſoient plutôt votre propre ouvrage, que l'effet précaire de la faveur des Grand! Puiſſions-nous, vous & moi, vivre enſemble ſans ſouhaiter d'autre bonheur ou d'autres acquiſitions que celles que la ſeule Amitié procure. Dieu vous conſerve, vous & trois ou quatre autres encore que j'ai connus auſſi longtems, afin que la perte de ma Mére puiſſe être remplacée au moins par quelque choſe qui mérite d'entrer en comparaiſon avec elle. Adieu, mon

cher Gay. Tant que nous vivrons, je ſerai, &c.

Ce que je vous ai dit dans ma derniére Lettre, je le répéte dans celle-ci, ne ſongez pas à m'écrire. Le Docteur, Mme. Howard, Mme. Blount, me donnent journellement de vos nouvelles.

LETTRE XI.

La nuit du Dimanche.

LA vue de votre écriture m'a ſenſiblement réjoui, quoique ma joye ait été mêlée de quelque crainte qu'il ne vous en ait couté trop de peine. Je voudrois ignorer l'état d'exceſſive foibleſſe où vous vous trouvez. Chaque jour de la ſemaine paſſée j'ai eu eſpérance de pouvoir, dans deux ou trois jours, vous rendre une viſite. Mais ma Mére reſte toujours également foible, & paroît n'attendre que le premier tems froid pour que la diarrhée revienne & la couche dans le tombeau. Je n'oſe donc pas m'éloigner d'elle un ſeul jour, de peur d'en être ſéparé ſans avoir réçu ſes derniers adieux. Dieu vous rétabliſſe promtement, & auſſi perfaitement que l'âge où vous êtes parvenu, pourra le permettre. Ce que je vous ai écrit, ne mérite pas de ſi grands re-

mer-

mercimens. Je vous aime, & n'ai fait ſimplement que parler comme je le devois. L'ancien adieu des Romains vous convient exactement dans la ſituation où vous êtes, *vive memor noſtri.*

Je ſuis, &c.

Je vous envoye une très-obligeante Lettre de Mr. Digby. Nous avons eu une petite correſpondance ſur votre ſujet.

LETTRE. XII.

IL n'y a point de termes qui puiſſent exprimer combien eſt grande l'inquiétude que je ſens pour vous, jugez-en par un ſeul trait : c'eſt qu'à la veille de perdre ma Mére, les ſoucis qui m'agitent à cet égard, ne diminuent point en moi ceux dont vous êtes l'objet. Sans la puiſſante raiſon qui me retinent ici, j'aurois été prendre un appartement à Hamſtead, pour être journellement avec vous. Le Docteur m'a donné conſtamment des nouvelles particuliéres de vous, qui juſqu'ici n'ont point calmé mes allarmes. Dieu prolonge votre vie, & vous rende la ſanté. Je lui demande cette grace pour moi-même ; car je ſens que je vous aime

davantage que je ne le croyois dans le tems que vous vous portiez bien, quoique je vous aye toujours aimé beaucoup. Si j'ai le malheur d'enterrer ma pauvre Mére, & que d'un autre côté je ſois aſſez heureux pour voir mes vœux en votre faveur exaucés, j'eſpére que nous pourrons paſſer enſemble le reſte de nos jours. En cas, comme cela ſe pourroit très-bien, que l'air d'un meilleur Climat, tel que celui de la partie méridionale de la France, fût jugé pouvoir contribuer à votre rétabliſſement, je ne manquerois pas de m'y rendre avec vous; & nous emménerions, ſuivant toutes les apparences, le Doyen, qui eſt déjà dans cet état d'abandon où je ſerai bientôt, rélativement à d'autres ſoucis que ceux que l'amitié inſpire. Mon cher Gay, ne vous laiſſez pas abbattre par les ſouffrances. Dieu eſt un meilleur Ami qu'une Cour, qui ne mérite pas même d'être miſe en paralléle avec un Homme de bien, je vous promets une amitié ſans réſerve quelque choſe qui puiſſe arriver, & ne ſouhaite rien tant au monde que votre rétabliſſement.

Je ſuis, &c.

Quand même vous ſeriez en état d'écrire, n'en faites rien: le Docteur me dit tout.

LET-

LETTRE XIII.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que votre ſanté ſe fortifie de jour en jour; il n'y auroit pas de mal, quand vous me manderiez par quelqu'un la même nouvelle d'heure en heure. Je me ſouviens parfaitement de quel ſecours vous m'avez été dans la maladie précédente de ma Mére, & ce ſouvenir m'afflige, par l'idée que je ne ſaurois être avec vous, ni vous avec moi. Si elle n'avoit plus été au monde, je vous aurois tenu fidéle compagnie durant votre indiſpoſition. Je ne ſuis point ſorti de chez moi durant cinq ſemaines, & n'ai vu quelque monde que pendant trois ou quatre jours. Les Amis ordinaires étendent rarement leur affection juſqu'à la diſtance de dix milles. Mylord Bolingbroke & Mr. Béthel n'ont pas manqué de me rendre pluſieurs viſites; & (à l'exception de Mr. Blunt, que j'ai vu une fois) tous les autres ſe ſont contentés de m'envoyer des meſſages. Jamais je n'ai paſſé plus triſtement mon tems, & pour ſurcroit de malheur Mr. Congréve vient de mourir. Il y a plus de vingt ans que l'ai connu. Hélas! chaque année emporte quelque objet

chéri, juſqu'à ce qu'après avoir ſurvécu à tout ce que nous avons aimé, nous finiſſions comme nous avons commencé, c'eſt-à dire, par être de miſérables individus. Adieu : c'eſt aujourd'hui mon jour de naiſſance, & voici ce que j'ai penſé à cette occaſion.

With added days if life give nothing new,
But, like a Sieve, let ev'ry Pleaſure thro';
Some Joy ſtill loſt, as each vain Year runs o'er,
And all we gain, ſome ſad Reflection more!
Is this a birth-day? —— 'Tis alas! too clear,
'Tis but the Fun'ral of the former Year.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

A MADAME—.

Juin 20. JE ne ſaurois me diſpenſer de profiter de cette occaſion pour vous féliciter ſur l'accroiſſement de votre Famille ; car votre Vache a heureuſement mis bas ce matin tout ce qu'elle pouvoit produire de plus parfait, un petit de l'eſpéce femelle, qui reſſemble à ſa Mére comme deux goûtes d'eau. Tous les Palefrois des Chevaliers Errans ayant été diſtingués par de grands noms, pourquoi les Brebis & les Vaches d'une Dame, qui fait tant d'hon-

d'honneur à la Vie Paſtorale, ne ſeroient elles pas déſignées par des noms propres à flatter l'oreille? En vertu de ce raiſonnement, nous lui avons donné le nom de la Femme de Céſar, *Calfurnie* (*a*): car de-même qu'une Louve a allaité Romulus & Remus, de-même auſſi une Vache a donné le ſein à cette Dame Romaine, & c'eſt de-là qu'elle a pris ſon nom. Nous avons célébré ce jour de naiſſance par un diner froid à Marble-hill (*b*), & avons bu à la ſanté de l'Accouche & de ſon fruit. Le régal a conſiſté en chair, en poiſon, & en laitue d'une Ile Grecque appellée *Cos*. Nous avons envie d'y diner encore demain & vendredi, pour célébrer le lendemain & le ſurlendemain d'un événement ſi mémorable. Le Doyen Swift doit être de ce dernier feſtin. Nous le recevrons dans votre Sale, qui eſt l'endroit du monde le plus charmant à l'exception de celui où vous êtes. Si ce n'étoit à cauſe de vous, nous abjurerions toutes les Cours; & réellement c'eſt une choſe très-mortifiante, & que nous ne ſaurions nous transplanter à la Cour pour vivre avec vous, ni vous engager à faire un long ſéjour

(*a*) Ce nom fait alluſion au mot *Calf*, qui en Anglois ſignifie un *Veau*.
(*b*) Maiſon de Mme. Howard.

jour à la Compagne pour vivre avec nous; ainſi nous prendrons ce que nous pourrons de ce qui vous appartient, & nous nous rendrons les plus heureux qu'il nous ſera poſſible.

Quand vous viendrez tous à Richmond, j'eſpére que cela ne nous amènera point mauvaiſe compagnie. J'admire notre Ami Gay, qui eſt amoureux de la Cour. Je ne ſuis point de ſon goût, & ne veux autre choſe de la Cour que vous, étant entiérement & uniquement, Votre, &c.

LETTRE XV.

Juill. 21. Vous avez dans ma mémoire la même place que les bonnes choſes y occupent ordinairement. Toutes les fois que je penſe, vous êtes immanquablement dans mon ame, mais je penſe rarement. Cependant vous devez avoir pour moi la même indulgence que j'accorde à tous me Amis (& ſi je ne la leur accordois pas, ils la prendroient bien d'eux-mêmes) en conſidération de ce qu'ils ſont diſtraits par mille choſes, qui les empêchent de me donner des marques de leur ſouvenir, quoiqu'ils me gardent dans leur cœur toute l'amitié que je mérite d'eux. Pareille-

lement j'attens de vous, que vingt années ſans reproche contrebalancent l'omiſſion (peut-être) d'un mois: & ſi vous vous plaignez de ceci à quelque autre, je n'aurai pas tort, mais ce ſera vous. Si cette Lettre vous paroît peu gaie, conſiderez que je viens de recevoir la nouvelle de la mort du pauvre Fenton, que j'ai aimé & eſtimé depuis plus de quinze ans. Il eſt mort à Eaſthamſtead, d'indolence & d'inaction; ayez ſoin, en faiſant un peu d'exercice, que ce ne ſoit point-là votre ſort. J'eſpére que la Ducheſſe (*a*) aura ſoin de vous à cet égard, & vous fera galopper après elle. Mme. Howard eſt ſi inquiéte ſur votre ſujet, & ſi fâchée contre moi de ce que je ne vous ai pas écrit, & contre Mme. Blount pour la même raiſon, que vous excitez en moi des ſentimens de jalouſie & d'envie, & que je vous hais preſque autant que ſi vous rempliſſiez quelque grand poſte à la Cour: or vous m'avouerez qu'il n'y a point de cauſe au monde plus propre à faire naître des ſentimens d'envie & de jalouſie dans l'ame d'un Poéte militant, & qui n'a point de penſion. Tout ceci n'eſt qu'une fiction poétique: car je vous aime, & ſerai toute ma vie,

Votre, &c.

(*a*) De Queensbury.

LET.

LETTRE XVI.

MON CHER MONSIEUR.

Octob. 5. 1727. IL y a déjà bien des années que je vous ai dit, qu'aux huit Béatitudes de l'Ecriture, on pourroit ajoûter cette neuviéme ci, „ Bienheureux ſont „ ceux qui n'attendent rien: car leur „ eſpérance ne ſera point trompée ". Je ſuis tenté de vous féliciter de ce que vous voilà affranchi de toute dépendance à l'égard de la Cour. J'oſe vous dire que vous n'en deviendrez que meilleur & plus homme de bien, probablement vous en aurez plus de ſanté, & vous en ſerez de meilleure humeur dans la ſuite. Vous êtes heureuſement délivré de quantité de maudites, Cérémonies, & vous ne reſpirerez plus un air dont l'infection a altéré toujours, plus ou moins, la ſanté de l'ame. A-la-vérité les Princes, & les Pairs (Valets des Princes) & les Dames (qui ſont folles des Pairs) ne vous honnoreront plus de leurs ſouris; mais des Gens de mérite, & des Amis réels ne vous en regarderont que de meilleur œil Il y a une choſe (la ſeule au monde que les Rois & les Rei-

Reines ne ſauroient donner, car ils ne l'ont pas eux-mêmes) la Liberté. Ce bien vaut tous les autres; &, graces à Dieu, tout Anglois l'a ſans être obligé de le demander. Vous jouirez de ce bien, & de votre propre intégrité, & du témoignage qui vous ſera rendu par votre conſcience, que vous n'avez point mérité ces graces, que les Cours n'accordent qu'à de vils eſclaves, ou à de bas adulateurs. Les degrés par leſquels on monte à la faveur des Grands, ſont des attentions & des complaiſances peu compatibles avec un caractére noble & généreux Il faut flatter leur vanité, ou être le miniſtre de leurs paſſions. Celui qui eſt le plus faux, eſt leur plus grand favori: & quand un homme, en ſuivant cette honorable route, parvient à quelque poſte honorable, il ſe trouve préciſément tel qu'il faut pour être déteſté de tout le monde. La choſe eſt démontrée par plus d'une expérience.

Je penſe que vous avez conſulté quelqu'un, avant que d'écrire la Lettre que vous avez envoyée par Mylord Grantham; &, ſi je devine juſte, vous ne pouviez pas conſulter quelqu'un qui fût plus inſtruit des régles qu'il faut obſerver en fait de Décence: car la per-

perſonne que je m'imagine, entend cette matiére à fond. Je ne ſuis pas tout-à-fait exemt de crainte rélativement à cette perſonne: c'eſt un mauvais augure. Mais qu'ai je à faire des augures de Cour? — Cher Gay, adieu. Je n'ajoûterai plus qu'un mot, qu'un Courtiſan n'auroit jamais eu la groſſiéreté de dire. Tant que vous ne ſerez le Serviteur de perſonne, vous pourrez être l'Ami de quelqu'un; & comme tel je vous embraſſe dans toutes les conditions de la vie. Quand je n'aurai plus qu'un eſcalin, il y en aura toujours ſix, & même huit ſous pour vous. Je vivrai du reſte comme je pourrai.

LET-

LETTRE XV.

DE MR. GAY A MR. POPE.

IL y a quinze jours ou trois ſemaines que je vous ai écrit une Lettre; j'aurois pu à-la vérité m'acquiter de ce devoir plutôt; chaque jour, après le départ de la Poſte, j'ai penſé que j'aurois dû vous écrire, & chaque autre jour votre idée m'eſt revenue à quelque autre occaſion Je vous prie de faire bien des remercimens à Mme. B. de la maniére avantageuſe dont elle penſe à mon égard: je ſais la choſe de notre Amie à la Cour, qui, à en juger par la Lettre qu'elle a écrite, doit ſe porter fort bien, & être charmée de ſon ſort. Si l'on conſidére la quantité de plaiſirs & de délices dont on eſt inondé dans le ſéjour qu'elle habite, il y a lieu de s'étonner qu'on puiſſe avoir aſſez de ſanté & de force pour les ſupporter. Je ſuis bien aiſe qu'elle ſoit en état de les ſoutenir, & cela même contribue à ma ſanté. Vous voyez que je ne ſuis pas entiérement indépendant, quoi- Août 2. 1728.

quoique le nombre de mes rélations ſoit diminué; car une grande partie de mon bonheur dépend du ſien. A-t-on déjà décidé à qui ſera la maiſon de la Veuve? Je n'ai point cédé mes prétentions au Doyen; ſi l'on s'en défait, je ſouhaite que l'un de nous deux puiſſe l'avoir. J'éſpére que Mme. Blount, Mme Howard & vous, formez tous le même vœu, & par le même motif qui m'engage à le faire. Tout ce que j'ai pu apprendre de vous en dernier lieu, ne m'a été communiqué que par les avertiſſemens des Gazettes, dont on a droit d'inférer que la race des Curls ne ſera pas ſitôt éteinte, & que la haine que ces miſérables vous portent, n'a ſa ſource que dans la ſupériorité de votre mérite. Homére même n'a pas été plus maltraité par les François. La Ducheſſe vous fait bien des complimens, & eſt toujours diſpoſée à approuver ce que vous faites. Mr. Congréve & moi admirons votre fermeté, & aimons vos Ouvrages; car nous ne ſommes pas des ſots. Adieu.

LET-

LETTRE XVIII.

SI mon amitié étoit auſſi efficace qu'elle eſt ſincére, vous ſeriez un de ceux en faveur de qui elle aimeroit à déployer ſon pouvoir. J'ai toujours fait cas des (*a*) Papes qui ſe ſont le plus diſtingués par leur Népotiſme : c'eſt une marque que ces Saints Péres aimoient quelqu'un, ce qui eſt aſſez rare dans un âge avancé. Et j'honore fort actuellement le Chevalier Walpole, à cauſe de ſa libéralité envers ſes Amis particuliers, & ſes Parens. Mais ce m'eſt un véritable chagrin, quand je ſonge que mon amitié produit ſi peu d'effets en comparaiſon des leurs: elle eſt de ſi peu d'uſage, que vous n'en pouvez rien recevoir, pas même un diner à la diſtance où vous êtes, ni aider le Général, que j'aime tant, à prendre un ſeul poiſſon. Ma ſeule reſſource eſt de vous regarder comme plus heureux que moi, & de commencer à vous porter envie (ſentiment peu éloigné de la haine, & un excellent remede con-

Avril. 18. 1730.

(*a*) C'eſt proprement une pointe, bonne ou mauvaiſe, comme on voudra : le mot de *Pope*, qui eſt le nom de l'Auteur, ſignifiant *Pape* en Anglois.

contre l'amour). Comment ſe peut-il que la Providence m'ait traité ſi ſévérement (moi qui ſuis un plus grand objet de compaſſion qu'aucun homme gras qui vive ſur la Terre) que je ſois forcé de boire du vin, pendant que vous buvez délicieuſement de l'eau préparée avec des oranges de la propre main de la Ducheſſe de Queensbury? Que je ſois condamné à vivre le long d'un grand-chemin, comme un ancien Patriarche, & à recevoir journellement tant de monde, qu'on puiſſe appliquer à mon portique ce vers des Géorgiques,

Mane ſalutantum totis vomit ædibus undam,

pendant que parfumé d'eau-roſe vous goûtez, dans des Boſquets Idaliens, l'ombre & le frais avec la Ducheſſe de Queensbury! Qu'il ſoit dit que je dinerai à la Cour avec les Dames qui ſont de garde à Windſor, pendant que vous avez le bonheur d'être exilé avec la Ducheſſe de Queensbury! Tant il y a d'inégalité dans les conditions humaines! Il eſt vrai pourtant que je mérite dix fois plus que vous d'être banni, & j'en dis autant de quelques Dames de par le monde, à qui la retraite conviendroit mieux qu'à Madame la Ducheſſe. Une des Belles de la Cour m'exhorte ſouvent à vous écrire, à ce

que

que je m'imagine, pour s'en diſpenſer elle-même. Elle paroît (car c'eſt tout ce que je puis dire d'une perſonne qui habite un païs où les amitiés ne ſont qu'apparentes) vous vouloir du bien. Une autre, qui n'a jamais reſpiré l'air de la Cour, parle ſouvent de vous, & vous aime ſincérement—. Après tout, je penſe qu'elles ſont vos Amies l'une & l'autre. J'ai écrit à Mr. Forteſcue, & lui ai mandé les peines que vous aviez priſes pour le voir. Le Doyen ſe porte fort bien. Depuis quatre mois il ne m'a écrit que deux Lettres, dont chacune fait mention de vous de la maniére la plus obligeante: il eſt dans le nord de l'Irlande, faiſant je ne ſais quoi, avec je ne ſais qui. Mr. Cléland m'entretient ſans-ceſſe de vous: il eſt à Tunbridge, où il dine avec la vieille Ducheſſe, après lui avoir gagné tout ſon argent au jeu. Je ne ſais pas d'autres nouvelles, hormis que le Conſeiller Bickford s'eſt fait mal, & s'appuye ſur une eſpéce de maſſue; avec laquelle il viendra vous voir à Amesbury. Je ſuis de Mylord Duc, de Madame la Ducheſſe, de Mrs. Dormer, & de vous, le très-humble, &c.

LETTRE XIX.

Sept. 11. 1730.

VOus penſez à moi journellement, dites-vous; j'en fais autant à votre égard, je vous aſſure; & même plus ſouvent qu'il ne convient avec le caractére d'un homme raiſonnable, qui doit plutôt tirer parti des choſes & des hommes qui ſont autour de lui, que s'inquiéter pour ceux dont il eſt éloigné. Et vous, dont l'abſence eſt en quelque ſorte perpétuelle à mon égard, devez plutôt vous offrir à ma mémoire comme un homme mort dont on ſe ſouvient encore, que comme un homme vivant qu'on ſouhaiteroit vainement de revoir. Vous nous avez été enlevé pour être aſſocié à des Intelligences d'un ordre ſupérieur, c'eſt-à-dire, au Duc & à la Ducheſſe, depuis que relegués loin de la Cour, ils ne voyent qu'eux-mêmes, & leurs vrais Amis. J'infére de là, que dans un autre Monde de pareils Amis formeront auſſi leur Société. Oſerois-je me flatter d'appartenir un jour à une claſſe d'Etres auſſi nobles? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne ſuis pas moins détrompé des chiméres de la Cour que vous, & loin d'elle par goût. Je tiens pourtant encore

core un peu trop au Monde, & cela ne doit pas vous étonner, ma retraite n'étant qu'à dix milles de la Capitale. Je vis dans le tourbillon des rapports, des menſonges, & des médiſances; c'eſt ici qu'on fait des Satyres contre la Beauté, qu'on calomnie la Vertu, & qu'on ſe moque de tout ce que la Religion & la Raiſon ont de plus ſacré. Je ſuppoſe que de ſi odieux travers ne vous ſont pas plus connus, que nous habitans de ce monceau de boue le ſommes aux habitans de Jupiter, à moins que quelque fervente priére ne vous parvienne ſur les ailes de la Poſte, de la part de quelques-uns de vos dévots (car nous vous enviſageons déja comme un Bienheureux). Mme H. éléve de tems en tems ſon cœur à vous du ſein de l'égoût des Grandeurs Humaines à W—r. Mme. B. vous ſupplie de vous ſouvenir que durant votre vie mortelle vous l'avez vue à Pétersham; & Mylord B. prend acte qu'il a adoré la Ducheſſe dans le tems qu'il s'en falloit quelque choſe encore qu'elle fût auſſi parfaite qu'à-préſent.

Le détail de nos beſoins, de nos plaintes, & de nos miſéres ici, me méneroit trop loin: il ſuffira d'en rapporter un trait, qui vous ſurprendra: car c'eſt la mort d'une Femme. Votre ſurpriſe néanmoins ceſſera, quand je

vous aurai dit que cette Femme eſt la bonne Madame Rollinſon. Son Mari eſt parti tout triſte pour Oxfordshire, d'où il doit ſe rendre à Bath. Adieu. Ecrivez-moi auſſi ſouvent qu'il vous plaîra, & (pour vous y encourager) je vous écrirai auſſi rarement que ſi vous ne m'écriviez jamais.

Je ſuis, &c.

LETTRE XX.

MON CHER MONSIEUR,

Octob. 1. 1730. VOus n'auriez jamais deviné que, dans la ſaiſon où nous ſommes, je reſſemble au Soleil, qui paroît ne ſe cacher que pour briller dans la ſuite avec plus d'éclat. Mais je crains que les nuages d'un long hiver ne m'obſcurciſſent totalement. Ce n'eſt pas en qualité de fils d'Apollon que je me compare au Soleil, mais comme un Etre lumineux, qui aime à ſe produire. Je ne verrai preſque perſonne cet hiver, étant devenu trop foible pour faire quelque bien, ou pour procurer quelque agrément. Je ſens non ſeulement, comme le dit finement Dryden, que mes tons baiſſent entant que Poéte, mais auſſi que mes eſprits n'ont

plus

plus la vivacité néceſſaire pour qu'on prenne plaiſir à être avec moi. Mes Livres ſeront donc ma reſſource, & ma Bibliothéque, que j'ai miſe en ordre, & dont j'ai fait aggrandir la cheminée, ſervira (s'il ſe peut) à donner une nouvelle vie à mon ame & à mon corps. Une perſonne (c'eſt une Femme, Dieu me le pardonne) que j'ai lieu de regarder comme ayant pour moi des ſentimens d'amitié, & avec laquelle j'ai paſſé depuis quinze ans trois ou quatre heures par jour, m'a conſeillé de reſter plus longtems dans mon cabinet. Il m'a paru qu'elle doit avoir quelque raiſon qui l'engage à me donner ce conſeil, & j'ai conclu qu'elle a voulu mettre le comble aux obligations que je lui ai, en me faiſant retourner à l'emploi qui me convient le mieux; je veux dire, à converſer avec les Anciens & avec les Morts.

Jugez donc ſi je ſuis en droit de vous traiter comme un Eſprit béatifié, pour peu que je compare votre vie avec mon état de ſtupidité. Pour ce qui eſt du tems que j'ai paſſé à Windſor avec les Dames, &c. ce n'eſt qu'un ſonge. Je n'y ai été que deux nuits, & durant tout le jour je me ſuis trouvé hors de leur compagnie. Perſonne ne me fait la cour, & je compte bien auſſi de ne la faire à perſonne, mes

Amis de la belle ſaiſon partant pour Londres, & je les reverrai avec les Papillons, ſi je vis juſqu'à l'année prochaine ; choſe dont je ne me ſoucierois guéres, ſi ce n'étoit pour l'amour d'eux. Mais nous autres Auteurs, nous ſommes obligés d'aimer la Poſtérité, afin que la Poſtérité nous aime ; & je ne ſerois pas fâché de voir les enfans de la génération préſente parvenus à l'âge de raiſon, uniquement dans l'eſpérance qu'ils ſeront plus ſages que leurs Parens.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

IL eſt vrai que je vous écris rarement: la cauſe en eſt, que je ne ſaurois me flatter de vous écrire quelque choſe de fort agréable, n'ayant que ma ſimple exiſtence à vous mander: or cette nouvelle n'a rien de fort intéreſſant pour vous, dont je ſuis ſéparé par de ſi puiſſantes cauſes. Je fais encore, & ferai toujours des vœux pour votre proſpérité & votre bonheur: je ſouhaite que quelque heureux accident vous mette à votre aiſe, & vous rende en même tems indépendant ; & que je vive aſſez pour vous voir auſſi content, qu'on

qu'on peut l'être dans ce pauvre Monde. Eſt-il donc dit que nous ne vivrons plus enſemble, comme nous avons fait autrefois? Je ſens que le reflux de ma vie avance fort vite. Ce n'eſt pas que je me porte plus mal que l'hiver paſſé; mais mon ame ne trouve plus rien autour d'elle pour ſe ſoutenir, & j'éprouve qu'à meſure que je quitte le Monde, il m'abandonne auſſi. J'ai aſſez de compagnons, mais peu d'Amis: encore ces derniers ſont-ils trop ardens en fait d'intérêts temporels, pour que nous ſympatiſions parfaitement enſemble. Quelques autres Amis, auxquels ce reproche ne convient pas, ſont ſi éloignés de moi, que je ne puis les conſidérer que comme des morts, dont la mémoire m'eſt en vénération. Mon naturel, mon tempérament, & une habitude contractée dès ma jeuneſſe, n'ont produit en moi qu'un ſeul déſir ambitieux, toutes les autres vues ambitieuſes ayant été écartées loin de moi par mon éducation, ma Religion, &c. Ce déſir étoit de fixer & de conſerver quelques vrais Amis. J'ai cru quelquefois avoir trouvé ce que je cherchois, mais je me ſuis apperçu enſuite que j'avois été la dupe de mes eſpérances. Après avoir renouvellé ces expériences en plus d'une occaſion, je ſuis tombé à la fin dans une eſpéce de pareſſe, qui

m'empêche de prendre la moindre peine pour que le reſte du Genre Humain faſſe attention à moi. Et pourquoi prendrois-je des peines, puiſque je n'ambitionne rien? Je me laiſſe aller ici entre les bras du ſommeil, où je reſterai probablement, juſqu'à ce que je m'endorme pour toujours, comme le Vieillard de Vérone. J'écoute ce qui ſe paſſe dans le ſein du monde bruyant avec ſi peu d'attention, que j'oublie le tout dès le lendemain: & pour ce qui eſt du Monde ſavant, il ne s'y paſſe rien.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

Octob. 23. 1730.

VOtre Lettre eſt très-obligeante; mais elle ne m'a pas fait, à beaucoup près, autant de plaiſir que bien d'autres que vous m'avez écrites, à cauſe du détail où vous entrez au ſujet de l'abbattement de vos eſprits. J'eſpére que cet abbattement n'eſt pas l'effet d'une conſtance exceſſive à ne boire que de l'eau: le Docteur Arbuthnot, & un autre Médecin fort habile, ſeroient aſſez de cet avis. Je voudrois auſſi que vous ne vous livraſſiez pas ſi abſolument à la retraite, & que votre re-

retour en ville rémédiât à l'eſpéce de laſſitude qui vient de trop de recueillement. Je ſouhaite la choſe en partie pour moi même. Nous avons peu vécu enſemble en dernier lieu, & nous devons nous ſervir l'un l'autre de Médecin. L'ancienne recette, connue ſous le nom de *ſtudiorum ſimilitudo*, &c. nous a fait tant de bien durant pluſieurs années, & probablement s'accorderoit bien encore avec notre conſtitution. Ce qui nous manque à l'un & à l'autre, c'eſt d'être aiguiſés; & il y a bien des gens ici qui vous rendront ce ſervice, uniquement pour l'amour de l'eſprit, qui ſemble avoir dit un long & dernier adieu à la ville. Je n'ai rien à vous mander qui vaille la peine d'être lu, ou vu. Notre ſiécle s'eſt donné (je penſe) le mot, pour juſtifier tous les tableaux d'extravagance qui ſe trouvent dans la *Dunciade*. A propos de folie, avez-vous jamais rencontré en votre chemin Mr. Chubb, qui eſt un admirable phénoméne? J'ai parcouru tout ſon Volume (*a*), en admirant le

(*a*) Il s'agit ici de ſon Volume in quarto, écrit avant qu'on eût remarqué en lui ſes ſymptômes de ces extravagances, qui l'ont rendu ſi fameux dans la ſuite. Comme la Cour avoit choiſi Mr. *Duck* pour en faire le rival de Mr. Pope, la ville s'imagina avoir rencontré en *Chubb* un homme propre à éclipſer *Locke*. La modeſtie du Poéte de Cour

Docteur, ſans approuver toujours pour cela ſa doctrine. J'ai paſſé trois jours à Londres dans l'eſpace de quatre mois, deux à Windſor, & un demi à Richmond, & ai borné à cela toutes mes courſes. Jugez à-préſent ſi je me plaîs dans ma Bibliothéque. Adieu. Souvenez-vous d'un de vos premiers Amis, & qui ſera tel juſqu'à la fin de ſa vie. Mme. Blount mérite d'avoir une place dans votre mémoire, car elle ne vous oublie jamais, & a toutes les qualités requiſes pour être une parfaite Amie. Je prie le Duc & la Ducheſſe de vouloir argréer mes très-humbles ſervices. La ſatisfaction que vous témoignez trouver dans leur compagnie, me plaît; ce qui eſt bien généreux à moi, cette ſatisfaction même étant ce qui vous ſépare de nous.

Je ſuis, &c.

Cour le préſerva des petites-maiſons, pendant que la vanité du nouveau Philoſophe, ſecondée par ſes ſages admirateurs, lui fit tourner la cervelle.

LET-

LETTRE XXIII.

LE Chevalier Cottrell m'a dit que vous viendrez dans peu en ville. Nous avons beſoin d'un renfort d'Amis, pendant que les Vents grondent & que la Mer paroît en courroux. Le Soleil nous fait froidement un ſalut d'adieu; & nous ſommes ſur le point de ſubſtituer à la chaleur douce, mais éloignée d'une beauté céleſte, un feu matériel & groſſier, qui ne laiſſera pas de faire plaiſir. Je ſouhaiterois que vous puſſiez être ici juſqu'à ce que votre famille arrive: vous y vivriez plus innocemment, & tuériez moins de pauvres animaux, qui n'ont jamais ſongé à vous faire le moindre mal. Par délicateſſe de conſcience vous devez faire votre ſéjour à Londres, & la Ducheſſe doit ſe tranſplanter à la campagne, de peur de nuire à des Innocens d'une autre eſpéce. J'eſpére qu'elle ne va jamais à l'Egliſe: le Duc devroit vous renfermer tous deux à clé, & l'Univers en ſeroit mieux gouverné. Je vous conſeille de chaſſer aux Hommes, & de ne tirer qu'aux Fats & aux Coquins. Cette ſorte de proye (quoique fort mauvaiſe en elle-même) ne laiſſera Octob. 2. 1732.

pas de vous tourner à compte, pour peu que vous ayez l'art de la conſerver: car les parens ne manqueront pas de venir, & d'acheter les corps de vous.

La mort de Wilks laiſſe Cibber ſans collégue, Dictateur abſolu & perpétuel du Théatre, quoique, durant la vie du premier, Cibber ne fût que le Bibulus de Céſar. L'ambition ſe contente d'un ſimple nom, & a bien raiſon; car elle ne mérite guéres davantage. Tout eſt mort ici: il n'y a plus de Politiques à la Cour, ni plus de Commerce en Ville; & la Poéſie ſeule donne de violens ſignes de vie. Tout ce qui ſait tracer des Lettres, Hommes, Enfans, &c. compoſe des vers ſur l'Hermitage Royal: on dit que la Reine eſt embarraſſée auxquels donner la préférence: pour moi, je n'en ai point vu de meilleurs que les Vers Latins de Mr. Poyntz. Vous feriez plaiſir à Mylady Suffolk, ſi vous ordonniez à votre Muſe d'eſſayer ſes forces ſur le même ſujet. Si la Ducheſſe de Queensbury exigeoit un pareil ordre de ma part, elle n'eſſuyeroit point de refus; pluſieurs de vos Amis m'aſſurent qu'on s'attend à une Piéce de votre façon. Quoiqu'on ait lieu de ſe plaindre de la Cour, il ne faut pas qu'on en conſerve un éternel reſſentiment.

Ainſi

Ainſi j'eſpére que vous m'accorderez ma demande, & que Madame la Ducheſſe n'y mettra aucun obſtacle.

Le dernier volume du recueil de nos folies vient de paroître. Tous vos Amis ſe ſouviennent de vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

DE MR. GAY A MR. POPE.

ME voici enfin de retour de mon expédition de Somerſet-Shire; mais je ne me porte pas ſi bien depuis mon retour, que je faiſois auparavant; car je reſſens de tems en tems des douleurs de colique, qui m'inquiétent pourtant plus qu'elles ne me font de mal. Nous avons été parfaitement bien reçus, &, dans différentes petites courſes, eu occaſion d'admirer la beauté du Païs. Le Chevalier Wyndham s'occupe préſentement à améliorer ſes Terres, & à bâtir force châteaux en Eſpagne. Nous avons fait pluſieurs parties de plaiſir ſur le bord de la Mer, & vu, entr'autres beaux endroits, Dunſter-Caſtle près de Minehead. Ce château eſt ſitué ſur une grande hauteur, d'où la vue s'étend ſur cette ville, & ſur le Octob. 7. 1732.

canal de Briſtol, dans lequel on apperçoit deux petites Iles, appellées *Steep Holms*, & *Flat Holms:* on peut voir, de l'autre côté, les champs qui bordent la côte de la Principauté de Galles. J'ai fait cette tournée à cheval, mais je n'ai pas gagné autant de forces par cette eſpéce de reméde, que je croyois avoir lieu de m'y attendre. Tout ceci me fait craindre que la foibleſſe, dont je me ſuis plaint depuis ſi longtems, & ſi ſouvent, ne ſoit inhérente à ma conſtitution, & qu'il ne me reſte d'autre reméde à y oppoſer que la patience (*a*).

Pour ce qui eſt du conſeil que vous me donnez de travailler à un Panégyrique, je ne ſaurois comment m'y prendre pour l'exécuter. J'y ſuis trop novice : & s'il m'eſt arrivé quelquefois de commettre cette faute, je l'ai fait à contre-cœur, & m'en repens ſincérement. Je me garderai donc de la récidive, ne déſirant aucune récompenſe, & ne ſachant pas trop bien ce que je devrois louer. Il y a aſſez de flatteurs, & je ne prétens point empieter ſur les fonctions d'un autre. Je n'ai point vu de vers ſur ce merveilleux ſujet,

(*a*) Mr. Gay mourut au mois de Novembre ſuivant dans la maiſon de la Ducheſſe de Queensbury à Londres, âgé de 46 ans.

ſujet, deſorte qu'il ne m'eſt pas poſſible d'avoir de l'émulation. Que les Patrons protégent leurs Auteurs, & que les Auteurs élévent juſqu'au Ciel leurs Patrons, tout cela eſt dans l'ordre, mais ne me regarde pas.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

MR. CLELAND A MR. GAY (*a*).

JE ſuis étonné des plaintes que j'entens faire de tous côtés à l'occaſion de l'Epitre adreſſée en dernier lieu au Comte de Burlington ; & je ſerois bien fâché qu'elles fuſſent fondées le moins du monde. Si l'Ecrivain avoit attaqué le vice, dans un tems où il eſt non ſeulement toléré, mais triomphant, & où il paſſe plutôt pour un mérite que pour un défaut, j'aurois appréhendé les ſuites d'une pareille témérité. S'il avoit ſatyriſé certains Joueurs, qui gagnent juſqu'à cent mille livres Sterling, par des méthodes pratiquées journellement, & encouragées à face découverte : s'il avoit défendu avec trop

Déc. 16. 1731.

(*a*) Cette Lettre eſt de la même main que celle qui ſe trouve à la tête de la *Dunciade*.

trop de zéle la Religion de ſon Païs, contre des Livres qui ſe vendent dans toutes les boutiques, & que tout le monde s'empreſſe d'acheter : ou s'il avoit donné à nos excellens Auteurs hebdomadaires les mêmes noms par leſquels ils déſignent ouvertement les plus Grands-hommes qu'il y ait dans le Miniſtére, ou qui en ſoient ſortis, dont il ne leur arrive d'autre mal que de ne pas obtenir d'auſſi grandes récompenſes que celles dont ils s'étoient flattés: dans quelqu'un de ces cas (je l'avoue) j'aurois tremblé pour lui. Je n'ai pu que concevoir un plus heureux augure en faveur de cette Epitre modeſte & conciſe, qui n'attaque aucun vice; qui n'en veut qu'à la Folie, & pas même à la Folie en général, mais à une ſeule branche, & encore cette branche, pour laquelle le Seigneur, à qui l'Epitre eſt adreſſée, a toujours marqué le plus d'averſion. Je ne m'attendois pas à une pareille ſévérité, ſurtout après tant d'indulgence. Eſt-ce donc un ſi grand crime d'avoir dit: *C'eſt ce qui habille le Pauvre, ce qui nourrit celui qui a faim, ce qui procure la ſanté au Laboureur, & du pain à ſes enfans.*

La Folie dépeinte ici, n'eſt ſûrement pas de la plus mauvaiſe ſorte; car le mauvais goût fait bien plus de dépenſes

ſes que le bon. Eſt-ce un défaut moral ? Non, ce n'eſt qu'un défaut naturel, un manque de goût. Il n'y a point d'honnête-homme qui n'y ſoit ſujet. Le plus digne Pair du Royaume peut vivre exemplairement dans une maiſon bâtie tout de travers, & le meilleur Citoyen admirer ſon jardin, quoique très-mal ordonné. Je m'imaginois (dis-je) que l'Auteur avoit le privilége qu'on accorde à tout le monde, d'obſerver un défaut, & de féliciter un Ami de ce qu'il poſſéde la qualité qui y eſt oppoſée.

Mais, dit-on, c'eſt une Satyre perſonnelle. Cela ne ſe peut pas puiſque toutes les réflexions roulent ſur des choſes. Il n'y eſt pas queſtion d'un homme, mais de ſa maiſon, de ſon jardin, &c. Mais n'introduit-il point des Perſonnages réels, comme le Gladiateur, le Nil, & le Triton ? Je réponds qu'il les traite en Amis, & qu'il eſt fâché de les voir en mauvaiſe compagnie. Bien des gens confondent le perſonnel avec l'injuſte, ne conſidérant point qu'il n'eſt pas poſſible qu'une choſe juſte ne ſoit pas perſonnelle. D'autres prétendent que „ de pareils „ Ecrits en ne portant ſur aucun objet „ déterminé, ne corrigeront qui que „ ce ſoit". Les bonnes gens à la-vérité ſont allarmés de tout ce qui ſent

la

la Satyre, & les vicieux regardent la folie comme la frontiére de leurs Etats:

Jam proximus ardet
Ucalegon.

Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que ceux qui ſe ſoupçonnent eux-mêmes de n'être pas tout-à-fait exemts de ridicule, trouvent une conſolation intérieure à en écater le reproche auſſi loin qu'il eſt poſſible, c'eſt-à dire, ſur ce qu'il y a de plus ſage & de meilleur dans le Genre-Humain.

L'unique reméde que je ſache à ce mal, eſt que nos contemporains ne ſoient pas plus aſſidus aux Théatres qu'ils ne commencent à l'être aux Egliſes; à moins qu'on ne veuille que la Comédie ne ſoit déſerte, que la Satire ne garde le ſilence, & que chaque Homme ne faſſe ce qui paroît bon à ſes yeux, comme s'il n'y avoit ni Roi, ni Prêtre, ni Poéte, en Iſraël. Mais je me trouve obligé de toucher un article, ſur lequel il eſt juſte que je prenne mon ſérieux: je veux dire, l'application odieuſe du caractére de Timon qu'on a faite (j'oſe le dire hardiment) à l'homme du monde le moins miſantrope. L'Auteur de l'Epitre eſt ſûrement dans cette idée, puiſqu'il a été lui-même l'objet de la généroſité de ce Seigneur. Et pourquoi faut-il qu'un

qu'un portrait, tracé d'après vingt hommes différens, ſoit appliqué à un ſeul? Y trouve-t on ſes yeux? Non. Son nez, ou ſa bouche? Non. C'eſt ſon menton, qui reſſemble. Je le veux: mais eſt-il le ſeul dont le menton ſoit fait ainſi?

Se peut-il une preuve plus frappante, & en même tems plus triſte du goût dépravé du Public, qui tourne en poiſon les remédes les plus ſalutaires, que de voir qu'entre mille brillantes qualités qui ornent un Grand-homme, on employe toute ſon attention à démêler une petite tache. Encore ſuis-je perſuadé que ce n'a jamais été l'intention de l'Auteur, d'imputer une pareille tache à un homme dont toute la vie (pour me ſervir de ſes propres termes) eſt une *ſuite continuelle* de *bonnes* & de *généreuſes actions*. Je ne connois pas d'homme ſur la Terre plus diſpoſé à reſpecter l'innocence, & à ne ſe guéres embarraſſer ſi quelqu'un contre qui il auroit lancé un trait de Satyre, diſoit, c'eſt à moi qu'il en veut. Si cela arrive jamais, j'oſe aſſurer qu'il en conviendra avec la franchiſe d'un homme dont les cenſures ſont juſtes, & qui oſe y mettre ſon nom.

LET-

LETTRE XXVI.

AU COMTE DE BURLINGTON.

MYLORD,

Mars 7. 1731. LEs clameurs excitées à l'occaſion de l'Epitre que je vous ai adreſſée, m'ont fait moins de peine, que je n'ai eu de plaiſir en voyant le zéle général qu'on a témoigné pour un Grand-homme d'un caractére bienfaiſant, & l'ardeur généreuſe avec laquelle Votre Grandeur s'eſt intéreſſée en faveur d'un homme innocent.

Ce n'eſt pas le Poéme qui a mérité cette conduite de votre part; car j'avois l'honneur d'être votre Ami, & cette qualité eſt bien ſupérieure à celle de Poéte: mais ceux-là mêmes qui ne connoiſſoient pas l'Auteur, auroient dû avoir à ſon égard aſſez de candeur pour rejetter une interprétation peu juſte rélativement à celui qu'on a ſuppoſé que j'avois en vue, & odieuſe rélativement à moi. Je n'ai cependant point été ſurpris, qu'un caractére, dont

dont les traits convenoient à vingt hommes différens ; ait été appliqué à un ſeul; puiſque, par ce moyen, dix-neuf échappoient au ridicule.

Je connoiſſois trop bien les ſentimens du Duc de . . . ſur cette affaire, pour qu'il fût néceſſaire d'embaraſſer le Public de ma juſtification. Mais comme la malice, malgré tout cela, ne veut point lâcher priſe, j'ai profité de l'occaſion que m'offroit une troiſiéme édition, pour déclarer l'opinion de ce Seigneur, non ſeulement touchant mon innocence, mais auſſi par rapport à la malice de mes ennemis. Mon cœur ſent la premiére de ces vérités, & je m'imagine que quelques-uns des leurs n'ignorent pas tout-à-fait la ſeconde. Son humanité eſt touchée de l'injure qu'on me fait, tandis que ſa grandeur d'ame ſouffre avec indifférence l'inſulte qu'on oſe lui faire à lui-même (*a*)

J'avoue néanmoins, Mylord, que de pareils traits de malignité m'intimident, & me feroient preſque renoncer à écrire: ce qui n'eſt nullement une menace pour certains gens, qui ſeroient bien aiſe que j'y renonçaſſe tout-à-fait Cette eſpéce de Satire eſt dangereuſe auſſi longtems que les calomnies des Sots du

(*a*) Par alluſion à la Lettre que le Duc de Ch* écrivit à cette occaſion à Mr. Pope.

du plus bas rang, ſe trouvent ſecondées par des gens en place. La conduite qu'on a tenue en cette occaſion, m'a appris qu'il y en a qui aimeroient mieux être méchans que ridicules: d'où j'ai inféré que la ſûreté perſonnelle du Cenſeur exigeoit qu'il attaquât plutôt les Vices que les Folies. Je laiſſerai donc ceux que cela peut regarder, dans la tranquille poſſeſſion de leurs Idoles, de leurs Bosquets, & de leurs Hauts-lieux; & au-lieu de parler de leur orgueil & de leurs vanités, je ne ferai mention que de leurs baſſeſſes & de leurs miſéres. Peut-être auſſi ne ſeroit-il pas mauvais, pour ne plus fournir de prétextes à d'injuſtes applications, de n'employer à l'avenir que des noms réels. Je ſuis

MYLORD,

Votre, &c.

LET-

LETTRE XXVII. (a)

ON a bien raiſon de dire que les malheurs ſeuls donnent occaſion de faire connoître une véritable amitié, puiſqu'on diſcerne par leur moyen non ſeulement l'amitié que d'autres nous portent, mais auſſi celle que nous avons pour eux. C'eſt la ſeule maniére de démêler au juſte nos propres ſentimens à cet égard. Ce n'eſt qu'à regret que je me vois contraint de partir pour Bath, & de préférer ma conſervation aux ſoins que ceux que j'aime ſont en droit d'exiger de moi; & ce n'eſt guéres ma coutume, d'accorder à ma ſanté la victoire ſur mes plus nobles affections. Je ſuis parti le cœur pénétré de triſteſſe, ſouhaitant d'avoir entrepris ce voyage la ſaiſon paſſée; car chaque jour que je différe, le danger de l'accident que je crains le plus, je veux dire de perdre ma Mére, va en augmentant. Une autre réflexion me fait auſſi de la peine, qui eſt, que depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, je n'ai jamais été auſſi longtems éloigné de vous, qu'il faut que je le ſois à-préſent. Cirencester.

(a) A Mme. B.

ſent. Il me ſemble que nous devenons de plus en plus étrangers l'un à l'égard de l'autre, & que chaque année vous apprend à pouvoir vivre ſans moi. Je crains que cette abſence ne me rende moins bien venu à mon retour, que je ne l'étois autrefois, après une abſence ſeulement de quinze jours. Le tems néanmoins ne devroit pas diminuer l'amitié, puiſque c'eſt lui ſeul qui en peut confirmer la durée.

Le voyage m'a fort dérangé, quoique je me ſois arrêté en chemin chez Mylord Bathurſt. Ce Seigneur eſt tout le jour en mouvement & en action. ce qui eſt trop fort pour moi. J'en ſuis charmé pour l'amour de lui, car j'aime à voir que mes Amis l'emportent ſur moi en fait de ſanté, de fortune, ou de plaiſirs. S'ils perdoient tous ces avantages, de quoi cela me profiteroit-il ? Je m'étonne quelquefois de trouver que je ne puiſſe m'aſſocier pour compagnons que des vieillards, & j'oublie que je ne ſuis plus jeune. Par malheur les yeux me font mal quand je veux lire ou écrire, les ſeuls plaiſirs que je ſois encore en état de goûter. Cependant je ne me plaindrai point de la vie, pourvu que deux ou trois de mes Amis continuent à m'eſtimer, en ayant néanmoins quelque indulgence pour mes foibleſſes :

Et

Et ſi je pouvois vivre aſſez longtems pour vous contempler dans le ſein de l'aiſe & du repos, en devenant indépendant de ceux qui ne vous procureront jamais ni l'un ni l'autre de ces biens, je ne doute pas que le dernier période de ma vie ne me parût plus agréable que tous les autres qui l'ont précédé. Je puis ſupporter les maux du corps, mais je n'ai pas la même force à l'égard ce ceux de l'ame, que j'éprouve principalement à votre occaſion. Vous êtes d'un caractére propre à vous rendre *ſatisfaite* & *aimée* (qui eſt tout le bonheur dont on a beſoin dans le Monde): le dernier de ces avantages ne ſauroit vous manquer, & le premier ſera l'ouvrage de votre modération. Tout ce que vous faites eſt d'affoiblir ce caractére, en vous ſacrifiant vous-même à d'autres, par une affection mal placée, qui vous nuit & ne leur profite de rien. Or ſi vous voulez profiter de mon conſeil, il ne faut point perdre de tems. L'habitude de l'eſclavage fait qu'au bout d'un certain nombre d'années on y prend goût, & qu'on peut auſſi peu s'en paſſer, qu'il eſt poſſible à L — de vivre hors de la Cour.

Excuſez moi, ſi je vous parle franchement. Vous donnez trop dans l'in-

dolence. & vous vous découragez trop aiſément. Cela n'arriveroit pas, ſi vous étiez à vous-même. La ſérénité d'ame reviendroit alors, & chaſſeroit quelque autre diſpoſition moins agréable. Tandis que vous vivez dans un état d'abbattement perpétuel, il n'y a proprement rien au monde qui ſoit à vous, pas même votre propre *humeur*, ni votre propre *ſens*.

Vous ne ſauriez concevoir le gain que vous feriez en fait de courage & de gayeté, ſi vous pouviez vous réſoudre à goûter les douceurs de l'indépendance ſeulement pendant deux ou trois mois. Je ne penſe jamais avec quelque ſentiment d'affection à vous que cette idée ne vienne à la traverſe: ainſi ne trouvez pas mauvais que je vous la raméne; car ſi je ne le faiſois pas, je manquerois à ce que je vous dois. Adieu: écrivez moi, & ne manquez pas de vous étendre ſur le chapitre de votre ſanté.

LET-

LETTRE XXVIII. (a)

VOtre Lettre, dont la date eſt mardi à neuf heures (je ſuppoſe du ſoir) m'a mortellement affligé. J'avois encore quelque eſpérance hier; & hier même je vous ai envoyé une ligne ou deux pour notre Ami Gay, que vous devez avoir reçues environ à midi. Je ſuis inquiet à cet égard, quoique mon inquiétude ſoit comme étouffée par un ſujet d'affliction bien plus grand (b). Il me faut le ſecours de l'amitié pour ſoutenir un coup auſſi accablant. Nous avons beſoin l'un de l'autre. C'eſt encore une perte cruelle que Mme. Howard a faite d'un ſi parfaitement honnête-homme, que je ſouhaiterois que ſon Maître n'en eût que de tels autour de lui. Le monde après tout eſt une pauvre choſe; il ne tient aucune des promeſſes qu'il fait pour l'avenir, & nous prive chaque jour de quelqu'une de nos joyes paſſées. Fortifions-nous l'un l'autre; &, s'il ſe peut, augmentons

(a) A la même.
(b) Voyez-en la raiſon dans la Note (a) p. 370.

tons mutuellement notre amitié de celle dont notre cher Gay ne ſauroit plus être l'objet. Je vous promets la choſe de ma part, & c'eſt le vrai moyen d'en obtenir autant de la vôtre.

Je m'abſtiens d'en dire davantage : toutes les réflexions du monde n'empêchent pas que la perte ne ſoit irrémédiable. Il n'y a qu'un ſeul mot qui ſerve, & ce mot eſt, *Dieu l'a voulu ainſi.* C'eſt cette même volonté qui va bientôt décider du ſort de ma Mére. Sa fiévre, accompagnée de quelques ſymptômes fâcheux, eſt revenue ; mais elle ſouffre moins, ce qui m'eſt d'une grande conſolation.

Je ſuis las du Monde, & ſuis convaincu qu'il n'eſt pas en état de me procurer un agrément capable de contre-balancer ma ſéparation d'avec une perſonne ſi chére à tous égards. Il ne me reſte plus qu'une ſeule idée conſolante; la derniére dont on implore le ſecours, & l'unique qui en puiſſe donner. Je me tiens dans ſon appartement, & l'ai toujours préſente devant moi, excepté quand je dors. Je m'étonne de me trouver ſi bien. J'ai répandu quantité de larmes, mais à-préſent la ſource en eſt tarie. Je voudrois par deſſus toutes choſes vous voir,

voir, m'imaginant que mon air tranquille aideroit à tempérer votre douleur Faites-moi l'amitié de venir diner ici, vous le pouvez, & elle n'en ſaura rien, étant continuellement aſſoupie, D'ailleurs, il n'eſt pas bon de lui parler de choſes temporelles, de peur qu'elles ne lui reviennent dans l'eſprit, ce qui lui eſt arrivé aſſez ſouvent. Amenez Mr. Béthel avec vous, s'il en a le tems, & ſoyez enſemble le plus que vous pourrez Comptez que je vous aime tous deux, & que mon amitié ira en augmentant auſſi longtems que je vivrai.

LETTRE XXIX.

A MR. BETHEL, Ecuyer.

Juil. 12. 1723.

TOus les témoignages de votre bon cœur & de votre amitié, me ſont, je vous aſſure, infiniment agréables. Je ſais que vos aſſurances d'affection ſont bien différentes de ce trafic ordinaire de complimens & de proteſtations, que la plupart des gens font par intérêt, & qui n'eſt qu'un commerce de vanité, pour ne pas dire de perfidie. Heureuſement je n'ai pas beſoin actuellement des bons offices que vous m'offrez; mais ſi j'en avois beſoin, je me ferois un plaiſir de les recevoir de votre main. Ce que je vous dis-là eſt obligeant; car j'aimerois mieux eſſuyer de la plupart des gens une injure légére, qu'un bienfait Votre humanité, qui m'eſt connue, m'inſpire pour vous des ſentimens d'eſtime & d'amitié, qui ſubſiſteront plus long-t ms, que s'ils étoient fondés ſur toutes les qualités dont le Monde me paroît ſi épris. La plupart des gens admi-

mirent à tort, & leur admiration a pour objets des choſes qu'ils ne comprennent pas, ou qui ne ſauroient les rendre meilleurs. Un Ouvrage d'eſprit ne peut leur procurer, ni avantage, ni plaiſir, puiſqu'ils manquent de goût; & leur profonde ignorance anéantit tout ce qui s'appelle ſcience pour eux. Ils ont encore bien moins d'agrémens à ſe promettre de la haute naiſſance, ou de la brillante ſituation de ceux qu'ils affectent d'eſtimer, & qui n'auront garde d'oublier jamais leur propre ſupériorité. Mais l'Humanité & les Vertus Sociales ſont des choſes dont on a beſoin chaque jour, & dont le beſoin augmente à meſure qu'on vit plus longtems, & plus que jamais à l'heure de la mort. C'eſt une aſſez mauvaiſe promenade que celle qu'on fait dans un foſſé ou ſur une terraſſe; il vaut mieux ſuivre le grand chemin, ou d'autres paſſants continuellement ſont de niveau avec nous, & nous tiennent une eſpéce de compagnie. Marquez-moi, je vous prie, comment je pourrai vous faire parvenir l'Odyſſée, pour vous amuſer durant votre voyage, afin que vous puiſſiez comparer vos courſes avec celles d'Ulyſſe: je ſuis ſûr que les vôtres ſont plus deſintéreſſées dans leurs motifs, & par conſéquent plus héroiques. Que le

Ciel détourne loin de vous l'augure, que vous reveniez ſeul, comme il fit, ſans avoir ſauvé un Ami.

Il vient de paroître en dernier lieu un Livre (*a*), dans lequel toute la Vertu Humaine eſt marquée à un ſeul coin, auquel ou peut la reconnoître, qui eſt celui de la vérité : d'où l'on prétend déduire tous nos devoirs envers Dieu & envers nos Prochains. Si vous n'avez pas vu cet Ouvrage, je le joindrai à l'Odyſſée. Il n'y a pas juſqu'aux Dames qui ne le liſent, & qui ne prétendent être charmées de cette marque caractériſtique, dont elles s'embarraſſent aſſez peu ſans cela. Elles chériſſent la *vérité* avec autant d'ardeur à-préſent, qu'elles faiſoient la *ſanté*, quand le Livre du Dr. Cheyne parut; & elles ſeront probablement également fidéles à toutes deux.

(*a*) *Ebauche de la Religion Naturelle*, par WOLLASTON.

LET-

LETTRE XXX.

AU MEME.

JE n'oublie jamais ceux dont je me forme des idées auſſi avantageuſes que je fais de vous ; leur nombre eſt aſſez petit pour que ma mémoire puiſſe aiſément en conſerver le ſouvenir. Et n'allez pas vous diſpenſer de m'écrire, dans la ſuppoſition que je ſuis aſſez occupé. Car quoique ma maiſon ſoit comme celle d'un ancien Patriarche, le long d'un grand chemin, & que j'exerce les loix de l'hoſpitalité envers tous les Voyageurs, il m'arrive néanmoins rarement de me coucher ſans faire la réflexion, que notre principale occupation eſt d'être réellement chez nous : & je penſe comme vous au ſujet de ce qu'on appelle compagnie, ou amuſemens, & de toutes les folies dont le Genre-Humain voudroit volontiers faire des plaiſirs, quoique le tout ne ſoit que vanité & rongement d'eſprit. Août 9. 1726.

Je prends part à la perte que vous venez de faire en la perſonne de vo-

tre Parent le Comte de C. Je n'ai jamais eu d'eſtime pour lui, mais je l'ai plaint durant les derniéres années de ſa vie, quoique ſa conduite précédente n'ait point préparé les cœurs à la compaſſion. Il ne s'eſt jamais mieux connu que vers la fin de ſes jours, & a bien ſu auſſi ce que pouvoient valoir des miſérables, qui, après l'avoir baſſement flatté dans le tems qu'il jouoit un rôle brillant, ſe ſont montrés auſſi dignes de mépris, qu'ils pouvoient ſe le repréſenter, quand même il auroit été tel que ſes plus mortels ennemis affectoient de le dépeindre. Quant à moi, je ſuis fâché de ſa mort, & ſouhaiterois qu'il eût vécu aſſez longtems pour être convaincu que le monde eſt ſi inconſtant & ſi faux, qu'il y a une grande bêtiſe à regarder comme un bonheur l'ingrate peine de le gouverner.

Quoique vous n'ayez pas fait grand cas de votre parent, l'habitude continuelle de le voir ſuffit pour exciter dans votre cœur quelque déſir qu'il fût encore parmi les vivans. C'eſt la privation d'un objet auquel on eſt accoutumé. Je n'aimerois pas qu'on abbattît un poteau, que je me ſouviendrois d'avoir vu debout depuis mon enfance. Ajoûtez à cela une autre ré-

réflexion, rélative au ſort qu'un homme d'un caractére auſſi peu ſage doit naturellement ſubir dans un Monde avenir, & vous ſentirez que l'inquietude & la compaſſion ne ſont nullement mal placées à ſon égard. Pour dire le vrai, en cas de vie auſſi bien que de mort, chaque homme & chaque choſe ſont des objets propres à exciter des ſentimens d'humanité, même la proſpérité & la ſanté : tant ces deux biens ſont ſujets à de triſtes accidens.

Je crains qu'un de ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, ne ſoit malade. J'ignore qui c'eſt, puiſque vous ne le nommez pas. Mais je m'imagine qu'il ſe trouve dans une des maiſons où vous me dites que vous allez, ſachant bien qu'aucune invitation n'a autant de pouvoir ſur vous, que quand on a beſoin de vôtre ſecours. Je n'en veux pas d'autre preuve, que les ſoins que vous avez pris du Comte de C.

La mort de Mr. Blount m'a été fort ſenſible : pour peu qu'on ait d'entrailles, on ſouffre en ces ſortes d'occaſions, quoiqu'il y ait une eſpéce de douceur à ſouffrir de cette maniére, à cauſe de l'idée acceſſoire des droits

que l'Humanité a ſur nous. Si je parts avant vous, j'eſpére que ma retraite vous troublera le moins qu'il ſera poſſible. Je ſuis du ſentimeut d'Ennius — *Nemo me decoret lachrymis* —. Je ne ſuis qu'un *paſſant*, & il n'y a point ici de Cité permanente. Qu'eſt-ce qu'un ſéjour permanent & un homme mortel ont à démêler enſemble? Adieu, Monſieur. Faiſons de notre mieux pour paſſer doucement cette vie, & (s'il ſe peut) retrouvons-nous dans l'autre.

LET-

LETTRE XXXI.

AU MEME.

VOus êtes trop bon & trop diſcret (& je ne ferai pas ce compliment à tout le monde.) Ne dites pas que vous ne voulez plus exiger que je vous écrive. Sur ma parole je puis auſſi peu m'empêcher de vous écrire quelquefois, que de penſer à vous. Je connois trop bien le monde pour ne vous pas admirer comme le modéle d'une conduite & d'une maniére de penſer, non ſeulement ſupérieures, mais même oppoſées à celles du Monde. Juin. 24. 1727.

Je rends graces à Dieu du rétabliſſement inattendu de ma Mére, quoique ce ne ſoit qu'un court délai, & une addition de peu de jours au grand nombre de ceux que le Ciel lui a déja comptés. Cependant, quelque paſſagére & peu durable que ſoit la lumiére dont elle jouira encore, c'eſt la ſeule qui me reſte pour m'éclairer. Ce n'eſt pas-là néanmoins (ſoyez-en perſuadé) le principal motif de l'intérêt que je prends à ſa conſervation. La re-

connoiſſance eſt une vertu qui coute peu, puiſqu'il ne faut que ſe ſouvenir du bien qu'on nous a fait. Et je lui dois plus de bien que je ne puis jamais lui payer, ou, quand même je le pourrois, qu'elle n'eſt en état de recevoir. Les petits intérêts du monde ne troublent que trop ſouvent (ſans en avoir le droit) la paix de l'ame : mais les bons offices que nous ſommes obligés de rendre à nos Amis ou à nous-mêmes, produiſent rarement un pareil effet; de ce qu'ils ôtent à notre tranquilité corporelle, on s'en trouve amplement dédommagé per la ſatisfaction intérieure qu'ils procurent toujours Ils rempliſſent ſouvent le cœur d'une joye ſi douce, que ceux qui ne la connoiſſent pas, n'éprouveront jamais rien qui l'égale, quelque tendrement qu'ils s'aiment eux-mêmes. J'avoue pourtant que c'eſt une choſe triſte, que le peu de ſuccès qui couronne ſouvent nos plus ſincéres efforts pour rendre d'autres heureux, & (ce qu'il y a de plus cruel) c'eſt que plus d'une fois la cauſe qui rend nos peines inutiles, vient uniquement d'eux (*a*) Ce qui n'empêche pas que ce manque de ſuccès même ne ſoit accompagné dans une ame vertueuſe de plus de contentement, que n'en don-

(*a*) Voy. la Lettre XXVII. de Cirenceſter.

donna jamais l'Amour-propre le plus fortuné dans l'exécution de ſes deſſeins.

Le grand & ſoudain événement qui vient d'arriver (*a*), change entiérement la face du Monde (de notre Monde s'entend.) Le ſeul uſage que j'en ferai, ou que je ſouhaite d'en faire, eſt d'obſerver combien les hommes ſe trouvent diſſemblables d'eux-mêmes dans l'eſpace d'une ſemaine Je verrai naître tout-à coup de nouveaux mouvemens, & prendre de nouvelles meſures: j'admirerai comment des eſpérances abbattues, & preſque anéanties, ſe relévent avec vigueur. Vous devriez, en qualité de Philoſophe, venir contempler un ſpectacle ſi curieux, & être témoin de la fureur & du bourdonnement des Abeilles dans cette chaude Saiſon, ſans approcher d'elles aſſez près pour en être piqué.

Je ſuis, &c.

(*a*) La mort du Roi GEORGE I. le 11. Iuin, 1727.

LET-

LETTRE XXXII.

AU MEME.

Juin 17. 1728.

APrès le chagrin que m'a cauſé la publication des Lettres que j'ai écrites à Mr. Cromwell dans le tems de ma premiére jeuneſſe, vous n'auriez pas lieu d'être étonné ſi je m'engageois par ſerment à ne plus écrire une ſeule Lettre durant tout le reſte de ma vie Cependant je ne ſaurois me réſoudre à garder le ſilence, ou à être réſervé avec vous ; & l'idée que je me ſuis faite de votre cœur eſt telle, que je ne balancerois pas un inſtant à vous communiquer des choſes dont je ferois myſtére à tout autre. Ce n'eſt pas qu'en ouvrant mon cœur, j'aye lieu de craindre qu'on n'y voye de la dureté ou de la malice ; mais on y appercevroit un peu trop de folie & de foibleſſe, pour qu'un pareil ſpectacle fût agréable ou inſtructif.

J'en ſuis réduit à demander comme une grace à toutes mes Connoiſſances, de me tranquilliſer pour l'avenir, en me

me rendant les Lettres qui pourroient ſe trouver entre leurs mains; ſans quoi ma mémoire ſouffriroit peut-être un jour de ce qui a fait le bonheur de ma vie; je veux dire, leur affection pour moi.

Je n'ai rien à vous dire qui me concerne, ſinon que je ne me porte guéres bien. Je n'ai pas été une ſeule fois à Londres, la curioſité & l'amour de la diſſipation n'ayant preſque plus aucun empire ſur moi. Ce changement ne me rend ni joyeux ni triſte; mais je plains ceux qui s'ennuyeroient mortellement, s'ils n'avoient la diſſipation pour reſſource. J'ai lu beaucoup, mais je n'écris plus Quel bien pourrois-je produire en écrivant; & la plupart des Lecteurs ont-ils aſſez de ſens, & ſont-ils aſſez gens de bien, pour qu'on doive ſouhaiter de leur plaire? Si je puis me conſerver l'opinion favorable d'un petit nombre d'Amis, je ſerai d'autant plus content, qu'à la rigueur je ne la mérite pas tout à fait. Il y a peu de gens qui ayent votre candeur, ou qui ſoient auſſi diſpoſés que vous à penſer favorablement au ſujet d'un homme dont ils ne tirent aucun profit, & qui ne flatte pas leur vanité. Mais de toutes les ſenſations douces, la plus agré-

gréable eſt celle qu'on éprouve en donnant ou en recevant des marques de confiance. Ce n'eſt que par le moyen de la Foi & d'une ferme Eſpérance, que les hommes deviennent heureux dans cette Vie, auſſi-bien que dans l'autre. Votre affection, & celle de deux ou trois amis, ſont le ſeul cordial qui me ſoutienne; & le goût m'en paroît d'autant meilleur, qu'on a bien des potions amères à boire vers le déclin de la vie Quelques plaiſirs ſont trop vifs, & d'autres trop inſipides pour être goûtés longtems de ſuite; & la vivacité, en divers cas, eſt pire que la bêtiſe; c'eſt ce qui m'a engagé depuis pluſieurs années à rechercher le commerce de certaines perſonnes, non pour aucune de ces qualités qui ſont le plus à la mode, mais principalement à cauſe de celle qui a paſſé de mode depuis bien du tems, la ſincérité. Mais je ne m'apperçois pas que je fais votre panégyrique, & peut-être auſſi le mien; car immédiatement au-deſſous du mérite de poſſéder les plus excellentes qualités, ſe trouve celui d'eſtimer & de diſtinguer ceux qui les poſſédent. Adieu.

LET-

LETTRE XXXIII.

AU COMTE DE PETERBOROWGH.

MYLORD,

JE vous ſuppoſe de retour à-préſent de la contemplation de quantité de Beautés, animales & végétables, dans des Jardins, & peut-être de quelques Beautés raiſonnables en la perſonne des Dames, pour contempler avec plus de plaiſir tout ce qui ſe trouve chez vous même en ce genre à Bévis-Mount. J'eſpére, & je ſuis perſuadé, que tout ce que vous avez vû ne ſervira qu'à contribuer à cela. Quoique moins complimenteur envers les Dames que je ne l'étois il y a vingt ans, j'oſe pourtant aſſurer qu'il y en a de fort raiſonnables, & une en particulier que Votre Grandeur connoît. Je vous conſidére comme très-heureux, Mylord, d'être au-moins durant ſix mois autant votre propre maître que je ſuis le mien toute l'année; & ſuis charmé que, malgré toute la dépendan-

Août 24. 1728.

dance attachée à la naiſſance, aux talens & aux honneurs, vous goûtiez l'innocent plaiſir d'être Jardinier & Laboureur autant que celui qui n'a jamais eu de Titres, ou qui en a été dépouillé. Ce dernier mot me rappelle ce qui vient d'arriver à un de nos Amis: ce qu'il a perdu, en fait de Titres, eſt beaucoup moins honorable, que ce qu'il a gagné en acquérant celui de Laboureur: *Agricultura*, dit Cicéron, *proxima Sapientiæ*, ce qui ne convient pas tout-à-fait aux occupations de la plupart des Grands. Vous ſavez que le grand-Turc s'amuſe quelquefois à cultiver ſes Jardins; & ne vous eſt-il pas arrivé ſouvent, Mylord, d'envier la condition de ce chef de l'Empire Ottoman? Il y a une liaiſon aſſez naturelle entre les deux Paradis, dont l'un eſt un Jardin, & l'autre le Séjour des plus heureux Amans, dont on ait jamais entendu parler ſur la Terre; & je connois des gens d'eſprit (pour ne pas nommer Mylord B.) qui prétendent qu'on peut jouïr de tous les deux, même durant cette vie, ſans devenir Muſulman.

Nous avons auſſi peu de Politiques ici dans l'enceinte de quelques milles de la Cour (peut-être à la Cour même) que vous à Southampton; & nos Mi-

Miniſtres n'ont preſque rien à faire. Nos Papiers hebdomadaires ne contiennent que des fêtes données à la Reine & à la Famille Royale par leurs Serviteurs, & de longues promenades que Sa Majeſté fait tous les matins. Ainſi de plus graves Hiſtoriens garderont apparemment le ſilence ſur les événemens de cette année; mais cela n'empêchera pas que les Ecrivains d'anecdotes amoureuſes n'inſtruiſent la Poſtérité de ce qu'ils ont ſu, ou deviné. Les hommes dédaigneront peut-être ces productions; mais elles ſeront lues par le Beau-Sexe, ce qui eſt une vraie conſolation.

Depuis votre départ, je n'ai pas été faire la cour à un certain Grand, par modeſtie, par pareſſe, & par reſpect. Je m'imagine (& c'eſt par cette réflexion que je calme mes ſcrupules ſur cet article) que tout Grand oublie auſſi aiſément quelqu'un qui ne lui a point fait de mal, qu'il oublie quelqu'un qui lui a fait du bien. J'ai l'honneur d'être, Mylord, &c.

LET-

LETTRE XXXIV.

DU COMTE DE PETERBOROWGH.

JE vous avoue qu'en allant chez Mylord Cobham, je n'ai pas été mené par la ſeule curioſité. Je m'y ſuis rendu pour voir ce que j'ai vu, & ce que j'étois bien ſûr d'approuver.

L'idée de ces Jardins étoit ſi bien gravée dans mon imagination, par les deſcriptions qui m'en avoient été faites, que je n'ai été ſurpris de rien. Au reſte j'y ai trouvé, pour me ſervir de votre expreſſion, un monde de Beautés animales & végétables. Je vous croyois beaucoup plus connoiſſeur ſur la matiére; & je m'étonne que vous penſiez qu'il y ait des Dames inſenſibles aux louanges, & ſur tout aux vôtres. J'ai vu plus d'une fois ce Sexe enchanteur détourner les yeux de deſſus un Amant pour ſourire à un Flatteur; & je ſuis perſuadé que la Fermiére à Bévis, dans ſes plus grandes mortifications, au milieu de ſon ca-

rê-

rême (*a*), reſſentiroit des émotions de vanité, ſi elle ſavoit que vous la mettez au nombre des Femmes raiſonnables.

Vous avez donné encore dans une autre mépriſe, qui m'a empêché de montrer votre Lettre à un Ami. Comment eſt-il poſſible que vous réuniſſiez enſemble deux Dames dans un ſeul & même compliment? C'eſt le vrai moyen de ne plaire à aucune d'elles, quand vous donneriez à toutes deux la beauté de Vénus & l'eſprit de Minerve.

Si vous m'aviez mis dans la *Duncia-de*, je ne ſerois pas plus diſpoſé que je ne le ſuis à critiquer votre Lettre. De quel droit, Monſieur, pouvez-vous faire un ſujet de reproche, ou regarder comme une choſe extraordinaire à une Cour d'être ſans Politique? A la vérité c'eſt par le ſecours de la Politique que les Richelieux & leurs pareils ont opéré autrefois de grandes choſes. Mais que ſont-ils ces Miniſtres d'Etat en comparaiſon des nôtres, qui, ſans Politique, font dix Traités par an, & reſtent éternellement en paix?

Je

(*a*) La Comteſſe de Péterborowgh, Catholique-Romaine.

Je ne ſaurois être plus longtems d'un autre avis que vous, quoique ce ne ſoit que pour rire. Et c'eſt de bien bon cœur que j'épouſe vos ſentimens de mépris pour certaines occupations, & que je regarde le titre de Laboureur comme un des plus nobles qu'on puiſſe porter. Si j'étois un bon Payen je dédierois un Temple à la Pareſſe: & le choix de cette Divinité ne ſeroit à coup ſûr point blâmé par ceux qui conſidéreroient, que quand j'ai été aſſez fou pour prendre bien des peines, j'ai toujours trouvé en mon chemin quelque homme ſage, qui m'a prouvé que j'aurois mieux fait de reſter dans l'inaction.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XXXV.

VOus étiez d'une humeur tout-à-fait polémique, quand vous avez répondu à ma derniére Lettre : car répondre, quand on joue le rôle de Controverſiſte, c'eſt trouver à redire & quereller : cependant je vous le pardonne ; car, à l'exemple de tous ceux qui agitent quelque Controverſe, votre but a été ſimplement de briller, ſans cela vous ne m'auriez jamais diſputé le droit de louer deux Dames à la fois. Il eſt certain, Myord, que vous connoiſſez également les Femmes & les Hommes ; mais puiſqu'en fait d'affection vous donnez la préférence au Beau-Sexe, comment ſe peut-il que vous en jugiez auſſi peu charitablement ? A coup ſûr il n'y a point de Dame qui n'accorde volontiers à toute autre Dame une choſe dont elle ne ſe ſoucie guéres, la Raiſon, pourvu que ſa propre Beauté ne lui-ſoit pas conteſtée. Dans l'inſtant que Pâris offre la pomme à Vénus, cette Déeſſe conviendra que Minerve eſt plus ſavante qu'elle. Je dis que Mylady P* eſt une Femme raiſonnable ; & je m'imagine qu'elle ne pren-

dra pas en mauvaiſe part, ſi je me pique plus de l'eſtimer que de boire à ſa ſanté, comme tout le monde fait à-préſent à celle d'une Actrice fort à la mode à tous égards Je vois que vous avez oublié ma Lettre, ou que vous n'avez point voulu que Mylady ſût combien je penſe favorablement ſur ſon chapitre. J'en ai agi plus généreuſement envers vous, en montrant votre Lettre à quelqu'un qui la lira avec indulgence.

J'eſpére, Mylord, que votre amitié pour nous vous ramènera bientôt en ville; peut-être qu'à votre arrivée vous éprouverez quelques ſentimens d'envie, en trouvant toutes les Muſes occupées à célébrer un Ouvrage Royal *(a)*, que votre partialité jugera inférieur aux moindres merveilles de Bévis. Pour immortaliſer auſſi ces merveilles par le ſecours de la Poéſie, nichez trois ou quatre Beaux-Eſprits dans quelque coin de votre Jardin : vous pouvez diſpoſer de Swift, de Gay, & de moi; & ſi les deux premiers vous manquoient au beſoin, comptez hardiment ſur la veine poétique de votre Serviteur.

Pourquoi craignez-vous que quelque nouvelle desagréable nous atteigne à Bévis? Faites comme moi, quoique je

(a) L'Hermitage.

je ne ſois pas à dix milles de Londres; empêchez qu'aucune nouvelle ne parvienne juſqu'à vous. Pour ce qui eſt des Affaires publiques, on n'en dit rien & il n'y a jamais eu à cet égard une plus parfaite tranquillité & un plus profond ſilence. On prétend qu'un calme de ce genre précéde ſouvent quelque horrible tremblement de terre. Arrive ce qui pourra, pourquoi ne pas obſerver la ſage neutralité des Hollandois? Ou bien, Mylord, ſi vous penſez qu'un Général doit être en action quand nos Flottes ſont en mouvement, allez trouver ces Flottes à Spithead, & permettez-moi de vous y accompagner. Je ne redoute aucun danger dès qu'il s'agit de l'honneur de la Grande-Bretagne, & j'aiderai à vuider la plus grande jatte de *Punch* qui ſera remplie à cette occaſion. Adieu.

LETTRE XXXVI.

DU COMTE DE PETERBOROWGH.

EN liſant mes Lettres, je vous prie d'avoir égard au tems qu'il a fait quand je les écrivois. Mon eſprit & ma raiſon dépendent beaucoup du Barométre, & je me ſens accablé par la ſeule idée d'un Jour de naiſſance ou d'un retour

Mon affection & mon devoir m'appellent en ville; mais paréſſeux & dérangé que je ſuis, j'aimerois à reſter à la campagne; cependant, ſi je vis, il faut que le Jour de naiſſance je faſſe acte de comparution. Je vous permets de montrer cette Lettre à la perſonne qui a vu l'autre: après mille preuves de bonté que j'ai reçues de ſa part, j'oſe bien m'attendre à une nouvelle marque d'indulgence.

Appellez-moi Polémique ſi vous le voulez, ou aſſociez-moi à telle Secte qu'il vous plaira, pourvu que vous ne me confondiez point avec les Politiques pacifiques de notre tems. La lecture

ture de Barkley *(a)* ne m'a profité de rien, & je ne me ſens point le courage d'offrir la joue droite après avoir reçu un ſoufflet ſur la gauche : tout ce que je puis obtenir de moi même, eſt de ſupporter patiemment les mortifications que j'éprouve de la part du Beau-exe.

Vous croyez avoir ſujet de vous plaindre de ce que je ne vous accorde qu'une ſeule Dame à louer en même tems, ou à aimer. Si nous entrons en procés ſur cet article, je doute qu'aucun Juré veuille prononcer contre moi. C'eſt ainſi, Monſieur, qu'avec une généroſité Mahométane je vous accorde des pluralités, privilége favori de notre Egliſe.

Que les Poétes témoignent dans leurs vers une joye qu'ils ne reſſentent pas, & adouciſſent par le ſecours de l'harmonie ce qu'il y aura de rude dans la proſe de Weſtminſter, je ſerai content, pourvu que j'aye quelque choſe de la façon de Swift : marquez-lui, je vous prie, quand vous lui écrirez, que je l'attens avec impatience dans un endroit auſſi dérangé que lui-même.

(a) Apologue des Quakres.

LETTRE XXXVII.

DU MEME.

TOutes les fois que vous vous adressez, comme bon Catholique, à votre Médiatrice femelle, vous pouvez compter d'être exaucé; cependant votre autorité eſt beaucoup moins reſpectable qu'elle ne le ſeroit, ſi vous étiez parfaitement ſoumis à la Mére-Egliſe.

Vous concevez le Siécle d'or comme un tems où chaque Berger pouvoit jouer de la flûte par-tout où il vouloit. J'ai vécu plus longtems que vous, & je ſuis plus modéré dans mes ſouhaits; ainſi je me contenterois du ſeul privilége de garder le ſilence par-tout où je n'aurois pas envie de chanter.

Quel bonheur pour moi-même, & pour mes Amis (bonheur que le Deſtin accorde rarement, & que nous refuſons quelquefois lorſqu'il nous eſt offert) ſi nous pouvions goûter les douceurs de l'Indépendance! Pourquoi notre Bergére (a) eſt-elle volontairement eſclave? & pourquoi notre Doyen,

(a) Mme. H.

Doyen, aſſervi par la couleur de ſon habit, eſt-il loin de nous ?

Il m'arrive rarement d'annoncer mes voyages quelque tems d'avance ; à cauſe qu'après avoir pris la réſolution d'aller à Londres, j'y ſuis auſſi peu fidéle, que deux Amans qui viennent de ſe quereller, le ſont à celle de ne ſe plus voir. Mon mauvais Génie pourra cependant me tranſporter dans la Capitale vers le 15 du mois prochain : trouvez-vous ſur mon paſſage, pour m'arroſer d'eau benite, avant que j'entre dans le Séjour de la corruption.

LETTRE. XXXVIII.

DU MEME.

JE meurs d'impatience de voir le Dr. Swift à Bévis, & cette impatience doit lui être communiquée par une autre main que la mienne ; car j'aurois beau lui écrire, aucune de mes Lettres ne pourroit lui parvenir. 1731.

Et comme j'ai lieu de croire que dans cet heureux Païs, pour obtenir quelque choſe, il faut avoir recours

aux préſens ou aux promeſſes, qu'il marque ce qu'il veut pour m'accorder ma demande & je le lui ferai tenir.

A la vérité je ne voudrois pas pour tout au monde corrompre qui que ce ſoit, mais ne peut-on point donner quelque gratification ſans bleſſer la conſcience? Niera-t-on que gratifier & corrompre ne ſoient deux termes différens? Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas des Gens de bien qui ſoutiennent qu'il ne faut pas regarder de ſi près aux moyens, pourvu que la fin ſoit louable? J'ai une bonne nouvelle à vous mander relativément à moi même, ſachant que vous me voulez du bien: cette nouvelle eſt, que depuis que je commence à vieillir, je ne ſuis plus attaqué de certaines maladies, qui m'ont beaucoup tourmenté pendant ma jeuneſſe.

J'avois un amour inquiet pour les intérêts de la Vérité, & pour ceux de ma Patrie. Quand un prêtre Chrétien avançoit des choſes oppoſées à l'Eſprit de l'Evangile, quand un Juge Anglois décidoit contre la grande Charte, quand un Miniſtre d'Etat bravoit le Sens-commun, je me mettois en colére. Arrive à préſent ce qui voudra, je ſuis tranquille. Comme je n'ai point de flatteuſes eſpérances, je ne permets pas

pas non plus à de vaines craintes de m'agiter. Au-reſte ma ſituation eſt floriſſante au-delà de toute expreſſion, puiſqu'il paroît par les recherches faites ſolemnelleme t depuis peu, que j'ai autant d'argent comptant, autant dans les Fonds, & autant en Terres, que le Chevalier S-tt-n.

Si le Traducteur d'Homére desapprouve cette diſpoſition peu héroïque, ou (ce que je crains davantage) ſi l'Auteur de *Gulliver* accuſe l'Anglois d'être un mauvais Patriote, j'impoſerai ſilence à tous deux par un ſeul vers d'Horace : *Quid te exempta juvat ſpinis e pluribus una ?* Car ma pauvre ame eſt ſi maladé, qu'une infirmité de moins ne ſauroit la guérir.

LET-

LETTRE XXXIX.

LE DR. SWIFT

AU COMTE DE PETERBOROGWH.

MYLORD.

JE n'ai de ma vie connu d'être auſſi volatile, & en même tems auſſi fixe que Votre Grandeur. Pendant que votre imagination vous tranſporte aux bouts du Monde, vous ſongez à obliger un Ami, qui ne peut vous être bon à rien; & ſur toutes les Scénes où vous avez figuré, vous n'avez jamais pu acquérir cette qualité particuliére aux Grands, d'oublier tout exceptés les offenſes. C'eſt de quoi je ſuis une preuve vivante; car étant le plus inepte de tous vos anciens Serviteurs, vous avez eu la cruauté de ne me pas laiſſer une ſeule fois l'occaſion de vous demander une grace, mais vous m'avez prévenu en faiſant

ſant tout ce que vous jugiez que je pouvois déſirer.

J'ai ſouvent conſideré avec étonnement les caprices de la Fortune à l'égard de Votre Grandeur. Elle a forcé les Cours à agir contre des maximes conſacrées par un long uſage ; à Vous nommer Général, parce que vous avez du courage & de l'habilete ; Ambaſſadeur, parce que vous joignez à de la ſageſſe une profonde connoiſſance des intérêts de l'Europe; & Amiral, parce que vous poſſédez tous les talens néceſſaires pour bien commander une Flotte; au-lieu que, ſuivant la coutume établie, j'aurois dû être à la tête de l'Armée, & vous ſimple Vicaire du Doyen de St. Patrice.

L'Archevêque du Dublin ſe plaint de n'avoir vu Votre Grandeur que dans les tems qu'il étoit ſur le point de quitter Bath. Je ſouhaite de tout mon cœur que ce voyage ait produit un bon effet, ſans quoi je continuerai à croire qu'il y a une fatalité dans toutes vos entrepriſes, qui ſe terminent uniquement à votre honneur & au bien du Public, ſans qu'il en revienne le moindre avantage à votre ſanté ou à votre fortune.

Je me rappelle que durant le Miniſtére de Mylord Oxford, quand quelqu'un de la Sécretairerie vouloit vous écrire, il ne marquoit jamais ſur l'adreſſe l'endroit où vous étiez, parce qu'il n'en ſavoit rien. Je me trouve préciſément dans le même cas, & ſuis tenté de croire que vous n'avez point de maiſon.

De grace, Mylord, écrivez-moi, afin que j'aye le plaiſir dans ce Païs d'Eſclaves, de montrer aux Miniſtres qui dépendent de moi, une Lettre du Comte de Péterborowgh.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XL.

A * * * * (a).

JE vous crois actuellement égaré dans votre vaſte Forêt, & plongé dans quelque profonde rêverie, à la maniére d'Alexandre Selkirk, ou du Philoſophe (b) qui s'endoctrine lui-même. Je ſerois fort curieux de ſavoir quelle méditation vous occupe actuellement. Le dernier des perſonnages que je viens de nommer, s'adonna au pieux exercice de procurer des vertiges à force de tourner la tête, afin d'imiter les mouvemens des Corps Céleſtes. Il ſe pourroit très-bien que Mr. L*. fût déjà fort avancé dans cet exercice, depuis que par votre ordre il cherche les différens aſpects des Cieux pour trouver de nouvelles avenues. Il ſera traitable avec le tems comme les Oiſeaux qu'on apprivoiſe en les faiſant pirouetter; & ſûrement il viendra à reſpecter juſqu'aux moindres arbriſſeaux, quoiqu'il paroiſſe plus enclin à admirer Dieu dans ſes plus grands Ouvrages, les

(a) Mylord Bathurſt.
(b) Titre d'un Traité Arabe de la vie de Hai Ebu Yoktans

les arbres de haute futaye : car, comme dit Virgile.

Non omnes arbuſta juvant, humileſque myricæ.

Ce me ſeroit un vrai plaiſir d'être avec vous deux, ſoit que vous ſoyez en paix ou en guerre, en diſpute ou de même avis, ſur les Gazettes le matin, ou ſur des Plans le ſoir : mon exemple a toujours été édifiant à ce dernier égard; car généralement, après avoir diſputé tout le jour, nous nous laiſſions aller à un profond ſommeil ; ce qui eſt une des meilleures ſortes d'acquieſcement dont la Raiſon Humaine ſoit capable. Mais on m'a dit que de la Théorie vous avez paſſé à la Pratique. Quelle chute, hélas! Un nouveau Bâtiment eſt comme un nouveau Syſtême de Religion; dès que ce Syſtême eſt une fois établi par les loix, il faut le maintenir dans toutes les formes, & avec tous ſes inconvéniens : alors finiſſent les jours lumineux d'inſpiration, & il n'eſt plus queſtion de Miracles.

Pour que cette Lettre ſoit tout d'une piéce, j'en remplirai le reſte du détail d'une Conſulte tenue en dernier lieu dans mon voiſignage touchant ce qui conſtitue la perfection d'un beau Jardin. Les avis étoient partagés : l'un déclara qu'il n'y vouloit pas trop d'Art :

car

car mon idée, dit-il, eſt que pour faire un Jardin, il faut ſimplement balayer la Nature (*a*). Un autre ſoutint que c'étoit une choſe de mauvais goût de mettre du gravier dans les allées, & que pour ſe promener agréablement il n'y avoit rien de tel que du ſable tout pur: un troiſiéme décida ſans appel, qu'il ne devoit pas y avoir dans tout le plant un ſeul Tilleul: un quatriéme étendit la même clauſe excluſive aux Noiſetiers: les Ormeaux furent condamnés par un cinquiéme; & environ la moitié des arbres ſe trouva proſcrite, ſans égard pour l'exemple que Dieu lui-même donna dans le Paradis, qu'il planta de *toute ſorte d'arbres*. Pluſieurs en vouloient aux Arbriſſeaux toujours verds, que d'autres cependant vouloient bien tolérer; pourvu qu'on ne les taillât point en Cigognes ou en Dauphins. Tels ſont, Mylord, nos Gens de goût: pour prouver qu'ils en ont, ils approuvent peu de choſes, ou rien. Un pareil goût reſſemble à un eſtomac dérangé, qui digére à peine les alimens les plus ſimples. Nous avons en Poéſie la même ſorte de Critiques; l'un n'aime que les Poémes Héroïques, un autre ne goûte point les Tragédies, un troiſiéme haït les

(*a*) Expreſſion du Chevalier T. H.

les Paſtorales, & tous les demi Beaux-Eſprits ſont pour les Epigrammes. Me-permettrez-vous d'ajoûter que la même obſervation a lieu en Théologie. Pluſieurs de ceux qui ont l'intendance de cette eſpéce de Jardin, ſe plaîſent davantage à arracher qu'à planter, & entre leurs mains la Vigne du Seigneur eſt paſſablement mal garnie.

J'ai fait depuis peu un tour chez Mylord *, qui eſt un Planteur zélé, quoique pourtant charitable, & a le gout dépravé au point d'approuver tout ce qui eſt bon. Il m'a paru être dans le deſſein de vous rendre viſite en allant à Bath; & s'il peut gagner Londres & en revenir dans l'eſpace de huit ou dix jours, je ne ſuis pas ſans eſpérance de voir Votre Grandeur, avec ce plaiſir que j'éprouve conſtamment en pareille occaſion. Je penſe par-tout à vous, & je vous ſouhaite par-tout.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XLI.

A MR. C—.

JE vous assure que votre Lettre m'a fait plaisir, & que je n'attendois depuis longtems que la permission que vous me donnez à-présent, de vous parler avec franchise sur l'article que vous savez. Je vous aurois déjà écrit; mais un de vos Amis & des miens étoit d'avis, que la qualité d'ancienne connoissance, & la droiture de mes intentions, ne suffisoient pas pour autoriser une aussi grande liberté. Vous l'avez deviné; je ne saurois approuver votre conduite envers un objet de pitié, qui vous est aussi proche que Mme.—, & je vous ai plus d'une fois insinué que c'étoit-là mon sentiment. Ce que vous alléguez pour votre justification, ne m'a nullement convaincu. Mais je puis vous assurer que je vous disculpe autant que votre propre conscience le fait: votre malheureuse Parente n'est plus à plaindre actuellement, & ne doit plus exciter votre compassion ni la mienne: ce qu'elle a souffert, est remis au jugement de Dieu, & ne concerne plus Sept. 2. 1732.

que

que ceux qui peuvent y avoir donné lieu Pour ce qui regarde l'interruption de notre correſpondance, ne la regardez pas comme une preuve de refroidiſſement ; car ſi cette conſéquence étoit fondée, elle le ſeroit également pour mes plus intimes Amis. Je vous indiquerai quelques-unes des cauſes de mon ſilence, & auxquelles par malheur il n'y a point de reméde. Je n'ai ni ſanté, ni tems, ni bons yeux ; & ce qui eſt plus fort que tout cela, je me trouve dans une ſituation différente de celle de la plupart des hommes. Car quoique ch rmé de l'idée d'exprimer des ſentimens de reſpect, d'ouvrir mon ame, ou de confier mes ſoucis à des Amis particuliers, je n'oſerois rien riſquer à quelqu'un de ces égards, tant qu'il y aura des Curls au monde. Ayez la bonté de réfléchir un inſtant ſur l'impertinence de quelques foibles Admirateurs, ſur la baſſe malice de tel ou tel Ennemi, ſur l'avarice ſordide de certains Libraires, ou ſur la ſotte curioſité du Peuple en général, & vous avouerez que j'ai bien raiſon de ne pas donner légérement dans aucune correſpondance. D'ailleurs je manque de matériaux, vivant à la Campagne, & m'occupant (à ce que je m'imagine) de quelque choſe de meilleur que de nou-

nouvelles courantes. Je ſouhaiterois que mes Amis vouluſſent me renvoyer mes Lettres, & ſoumettre à ma juſtice des productions que j'ai confiées à leur indulgence. Vous me reprochez mon ſilence ſur l'article des Auteurs de certaines Piéces Politiques. Mais j'ignore qui ſont ces Auteurs, parce que je ne prends aucun intérêt à leurs Ouvrages; & quand je les connoîtrois par hazard, s'ils vouloient ſe tenir cachés, je n'irois certainement pas les découvrir.

Ce m'auroit été une ſatisfaction réelle d'aller vous voir à votre Maiſon de campagne; mais je m'en ſuis abſtenu par reſpect pour mon devoir, n'ayant jamais riſqué de quitter ma Mére pour plus d'une ſemaine, à l'âge où elle eſt; & le voyage que vous me propoſez, exigeroit une plus longue abſence.

Cependant mon éloignement ne m'empêche pas de faire pour vous & pour votre famille tous les vœux que vous pouvez attendre d'un Ami. Je prendrai ſincérement part à tout ce qui pourra contribuer à votre avantage, ou tourner à votre honneur.

Je ſuis &c.

LET-

LETTRE XLII.

A MR. RICHARDSON.

Janv. 13. 1732. MA Mére ſe trouve à la fin ſi bien, que je me ſuis permis d'être abſent d'elle pour trois jours. Comme le Dimanche ſera un de ces jours, j'ignore ſi j'oſerois vous propoſer de l'employer de la maniére que vous ſavez. Le Chevalier Godfrey appelloit l'emploi du pinceau la Priére d'un Peintre, & ſoutenoit en général que c'étoit une très-bonne maniére de ſervir Dieu, que de faire uſage des talens qu'il nous a donnés. Au-moins eſt-il certain, que dans l'occaſion préſente, vous ſervirez votre Ami; & c'eſt une choſe ordonnée, que le jour du Sabbat on aide juſqu'au bœuf & à l'âne de ſon Prochain. Ce précepte, qui paroit général, convient dans un certain ſens particuliérement à vous, dont le pinceau a formé plus d'un âne & plus d'un bœuf à la reſſemblance de l'homme.

Je fais les vœux les plus ſincéres pour vous & pour ceux de votre famille, que je n'ai garde d'oublier; car je connois par expérience combien ſont ten-

tendres les liens qui nous uniſſent à nos Parens : & plus que jamais après la perte que j'ai penſé faire en dernier lieu ; quoique je me ſois attendu à ce malheur déjà depuis longtems.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIII.

AU MEME.

COmme je ne doute pas que le déſir de nous voir ne ſoit mutuel, j'eſpérois qu'aujourd'hui nos ſouhaits vous auroient amené ici, & cela par la même raiſon qui auroit peut-être empêché votre venue, je veux dire que ma pauvre Mére vient de mourir (*a*). Je rends graces à Dieu que ſa mort ait été auſſi douce, que ſa vie a été innocente ; & comme elle n'a point pouſſé un ſeul gémiſſement, ni même un ſoupir, on apperçoit ſur ſon viſage un air de tranquillité & même de contentement, qui fait plaiſir. Jamais Pein-

Twickenham Juin 1733.

(*a*) Le ſeptiéme de Juin 1733. à l'âge de 93. ans.

Peintre n'a tracé d'image qui reſſemblât mieux à celle d'un Saint, qui vient de remettre ſon ame entre les mains de ſon Créateur; & ce ſeroit le plus grand ſervice que votre Art obligeant pourroit me rendre, ſi vous vouliez venir ici, & coucher ſur la toile ou ſur le papier les traits de la chére défunte. Je ſuis perſuadé que ſans quelque obſtacle inſurmontable vous laiſſerez-là vos occupations ordinaires pour celle ci: & je compte de vous embraſſer ce ſoir auſſi tard qu'il vous plaîra, ou d'auſſi bonne heure que vous voudrez demain au matin, avant que cette fleur d'hiver ſoit fanée. Je différerai ſon enterrement juſqu'à demain au ſoir. Si je n'étois pas convaincu que vous m'aimez, je n'aurois pas pu écrire ceci—. Il m'auroit même (dans une telle conjonture) été impoſſible d'écrire du tout—Adieu. Puiſſiez-vous mourir auſſi heureuſement!

LET-

LETTRE XLIV.

AU MEME.

IL me ſeroit difficile d'exprimer la joye que votre pinceau m'a cauſée, en me donnant un autre Ami, ſi fort ſemblable à lui-même; & qui (pauvres Mortels que nous ſommes) lui ſurvivra ſûrement. Par votre moyen la Poſtérité contemplera un homme (*a*) qu'elle doit, durant pluſieurs ſiécles juſtifier, louer & honorer; car il y aura un tems où la fureur de l'Envie ſera calmée, & où (comme je l'ai dit dans l'Eſſai pour lequel vous êtes ſi prévenu) *les Fils auront honte que leurs Peres ayent été ſes ennemis.*

Cet Eſſai a pluſieurs défauts, mais le Poéme que vous m'avez envoyé n'en a qu'un, que je n'ai pas la moindre peine à pardonner. Cependant je ne voudrois pas qu'il fût rendu public, ni qu'il reſtât ſans être imprimé —— il faudroit attendre un tems plus convenable.

Je

(*a*) Mylord Bolingbroke.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez prêt à publier votre *Milton*. B-ly ſera fâché contre vous, & contre moi auſſi, pour une choſe qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher; je veux dire, un Poéme Satyrique ſur la Critique des mots par Mr. Mallet. Ce Poéme, qui m'a été dédié, eſt outre cela bon en lui-même: nouveau ſujet de mécontentement pour tout Critique de profeſſion. Mais mon parti eſt pris: je reſterai tranquille, & ſans prendre g rde à la colére d'un homme que je n'ai point offenſé. j'aurai toujours la vertu devant les yeux, & la vérité ſur la langue.

LET-

LETTER. XLV.

A MR. BETHEL.

Vous devriez m'accuſer de négligence, ou d'un étrange manque de mémoire, ſi une amitié véritable & la plus ſincére eſtime ſuppoſoient néceſſairement une étiquette & des complimens. Je vous dirai naïvement, qu'il n'y avoit pas moyen de vous écrire ſans vous dire un mot de ma ſituation, & de la perte que j'ai faite d'une Mére que j'aimois tendrement, & cette nouvelle vous auroit fait de la peine; ou bien j'aurois dû garder ſur cet article un ſilence, qui ne ſe ſeroit nullement accordé avec cette franchiſe & cette ouverture de cœur que je vous dois. Je me porte aſſez bien à-préſent, mais ma maiſon eſt pour moi un triſte ſéjour; ce qui m'obligera là errer çà & là durant cet Eté. Je n'ai paſſé que quatre jours à Twickenham, depuis que la demeure en eſt devenue ſi mélancholique pour moi. J'ai été quinze jours en Eſſex, ſuis actuellement à Dawley (dont le Maître eſt votre Serviteur, & vais trouver Mylord Bathurſt à Cirenceſter. Un de mes projets auſſi eſt d'al- Août 9. 1733.

ler à Southampton avec Mylord Péterborowgh. Je laiſſerai-là, d'un ſeul & même abandon, la Cour & Twitnam. De grace ne quittez pas notre Amie (*a*), qui mérite plus de repos, plus de ſanté, & plus de bonheur qu'il n'eſt poſſible d'en trouver dans ſa famille. Mes autres connoiſſances ſont paſſablement ſatisfaites dans leurs différentes conditions, à la Cour, à la compagne, ou en Ville; & Mr. Cléland eſt auſſi bien dans le Parc que s'il étoit en Paradis. J'eſpére qu'il en eſt de-même de vous dans York-Shire, & qu'aucun mal, moral ou phyſique, n'oſe vous y aborder.

J'employe mon ſombre loiſir à mettre la derniére main à mon *Eſſai ſur l'Homme*. Je crains qu'il ne s'y trouve un vers qui pourra vous offenſer, & pourtant je ne veux ni le changer, ni le retrancher, à-moins que vous ne veniez en ville, & que vous n'empêchiez qu'on ne l'imprime, ce qui ſe fera apparemment dans une quinzaine de jours. Je ne veux pas en-vérité me refuſer le plus grand plaiſir dont je ſois ſuſceptible, parce qu'une autre perſonne aura la modeſtie de ne le pas vouloir partager. C'eſt tout ce qu'un pauvre Poéte peut faire, que de louer une vertu qu'il ne ſauroit imiter. D'ailleurs, il y

a

(*a*) Mme. B.

a dans ce ſiécle ſi peu de bons exemples, qu'on ne doit pas laiſſer échapper ceux qu'on peut rencontrer. Voyez combien je ſuis intéreſſé. Adieu.

LETTRE XLVI.

A —— (a).

VOus ne ſauriez croire combien cet endroit m'attriſte; il n'y a dans le Bois aucun endroit qui ne me rappelle le ſouvenir du pauvre Gay, avec lequel j'y ai paſſé tant d'heures agréables. J'en dis autant d'un autre Ami, qui eſt preſque mort, & entiérement perdu pour nous, le Dr. Swift. Je me ſens accablé d'ennui, & j'éprouve ici le même desagrément qu'à Twitnam, toutes les fois que je paſſe devant l'appartement de ma Mére.

Je n'ai point écrit à Mme. *. Ce n'eſt pas que je n'en aye bien envie, mais je ne ſais comment m'y prendre pour répondre à l'idée qu'elle s'eſt faite de mon bel eſprit; d'ailleurs (quelle qu'en puiſſe être la cauſe) ma vue s'affoiblit de jour en jour; je ne veux la perdre que pour un Ami; & je vous proteſte que mes yeux ſe rempliſſent de larmes,

(a) Mme. B.

lorſqu'en vous écrivant, je me rappelle votre état & le mien. Je ne puis gagner ſur moi d'écrire à Swift, par la ſeule raiſon que tout ce que je pourrois exprimer eſt infiniment au-deſſous de tout ce que je ſens pour lui.

Le Cercle, où les vrayes amitiés ſe trouvent renfermées, eſt très-borné, & certainement je n'en ſortirai pas plus qu'il ne ſera abſolument néceſſaire; ſachant bien que ce n'eſt qu'à deux ou trois perſonnes, (ſi même il y en a tant) que notre bonheur & notre ſouvenir tiennent à cœur. Je puis hardiment oublier le reſte, dans la ferme perſuaſion qu'ils en font autant actuellement, ou, pour mieux dire, que la choſe eſt déjà faite. Après qu'on a goûté pendant quelques années les douceurs de la vie, & que les chimères de bonheur qu'on a ſi longtems pourſuivies, ceſſent de faire illuſion, on commence à ſoupirer après le repos. C'eſt un voyage dont nous devrions ſouhaitter de voir la fin, pourvu que nous trouvions un bon gîte en cas que la nuit nous ſurprenne en chemin.

J'ai rêvé la nuit paſſée de—— & ſon image m'a occupé peut-être un peu plus longtems qu'il ne faut. Le ſort de cette Dame me rappelle celui d'un Homme de mérite, qui j'ai connu autrefois. Il lui eſt arrivé le même malheur qu'à elle;

le ; & (malgré l'air de politeſſe qu'une bonne éducation lui a donné) il paroît toujours couvert d'un nuage de mélancholie, que tous les agrémens de la converſation ne ſauroient entiérement diſſiper. Je connois un autre homme, qui pourroit, à ce que je m'imagine, promettre hardiment de ne rire jamais, & qui tiendroit parole Mais il faut faire de ſon mieux, pour n'être pas traité comme cette pauvre Dame l'a été par ſa ſœur, & ne pas paroître trop bon, de peur d'être taxé d'affectation ou de bizarrerie.

Comptez que juſqu'au dernier moment de ma vie, je ſongerai à vous, & que je ferai des vœux en votre faveur, que je vous le diſe ou non : je ſouhaitterois de tout mon cœur que vous euſſiez le courage de vous affranchir du joug que la bonté de votre propre caractére vous impoſe. Si vous prenez cette réſolution, & que vous l'exécutiez avant que je vous quitte (& c'eſt l'unique maniére dont je ſuis capable de vous quitter) j'aurai part à votre bonheur. Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

DU DR. ARBUTHNOT.

JE ne forme aucun doute au ſujet de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde, & j'en dis autant de la Dame dont vous me parlez. Ma ſituation eſt telle à-préſent, que je ne puis témoigner ma reconnoiſſance à mes Amis, que par des priéres & de bons ſouhaits. Heureux d'avoir en partage des Amis auſſi zélés que ſi j'avois de grands legs à faire à chacun d'eux, & dont la ſincérité d'ailleurs m'eſt parfaitement connue. Dieu, par ſa bonté, à rendu mes infirmités corporelles auſſi ſupportables que des maux de ce genre peuvent l'être. L'air que je reſpire ici, m'a procuré du ſoulagement, au-moins quelquefois. Je paſſe d'aſſez mauvaiſes nuits, mais bien des malheureux en paſſent de plus mauvaiſes encore.

Pour ce qui eſt de vous, mon très-cher Ami, je penſe que depuis l'inſtant où nous avons commencé à nous connoître, il n'y a jamais eu entre nous aucun de ces petits ſoupçons qui altérent ſouvent les plus belles amitiés; au-

moins

moins j'oſe à cet égard répondre de moi-même. Je vous avouerai, (& je ne ſaurois m'empêcher de vous faire cet aveu) que quelque grand que ſoit le cas que je fais de ces talens que tout le monde admire en vous, mon amitié cependant eſt appuyée ſur d'autres fondemens, dont votre modeſtie n'eſſuyera pas l'énumération à-préſent. La derniére grace que je vous demanderai, eſt que vous perſiſtiez dans la généreuſe horreur que vous avez pour le vice, qui vous eſt ſi naturelle; cependant ayez toujours égard à votre propre ſûreté; & ſongez davantage à réformer qu'à châtier, quoique la premiére de ces choſes ne puiſſe être effectuée ſans l'autre.

J'ai toujours honoré Mylord Bathurſt, à cauſe que je n'ai trouvé à déſirer en lui aucune des excellentes qualités qu'une perſonne de ſon rang doit poſſéder. Aſſurez le, je vous prie, de mes très-humbles reſpects. La venaiſon n'eſt plus un mêts pour mon eſtomac, mais j'ai des gens autour de moi, & quelques Amis, qui ſeront bien aiſes d'en manger.

Malade & âgé comme je ſuis, il n'eſt pas poſſible que j'en revienne. Le meilleur ſouhait qu'on puiſſe faire en ma

faveur, eſt *Euthanaſia.* Mort ou vif, je ſerai toujours, &c.

LETTRE XLVIII.

AU DR. ARBUTHNOT.

Juill. 26. 1734.

JE vous ſuis très-obligé de votre bonne Lettre, qui ne peut vous avoir été dictée que par ce bon cœur que je vous ai toujours connu, & qui m'a engagé depuis ſi longtems à vous aimer. Notre amitié a été conſtante, parce qu'elle étoit fondée ſur de vertueux principes, & par cela même jamais interrompue par aucune défiance, par aucun ſentiment de vanité, & moins encore par quelque motif d'intérêt.

Ce que vous exigez ſolemnellement de moi comme une derniére grace, vous ſera accordé. L'horreur pour le vice eſt (graces à Dieu) la ſeule horreur que je connoiſſe: elle eſt ſincére, & durera. Mais il me ſemble auſſi impoſſible d'avoir une juſte horreur pour le vice ſans haïr les vicieux, que de ſentir

ſentir un vrai amour pour la vertu, ſans aimer les gens de bien. Réformer ſans châtier eſt pareillement une choſe impraticable, les meilleurs préceptes, auſſi-bien que les meilleures Loix, ne pouvant être de grand uſage, ſans le pouvoir que leur donnent de bons exemples. Attaquer les vices d'une maniére abſtraite, ſans toucher aux perſonnes, eſt une façon de combattre à couvert de tout danger, mais auſſi ſans le moindre ſuccès. Les propoſitions générales paroiſſent obſcures & incertaines, dès qu'on les compare avec des exemples connus & frappans. Des préceptes parlent à la Raiſon, qui a l'ouïe un peu dure chez la plupart des Hommes: au-lieu que les exemples ſont des tableaux, qui, en faiſant impreſſion ſur les Sens, excitent les paſſions, & ſe ſervent d'elles, comme d'autant de motifs généraux & puiſſans pour la réformation des mœurs. Tout homme vicieux ſe ſubſtitue à la place de celui qui eſt rendu un objet de mépris, & c'eſt là l'unique moyen d'intimider de pareilles gens. Deſorte que châtier c'eſt réformer. La ſeule marque à laquelle j'ai reconnu que mes Ecrits ayent jamais fait quelque bien, ou ayent été de quelque poids, eſt qu'ils ont mis de méchans hommes en fureur: & ç'a été pour moi une véritable conſola-

ſolation, & un grand encouragement à continuer, de voir que ceux qui n'étoient guéres ſenſibles à la honte, ont paru piqués de mes Satyres.

Je crois deviner la raiſon qui vous porte à me conſeiller d'avoir égard à ma ſûreté. Quelques uns des Caractéres que j'ai tracés ſont tels, que s'il y a des hommes auxquels les traits en conviennent, c'eſt évidemment rendre ſervice au Genre Humain que de les faire connoître: cependant aucun d'eux, quoique reconnus par tout le monde, ne voudra convenir que c'eſt lui qu'on a voulu dépeindre. Mais quand même ils en conviendroient, des gens, dont tout le monde porte un pareil jugement, ne ſont point redoutables à mes yeux. Ceux ſur-tout qui ont l'ame aſſez baſſe pour offenſer à la faveur des ténébres, n'ont preſque jamais le courage de ſoutenir leur action à la face du jour. Un Fourbe ou un Calomniateur ſont rarement braves; & il leur paroît plus dangereux de commettre un aſſaſſinat, que de publier quelque Libelle diffamatoire. J'aurai égard à ma ſûreté autant que la prudence l'exige, mais ſans manquer pour cela à rien de ce que demande le caractére d'honête-homme. Pour ce qui eſt des attaques perſonnelles défendues par la Loi,

Loi, tout le monde y eſt expoſé: & à l'égard de celles que la Loi autoriſe, je ne me ſens pas aſſez coupable pour en craindre aucune. Je ſerois tenté d'uſer de plus de ménagemens, ſi je pouvois par-là me faire eſtimer davantage: mais c'eſt envain que j'aſpirerois à donner bonne opinion de moi à tout le monde: je tâcherai de mériter cette opinion de la part des Gens de bien: par rapport aux Grands, ou à ceux qui occupent les premiers Poſtes, je ſerois bien aiſe qu'ils penſaſſent favorablement ſur mon ſujet; mais ils ſont preſque toujours entourés de gens, qui font des portraits odieux & infidéles de ceux qu'ils ſouhaitent d'écarter. Comme ce malheur eſt général, & a été de tout tems, il faudra bien que je m'en conſole. Il eſt certain que des Satiriques bien plus hardis que moi, ont obtenu de l'encouragement & de la protection de la part des Princes ſous le régne desquels ils ont vécu. Auguſte & Mécéne ont fait d'Horace leur Ami de cœur, quoiqu'il eût porté les armes en faveur de Brutus; & qu'il me ſoit permis d'obſerver que Virgile, qui fut ſi fort en faveur, avoit auſſi été du *mauvais* parti. Vous ne me ſoupçonnerez pas d'avoir voulu me camparer à Virgile & à Horace, ni même à un autre fa-

vori de Cour, le fameux Boileau. J'ai toujours été trop modeſte pour m'imaginer que mes Panégyriques fuſſent un encens digne d'une Cour, & j'eſpére qu'on voudra bien croire que c'eſt-là préciſément la vraye raiſon pourquoi je n'en ai jamais offert aucun. On a remarqué, que ç'a été ſous le gouvernement des plus grands Princes & des meilleurs Miniſtres, que les Satyriques Moraux ont été le plus diſtingués; & qu'alors les Poétes exerçoient la même jurisdiction ſur les folies, que les Hiſtoriens avoient ſur les vices des hommes. Il ne ſera pas mauvais non plus d'examiner dans quel de ces deux immortels Auteurs Auguſte figure le plus glorieuſement, & ſi Néron & Domitien ne paroiſſent pas auſſi ridicules par leur mauvais goût & leur affectation dans Perſe & Juvenal, qu'odieux pour leur mauvais gouvernement dans Tacite & Suétone. Ce fut ſous le premier de ces régnes qu'Horace fut protégé & careſſé, & ſous le dernier que Lucain fut mis à mort & Juvenal exilé.

Je ne me ſerois pas ſi fort étendu ſur ce ſujet; mais il me tient à cœur, & j'ai voulu vous convaincre que ce que vous m'avez demandé comme une derniére grace, vous ſera non ſeulement

ment accordé, mais auſſi qu'en dégageant ma promeſſe, je ne manquerai pas de prudence ni de fermeté. Comme votre approbation (qui m'a toujours paru être le réſultat d'un ſens exquis & d'un excellent cœur) me confirme puiſſamment dans cette réſolution, je ſouhaitte que vous viviez aſſez longtems pour voir l'influence qu'elle aura ſur ma conduite dans des choſes qui mériteront davantage encore que vous les approuviez. Cependant ſi c'eſt la volonté de Dieu (à laquelle je ſais que la vôtre ſe conformera) que nous ſoyons ſéparés, vous remplirez mieux que moi l'un ou l'autre des devoirs qui vous ſeront impoſés; car vous êtes plus propre à vivre ou à mourir qu'homme que je connoiſſe au monde. Adieu, mon cher Ami. Puiſſe votre vie être douce, ou votre mort heureuſe! (*a*)

Il paroît par la Lettre XIX. adreſſée au Dr. Atterbury, que la Ducheſſe de Buckinghamshire avoit prié Mr. Pope de faire le caractere de ſon Epoux; il refuſa la choſe, & inféra outre cela, dans ſon Epitre ſur les différens caractéres des Femmes, quelques traits qu'on appliqua à la Ducheſſe, & qui n'étoient

(*a*) Il mourut le 17. Février 1734. -- 5.

guéres à ſa louange: comme il lui étoit arrivé de dire de lui-même, *qu'un menſonge en proſe ou en vers etoit la méme choſe*, ſes ennemis prirent occaſion delà, après ſa mort, de publier la Piéce ſuivante (intitulée, *Caractere de Catherine*, &c.) comme étant de ſa façon. Pour juſtifier notre Poéte de cette imputation calomnieuſe, nous ajoûterons au Caractére en queſtion une Lettre écrite par Mr. Pope à un de ſes Amis. Cette Lettre mettra le Lecteur au fait de la *compoſition* & de la *publication* de ce merveilleux CARACTERE.

CA-

CARACTERE DE CATHERINE,

Ducheſſe de Buckinghamshire & Normanby par feu Mr. POPE.

ELle étoit Fille de Jaques II. & de la Comteſſe de Dorcheſter, héritiére de l'integrité & de la vertu de ſon Pére, mais plus heureuſe que lui. Elle épouſa en premiéres nôces Jaques, Comte d'Angleſey; & en ſecondes nôces Jean Sheffield, Duc de Buckinghamshire & Normanby. Elle pratiqua avec le premier la *patience* & la *reſignation*, auſſi longtems qu'elle put ſe flatter de faire quelque bien par là; avec l'autre toutes les *vertus conjugales*. Elle eut le bonheur de plaire à l'homme du ſentiment le plus fin, & du diſcernement le plus exquis, & fit conſiſter en cela même tout ſon plaiſir. Quand il fut mort, on eût dit que ſon eſprit n'avoit ceſſé de l'animer que pour mettre ſon Epouſe en état d'achever ce qu'il avoit commencé, pour remplir les plans qu'il avoit formés, & pour avoir

ſoin

ſoin de ce qu'il laiſſoit à *ſon Fils unique*. Elle veilla à la ſanté de ce Fils, forma ſon ame à la vertu, & augmenta ſes Biens, avec la conduite & le ſens du Pére, adoucis, ſans être affoiblis pourtant par la tendreſſe de la Mére. Son intelligence auroit été ſupérieure, même dans un homme; mais la modeſtie de ſon ſexe couvroit d'un voile l'éclat de ſa ſageſſe & de ſon habileté, & néanmoins ne diminuoit en rien l'uſage de ces qualités; car ſon ſens ne ſurpaſſoit pas ſa fermeté, ce qui, quand une fois elle avoit raiſon, l'empêchoit d'avoir tort un moment après: malheur aſſez ordinaire aux Femmes les plus raiſonnables. Elle ſuivit ſouvent de ſages conſeils, & s'avança quelquefois au devant d'eux, mais toujours avec ſuccès. Elle étoit douée d'un eſprit qui l'aida à tirer le meilleur parti de ces accidens qui ſont ſuſceptibles de quelque reméde, & à ſupporter extérieurement, avec décence & dignité, ceux qui n'en pouvoient admettre aucun; mais elle ſouffrit intérieurement, preſque durant tout le cours de ſa vie, par une cruelle ſuite de maux, la perte de ſes Enfans, les malheurs de ſes *Parens & de ſes Amis*, *les calamités publiques & particulières*, & la mort de ceux qui lui étoient les plus chers. Son cœur étoit également grand & ſenſible à la com-

compaſſion: ſon affection alloit juſqu'à l'inquiétude: ſon amitié n'étoit ni violente, ni jalouſe, mais raiſonnable & conſtante: ſa reconnoiſſance fut inaltérable envers les Vivans, & héroïque & ſans bornes envers les Morts. Aucune Puiſſance ſur la Terre n'auroit pu l'engager à rompre avec une perſone qu'elle eſtimoit; & les Perſonnages les plus grands par leur rang ou par leur naiſſance, qu'elle ne pouvoit pas eſtimer, n'obtenoient d'elle que ce que les régles de la décence l'obligeoient de leur accorder Sa bonne volonté étoit entiérement dirigée par le mérite, & non par accident; point meſurée par l'idée que les gens faiſoient profeſſion d'avoir d'elle, mais par celle qu'elle avoit d'eux. Et comme il n'y avoit aucune belle qualité, ou grande action, dont elle ne fût capable, il n'y en avoit aucune qu'elle pût envier: auſſi ſa converſation étoit elle auſſi exemte de médiſance, que ſes opinions l'étoient de préjugés. Elle avoit une maniére de penſer & de s'exprimer qui étoit à elle & qui étoit auſſi ſincére en diſant ſon jugement, qu'impartiale en le formant On ne couroit aucun riſque en contractant des liaiſons avec elle, ſon commerce ayant été utile à bien des gens, ſans nuire jamais à perſonne; n'offenſant jamais qui que ce ſoit,

ſoit, à-moins que d'y être provoquée; & quand on la provoquoit, nullement ſtupide: mais à l'inſtant même que ſon ennemi ne ſe trouvoit plus en état de lui nuire elle ceſſoit de le haïr; ainſi elle étoit moins une ennemie amére, qu'une ennemie tenace: (quoique, pour dire le vrai, quand on venoit à bout de s'en faire une ennemie, on la rendoit d'autant plus parfaitement telle, qu'il avoit fallu plus de tems pour cela). Et ſon procédé à l'égard des Méchans tenoit beaucoup davantage du cours calme & continu de la juſtice, que des tranſports paſſionés de la vengeance. Pour ce qui eſt de ceux dont elle penſoit en mal, elle ne faiſoit pas même aſſez d'attention à eux pour leur ſouhaiter du mal: le mépris profond qu'elle avoit pour eux, les mettoit en ſûreté contre ſa haine. Son amitié & ſon averſion, ſa reconnoiſſance & ſon reſſentiment, ſon eſtime & ſon mépris, étoient également déclarés & forts, & n'éprouvoient de changement qu'à proportion de celui qu'éprouvoient ceux qui avoient excité ces ſentimens en elle. Son ame étoit trop noble pour n'être pas ſincére, & ſon cœur trop honnête pour avoir beſoin de déguiſement, deſorte qu'elle n'eut jamais occaſion de ſe repentir de ſa conduite envers un Ami ou un Ennе.

nemi. Il ne reſte qu'à parler de ſa perſonne Son port étoit majeſtueux, & l'œil le plus fin ne pouvoit trouver aucun défaut aux traits de ſon viſage, ou aux proportions de ſon corps. A l'un & à l'autre de ces égards, elle étoit toujours ſûre de plaire, & cependant ne trouvoit pas mauvais que quelque autre plût davantage en général. Par la même raiſon, comme elle ſe contentoit de ſavoir que ſes belles qualités étoient eſtimées-là où elle ſouhaittoit qu'elles le fuſſent, elle ne rabaiſſoit jamais celles de quelque autre, qu'on eſtimoit davantage ailleurs. Car elle ne briguoit, ni une amitié générale, ni une eſtime générale, dans des endroits où elle n'étoit point connue: il lui ſuffiſoit d'obtenir l'une & l'autre de ces choſes par-tout où elle étoit. Après avoir atteint l'âge de ſoixante & deux ans, ſans rechercher des témoignages de reſpect, mais les recevant de tous ceux qui la connoiſſoient; n'aimant pas les affaires, mais s'en chargeant volontiers toutes les fois que l'amitié ou le devoir l'y appelloient; ne cherchant point à faire ſa cour à la Grandeur, mais ne refuſant pas non plus de lui rendre des hommages, pourvu qu'ils fuſſent compatibles avec l'indépendance & le deſintéreſſement; ayant rempli, d'une ma-

maniére honorable les devoirs de ſon état & de ſa condition, elle quitta ce monde, où elle avoit rempli tous ſes engagemens, pour celui où la vertu eſt récompenſée, le 13 de Mars, 1742--3. (*a*)

LETTRE
DE MR. POPE.
A JAQUES MOYSER
DE BEVERLEY, Ecuyer,

Bath, Juill. 1. 1743.

JE ſuis toujours charmé d'apprendre de vos nouvelles, & quand je puis en avoir, je ne manque pas de m'en informer. Mais pourquoi avez-vous oublié de me dire un mot au ſujet de votre ſanté ? Celle de notre Ami (*b*) eſt dans un état déplorable, & l'eſt d'autant plus, que ſe trouvant dans un Pays étranger, il ſe voit privé (peut-être pour longtems) du doux commer-

(*a*) „ Ce Caractére fut fait par Mr. Pope quel-„ ques années avant la mort de la Ducheſſe". C'eſt ainſi qu'il y a dans l'Edition imprimée.

(*b*) Mr. Bethel.

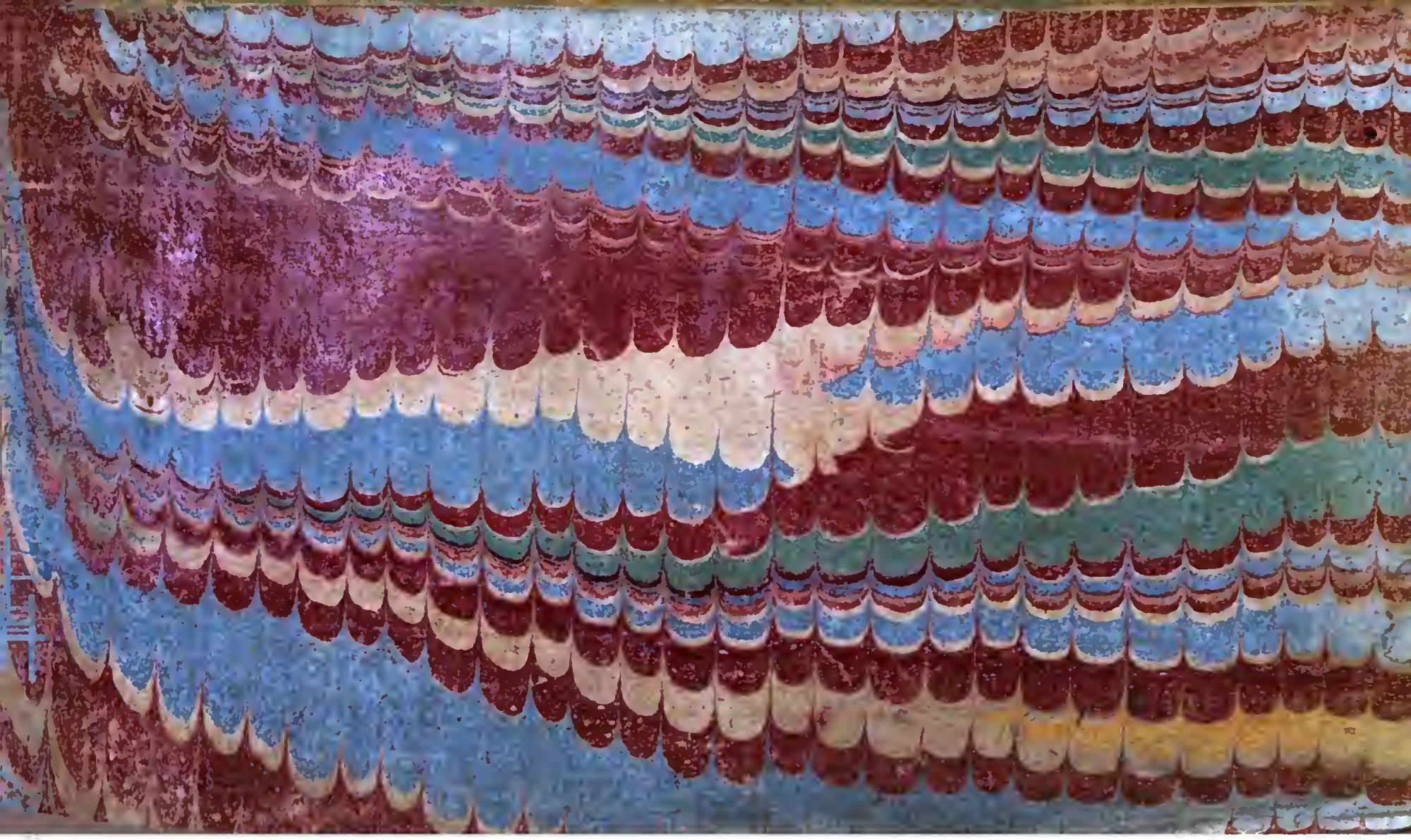
merce de ſes Amis: bonheur qu'un homme de bien déſire & mérite le plus d'obtenir. Les Nouvelles Publiques (*a*) ſont un grand ſujet de joye pour tous les vrais Patriotes Anglois, & je partage ſincérement cette joye avec eux : j'ajoûte même qu'elle devroit être générale pour tous les Peuples, dont les Pays auroient été un théatre de déſolation & de miſére, ſi les desſeins ambitieux de — avoient prévalu.

En réponſe aux queſtions de votre Ami, je vous dirai qu'on l'a très-mal informé, quand on lui a dit que j'avois fait le Caractére du vieux (*b*) Duc de Buckingham. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vu cette Piéce en Ms. non plus que la Généalogie dont il fait mention, qu'aprés que la Ducheſſe l'eut fait imprimer avec le Teſtament : elle m'envoya alors un exemplaire de cette Piéce, & en fit apparemment de-même à toutes ſes autres Connoiſſances. Je ne m'étonne pas qu'on m'attribue ce Caractére, aprés l'hiſtoire que je vous dirai à l'oreille, & à vous uniquement. La Ducheſſe avoit fait ſon propre Caractére (j'ignore qui peut l'avoir aidée) mais elle me mon-

(*a*) La victoire de Dettingen.

(*b*) Il dit *le vieux Duc*, par oppoſition au Fils de ce Seigneur, pour lequel il avoit compoſé une belle Epitaphe.

montra la Piéce, qui étoit pleine de ratures, & me preſſa, dans les termes les plus forts & les plus obligeans, de lui en dire ſincérement mon avis. J'en agis honnêtement, & le fis Elle parut prendre la choſe en toute patience, & à l'occaſion de divers changemens que je jugeois néceſſaires, m'engagea à prendre la Piéce avec moi, pour en choiſir les endroits qui me paroîtr ient les plus ſupportables; après quoi je devois lui rendre ſa Copie. Je le fis. Immédiatement après elle me chercha noiſe, & nous ne nous vîmes pas de cinq ou ſix ans. Durant cet intervalle, elle montra ce Caractére (c'eſt-à-dire, ce que j'en avois extrait de ma propre main) comme un Ouvrage compoſé par moi même à ſa louange. Et ſuivant toutes les apparences la Piéce eſt *actuellement entre les mains de Mylord Harvey.* Je vous ſouhaite de tout mon cœur, à vous & à toute votre famille, une ſanté parfaite, & le plus vrai bonheur. Adieu.

Fin du Tome VI.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE
1952981